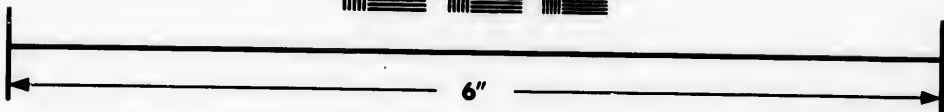
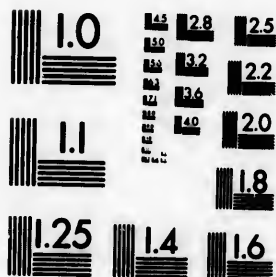


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
16
18
20
22
25
28
32
36

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14
15

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

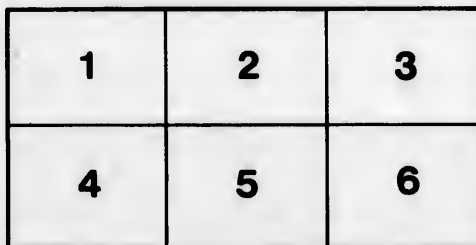
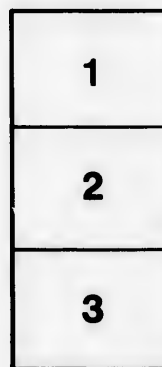
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

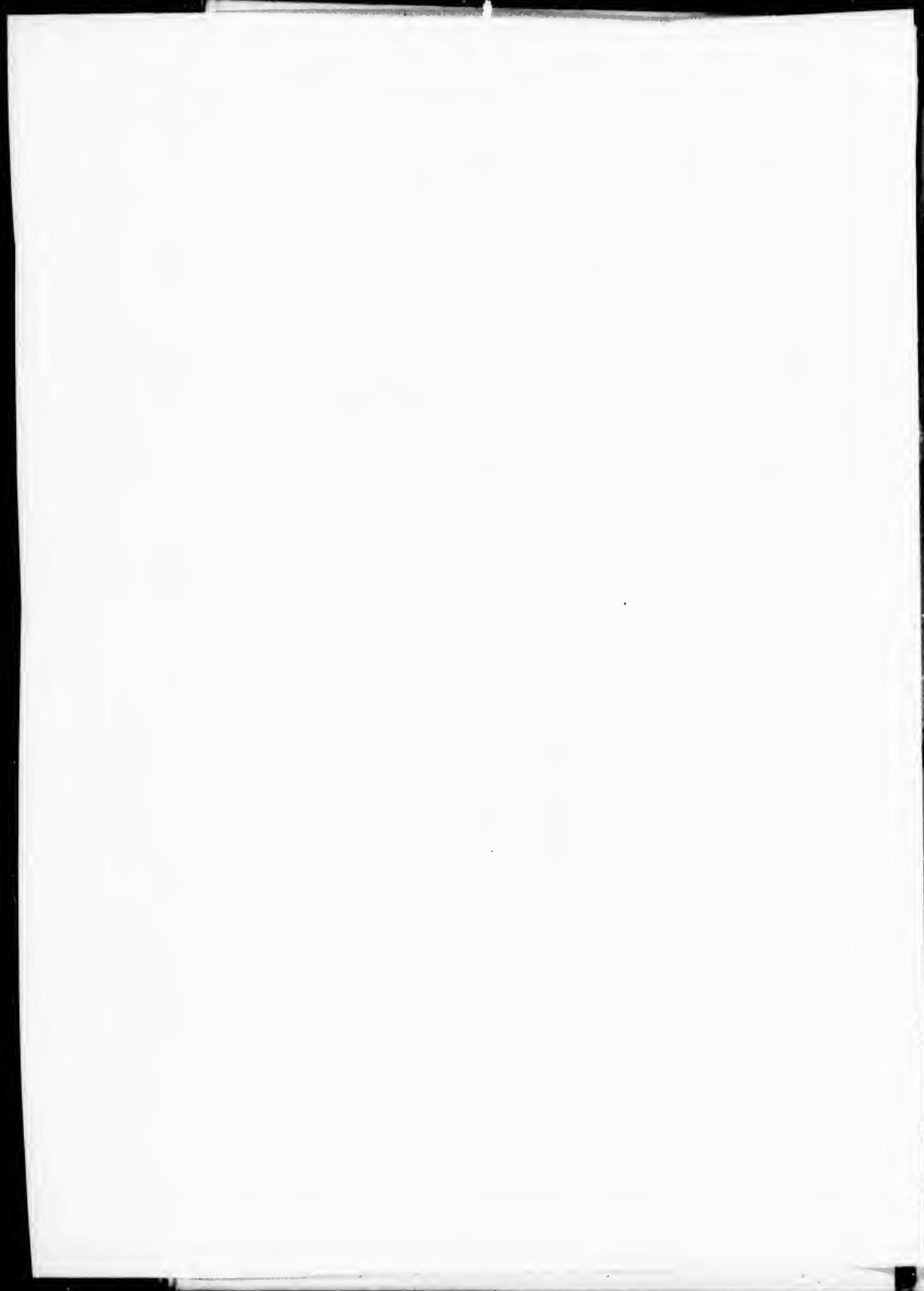
e
étails
s du
modifier
r une
image

s

errata
to

pelure,
on à





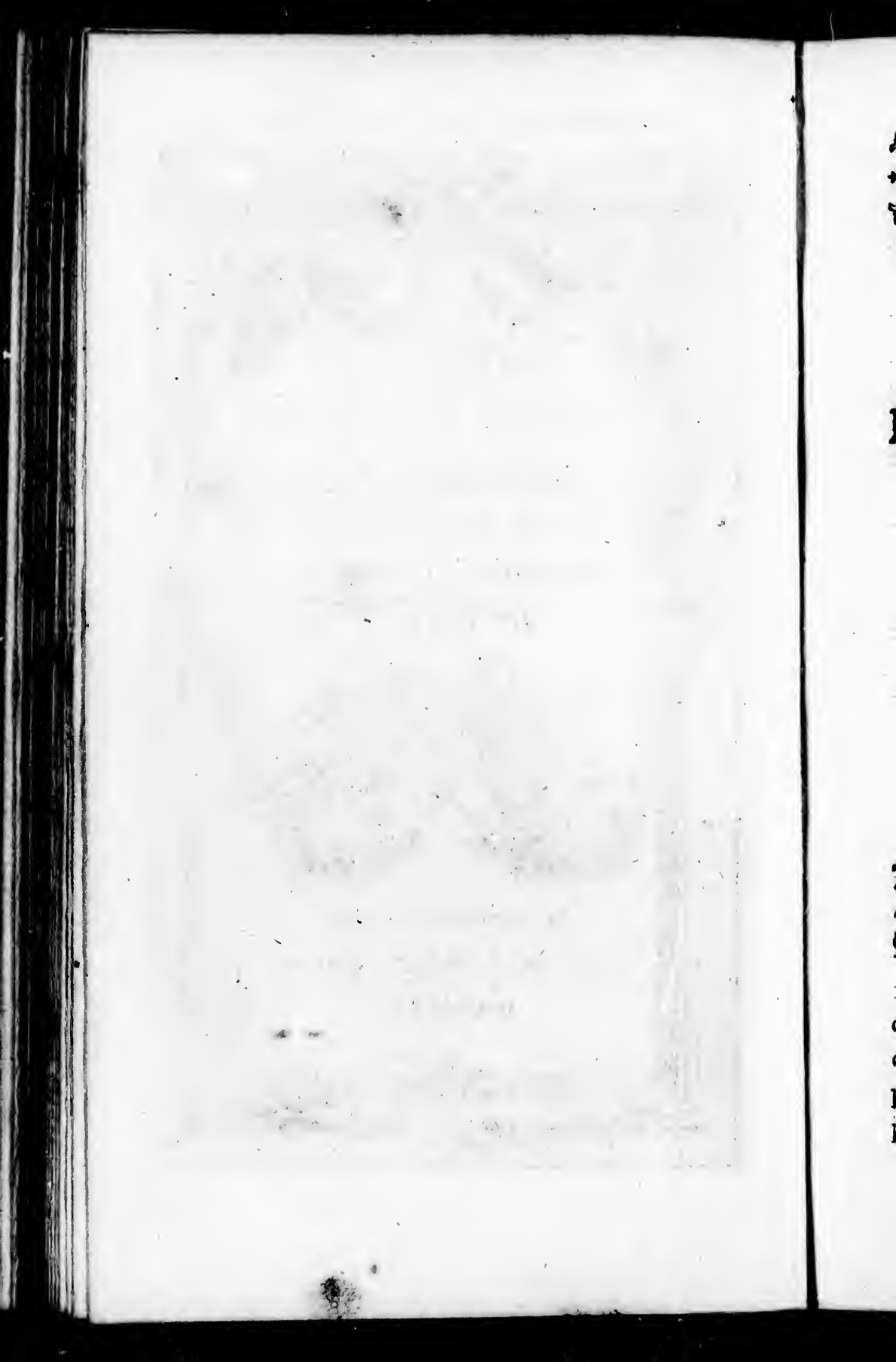
HISTOIRE
D'EMILIE MONTAGUË.

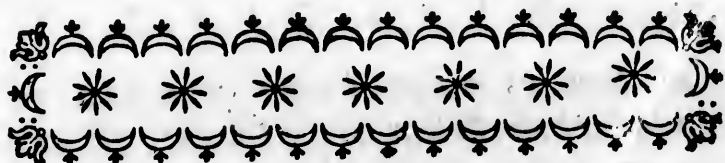
par l'Auteur de
JULIE MANDEVILLE.
Traduit de l'Anglois.

II^e Partie.



A AMSTERDAM
Chez D. J. CHANGUION,
MDCCLXX.






HISTOIRE
D'EMILIE
MONTAGUE.

SECONDE PARTIE.

LETTRE LV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Sillery, le 16 Janvier.

 I ne faut rien précipiter, ma chere; c'est une sage leçon que je suis à la lettre, c'est pourquoi je reste encore à marier. Sir George a poussé l'empressement jusqu'à tout régler sans demander le consentement d'Emilie, ne présumant pas sans-doute qu'un refus de sa part fût au nombre des possibles. Tous les arrangemens étant pris, le plan d'opérations m'étant communiqué, le jour

II. Part.

I

fixé, tous les ordres donnés, mon pere, en qualité d'Ambassadeur de Sir George, est venu trouver Emilie, pour lui déclarer les gracieuses intentions du Baronet en sa faveur.

Elle l'a reçu avec une dignité convenable & lui a dit en fille d'esprit, qu'elle se tenoit aux conditions du délai proposé & fixé, il y a trois mois, par Sir George, qu'elle étoit résolue d'attendre jusqu'au printemps, quel que pût être le contenu de la lettre de Mistres Clayton, se réservant de plus le droit de le refuser même alors, si après une mûre délibération elle le jugeoit à propos.

Elle a encore exigé que Sir George quittât Silléri jusqu'à ce temps, qu'il allât demeurer à Quebec, à moins qu'il n'aimât mieux retourner à Montréal, pour le reste de l'hyver, ce qu'elle croit plus convenable; qu'il ne la vît point sans témoins, vu la délicatesse des circonstances, & parce que d'ailleurs ils n'ont rien à se dire que tout le monde ne puisse entendre. Seulement elle lui a permis, comme une grace spéciale, de lui faire de temps en temps des visites de politesse, comme font les autres amis de la maison.

Je le voudrois déjà à Montréal; Quebec est trop près de nous: il gâtera tous nos plaisirs.

Lucie, que dites-vous de mon Emilie? C'est

une fille d'esprit: je lui rends mes bonnes grâces; me voilà reconciliée à toujours. Notre société va revivre; encore deux ou trois mois d'amusement. Je viens d'envoyer prier à dîner nos deux amis par excellence; je languis de les voir, & de leur conter ce qui vient de se passer. Comme ils feront joyeux! car ils n'ont pas plus de goût que moi pour Sir George. Le cher homme! la sotte figure qu'il fait à-présent! Je jouis de son humiliation. Mais aussi, en vérité! une machine sans ame n'est pas faite pour être aimée. Emilie! mon Emilie! je ne me possède pas de joie; il faut que j'aille l'embrasser sur le champ — justement, elle me fait appeler: elle a peut-être encore du neuf à me dire. Adieu pour un moment.

A onze heures.

Elle m'a montré la lettre de *Mistress Melmoth*, cette lettre si pressante, qui l'a tant fait pleurer, & qui lui a fait prendre une si généreuse résolution. Elle est tout-à-fait impertinente, dans le style sucré, discret & impérieux d'une parente. Emilie a répondu avec une indépendance respectueuse, comme une Anglaise assez heureuse pour être sa propre maîtresse & déterminée à agir & penser par elle-même.

Elle a refusé d'aller à Montréal de tout cet

hyver, & a insinué, sans impolitesse pourtant, qu'elle n'avoit pas besoin de surveillante, ajoutant à cette occasion, un compliment si flatteur pour moi que je n'oserois le répéter.

O ciel ! votre frere & Fitzgerald ! Je vole. Les chers amis ! je commence à revivre ; depuis leur absence, je n'ai fait que végéter.

Adieu ! ma très chere, adieu !

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

L E T T R E L V I .

A Miss RIVERS, Clarges - Street.

Sillery, le 24 Janvier.

Nous avons les mêmes parties, les mêmes amusemens, les mêmes jeux que ci-devant, mais nous n'y prenons plus le même plaisir, ma chere ; ce n'est plus le même esprit. La contrainte & la mélancolie ont pris la place de cette douce vivacité, de cette confiance réciproque qui rendoit notre société si charmante. Surement, cet homme nous infecte du poison de son humeur pédantesque ; il a plus l'air de l'espion de nos plaisirs, que d'un ami

qui vient les partager en les augmentant. C'est un excellent antidote contre la joie, meilleur que toutes les vieilles tantes de l'univers.

Quand partira-t-il? chaque fois que je le vois, je lui dis machinalement, car je n'ai pas dessein de le choquer: *Là, Sir George, allez-vous bientôt à Montréal?* Il rougit, ou me fait une réponse un peu moins impolie que la question. Alors, j'ai honte de mon impertinence; mais que voulez-vous, Lucie? c'est plus fort que moi, j'ai l'ame sur les lèvres.

Après tout, parce qu'il n'a point le goût de la bonne société, de ces parties enjouées & folâtres qui en faisant circuler le sang avec plus de vitesse sont aussi nécessaires à la vie que l'air même, a-t-il droit de venir troubler nos petites fêtes? doit-il nous envier un bonheur dont-il ne fait pas jouir? J'ai dessein de consulter quelque savant casuiste sur ce point.

Il prend des peines excessives pour plaire à sa manière; il est frisé, poudré, musqué, doré: tous les jours nouveaux habits, nouvelle broderie; avec tout cela, il a la mortification de voir votre frère plaire infiniment plus que lui, avec moins de parure. Adieu! je m'ennuie presque autant d'en parler que de le voir.

Toute à vous, pour toujours,

ISABELLE FERMOE.

L E T T R E L V I I .

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec, le 25 Janvier.

JE vous entends, mon cher, vous vous marierez, quand vous serez las d'une vie libertine. Milady vous aura des obligations infinies pour un cœur, le rebut de toutes les femmes galantes de la ville, un cœur dont tous les sentimens seront altérés, un cœur usé par le commerce des créatures les plus méprisables de l'espece humaine, un cœur endurci qui viendra porter ses dégoûts, ses soupçons, sa froideur, dans le sein de l'innocence & de la sensibilité.

Pour moi, quoique j'aie le penchant le plus décidé pour le beau sexe, j'ai eu peu d'intrigues, vu ma profession & mon tempérament. J'ai toujours pensé que je me marierois un jour, & dans cette vue j'ai économisé ma sensibilité, ne voulant pas apporter un cœur émouffé par la galanterie, dans un état dont le bonheur dépend d'une affection mutuelle. J'attribue à la conduite contraire cette quantité de mariages infortunés dont nous entendons si souvent parler. Une femme apporte en mariage tout le

fond de tendresse, de confiance & d'affection qu'elle a reçu des mains de la nature. Le cœur de son époux, épuisé avant qu'ils se connussent, est incapable de répondre à sa tendre & généreuse sensibilité; elle s'imagine qu'il lui est infidèle, qu'il garde son affection pour une rivale, elle gemit en secret, elle est malheureuse. Le mari remarque son mécontentement & l'accuse de caprice. Ainsi le chagrin est le partage de l'un & de l'autre.

Si votre bonheur ne m'étoit pas aussi cher qu'il me l'est, mon cher ami, je ne vous importunerois pas éternellement avec mes sermons. Vous vous êtes livré à un préjugé cruel qui, usant votre sensibilité naturelle, répandra sur la plus grande partie de votre vie le poison de l'insipidité & du remords.

Vous jugez bien des sauvages : le seul moyen de les civiliser c'est d'amollir leurs femmes. C'est une tâche difficile; leurs mœurs à présent ne diffèrent presque pas de celles des hommes, je les crois même plus dures & plus féroces.

Vous me demandez quel est l'état de mon cœur. Excusez-moi, mon cher Temple; vous ne connoissez point l'amour; & nous qui le connoissons, nous ne découvrons point ses mystères aux profanes. Si je veux confier mes sentimens à quelqu'un, je choisis toujours une

femme. Je n'aime point à parler de l'amour aux hommes.

Adieu! Je suis attendu à une charmante partie de dames : les momens font précieux , je n'ai pas une minute à perdre.

Votre ami

ED. RIVERS.

L E T T R E LVIII.

A Miss RIVERS , Clarges-Street.

Silleri, le 28 Janvier.

Les mœurs françoises me plaisent chaque jour davantage; je crois, ma chere, que c'est par une méprise de la nature que je suis née dans mon pays. Qu'il est beau d'être jeune & vive toute sa vie! On trouveroit absurde en Angleterre, ce que j'ai entendu aujourd'hui de mes propres oreilles, une honnête coquette de soixante & dix ans parler d'amour & de rendez-vous à un jeune homme; mais ce n'est rien ici où l'on danse jusqu'au dernier soupir: j'ai vu cette semaine, dans une maison françoise, la fille, la mere & la grand'mere danser au même bal.

Elles

Elles ont raison, ma chere, croyez-moi; je loue leur bon sens, j'admire leur enjouement, & pense avec elles qu'il faut rendre la vie aussi longue qu'il est possible.

A propos d'âge, je suis déterminée à quitter ce pays. Lucie, en me regardant ce matin dans mon miroir, j'ai remarqué trois cheveux gris sur ma tête; on me dit que cela est commun. Ce maudit climat a déclaré la guerre à la beauté, il rend les cheveux gris & les mains rouges. C'est un parti pris, je ne veux pas y rester.

Il y a ici un beau jeune homme, le Capitaine Howard qui s'est mis dans la tête de faire croire au public que nous sommes fort joliment ensemble. Le tour est plaisant: il affecte d'être toujours à mon côté, de danser avec moi, d'avoir mille riens à me dire à l'oreille, de me saluer avec un air de mystère, de me témoigner en public toutes les fines attentions, tous les petits soins d'un amant, quoique dans le particulier il n'ait pour moi que la politesse ordinaire. Ecoutez un trait de sa façon.

Ce matin nous étions ensemble sur le sommet de la montagne, appuyés contre un arbre, au soleil, & regardant avec effroi le précipice qui étoit devant nous. Je lui ai parlé du saut

des amans , & en même temps j'ai fait un pas en avant , par pure plaisanterie , comme vous pouvez croire. Remarquez que jusqu'à ce moment nous n'avions parlé que de choses indifférentes , & que jusqu'alors il avoit eu l'air froid de la saison. Mais à ce petit mouvement que j'ai fait , il s'est précipité sur moi , m'a prise entre ses bras comme pour me retenir , quoiqu'il n'y eût pas le moindre danger , & que d'ailleurs il ne pût pas se figurer que je fusse lasse de la vie ; puis me regardant avec des yeux passionnés , il m'a protesté que sa vie dépendoit de la mienne , & qu'il ne me survivroit pas une minute. Je le fixois avec étonnement , ne sachant à quoi attribuer cet impromptu , lorsque tournant la tête j'ai vu un Monsieur & une Dame derriere nous , & qu'il avoit certainement apperçus avant moi. Ils se retiroient par discrétion ; je n'ai pas voulu en être la dupe. Approchez , Madame , „ ai - je dit ; nous n'avons rien de secret à nous „ dire. Mr. le Capitaine plaisante ; sa déclaration est de commande , il vouloit être entendu ; nous parlions du temps avant qu'il „ vous eût apperçue. ”

Howard a fait semblant de sourire : son sourire affecté ne m'a pas empêché de voir qu'il étoit mortifié ; je lui pardonne parce qu'en souri-

ant il m'a fait voir les plus belles dents du monde. Il est réellement d'une belle figure, c'est dommage qu'il préfère l'ombre à la réalité.

Je lui ai pourtant dit, avec le sérieux dont je suis capable, de choisir un autre objet de son badinage. Ses plaisanteries, tout innocentes qu'elles sont, pourroient me faire tort surtout dans l'esprit de mon petit Fitzgerald, ce qui me chagrinerait infiniment; car je commence à l'aimer tout de bon: j'en juge ainsi par le changement de mon humeur, je n'ai plus le goût des propos doucereux, les galans m'excedent, & je perds à vue d'œil mon esprit coquet.

Le 29 Janvier.

Mistress Clayton a écrit, elle accorde à Emilie l'honneur d'être sa fille, en considération du bonheur de son fils, & des engagements auxquels elle a elle-même consenti; elle observe prudemment qu'un mariage convenable au Capitaine ne l'est pas au Baronet; elle parle d'une riche héritière de cinquante mille livres sterling, & un Duché en Irlande; enfin elle ajoute obligamment que des engagements indiscrets sont meilleurs à rompre qu'à tenir.

Sir George a eu la discrétion de nous montrer cette belle lettre, à mon pere & à moi; il nous l'a même commentée avec un jugement

qui n'est pas commun. Il a envie de la faire voir à Emilie; je le lui ai conseillé, bien sûre de l'effet qu'elle produira. Je vois clairement qu'il veut se faire un mérite de tenir sa parole, supposé qu'il la tienne. Lucie, admirez la bonté de son ame, il nous a dit en confidence qu'il avoit peur de chagriner sa chere Emilie, qu'il n'avoit garde de la mettre au tombeau par un refus. C'est-à-dire que, s'il croyoit que Miss Montague pût survivre à son infidélité, sa tendresse & sa constance ne tiendroient pas contre les sollicitations de sa mere & la démangeaison de charger son écusson d'une couronne ducale.

A onze heures.

Après une mûre délibération, Sir George s'est déterminé à écrire à Miss Montague en lui envoyant la lettre de sa mere, & à lui demander visite pour ce soir, dans la vue sans-doute de recevoir d'elle les complimens qu'elle ne doit pas manquer de lui faire sur sa générosité, & sa fidélité à tenir ses engagements lorsqu'il pourroit accepter un parti avantageux. J'ai trouvé ce plan merveilleux, & je l'ai fortifié dans sa bonne résolution. Mon pere, qui tremble de voir ce mariage rompu, levoit les épaules, & me faisoit des signes; mais ce petit Baronet est constant comme le destin, lorsqu'il a

pris une résolution. Il écrit actuellement dans l'appartement de mon pere. Je serois curieuse de voir sa lettre : ce sera un chef-d'œuvre, n'en doutez pas. Du reste, elle n'est pas longue, car je l'entends qui rentre dans la salle.

Adieu! ma chere. Le reste pour une autre fois. Mon pere attend ma lettre pour la mettre dans une des fiennes qui va partir pour la Nouvelle York. Adieu!

Votre fidele amie

ISABELLE FERMOR.

LETTRE LIX.

A Miss MONTAGUE, à Silleri.

Ma chere Demoiselle,

JE vous envoie une lettre que j'ai reçue de ma mere ; j'ai cru qu'il étoit nécessaire que vous la vissiez , quoiqu'elle soit incapable de me porter à rompre les engagemens que j'ai eu le bonheur de former avec la plus aimable personne de son sexe, & qui doivent être sacrés pour un homme d'honneur.

Je ne pense pas que le bonheur dépende entièrement du rang & de la fortune ; je voudrois seulement que les sentimens de ma mere,

fussent un peu plus d'accord avec les miens sur cet objet, n'ayant rien tant à cœur que de l'obliger. Après tout, je dois remplir des promesses qui me lient d'autant plus qu'elles ont été faites dans un temps où nos fortunes étoient plus égales.

Je suis charmé d'avoir cette occasion de montrer au monde que l'intérêt & l'ambition n'ont point d'empire sur mon cœur, & ne peuvent rien contre ma parole donnée. J'ai l'honneur d'être avec sincérité.

Ma très-chère Demoiselle.

Votre &c.

G. C L A Y T O N.

P. S. Vous aurez la bonté de me nommer le jour auquel je puis me flatter d'obtenir votre main.

L E T T R E L X.

A Sir GEORGE CLAYTON, à Quebec.

Mon cher Monsieur,

J'AI lu avec attention la lettre de Mistress Clayton, je suis de son sentiment: des en-

gagemens indiscrets sont meilleurs à rompre qu'à tenir.

J'aurois tort de trouver mauvais que vous rompiez l'espece d'engagement que vous avez pris avec moi à la sollicitation de votre famille & auquel j'ai consenti uniquement par complaisance pour la mienne, au moins dans les commencemens. J'ai toujours eu pour vous l'estime & l'amitié la plus sincere, mais je ne me suis jamais senti cette passion romanesque qui sacrifie tout à elle-même : je n'ai donc aucune raison d'attendre de vous, Monsieur, ce desintéressement inconsideré qu'une telle passion occasionne.

Ce sujet demande une explication plus ample qu'il ne m'est possible de vous la donner par lettre. Si vous voulez nous faire l'amitié de nous venir voir après midi à Silleri, nous pourrons nous expliquer plus clairement ensemble. Soyez persuadé que je ne m'opposerai jamais aux vœux d'une mere aussi tendre & aussi prudente que Mistress Clayton.

Je suis, mon cher Monsieur,

Votre très affectionnée amie
& très obéissante servante.

EMILIE MONTAGUE.

L E T T R E L X I .

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

J'ÉTOIS avec Emilie lorsqu'elle a lu les deux lettres de Mistress & de Sir Clayton : le plaisir éclatoit dans ses yeux, son petit cœur sembloit treffaillir de joie. Je vois clairement deux choses : la première, qu'elle n'a jamais aimé ce petit Baronet insipide ; je vous laisse la seconde à deviner. Voilà toute sa gaieté revenue : elle a un air de contentement qui charme : le vif incarnat de ses joues annonce l'effervescence de son ame : je n'ai jamais vu de changement si subit en elle. Je n'ai pas tant de plaisir à faire un nouvel amant, qu'elle en a à en perdre un de plusieurs années.

Elle a écrit à Sir George, dans un style qui le mortifiera ; car quoique persuadée qu'il desire qu'Emilie lui rende sa parole, je suis sûre aussi que sa vanité seroit flattée que cette démarche coûtât cher à son amante, & parût un effort d'amour & de générosité, quoiqu'il ne soit réellement qu'un effet de sa parfaite indifférence.

Au fond, mon Emilie est une maîtresse desintéressée, suivant mes idées, une maîtresse qui s'imagine qu'elle aime. Nous pouvons dire

tant qu'il nous plaît qu'il est beau , qu'il est grand , qu'il est généreux de préférer l'avantage de son amant à son propre intérêt , & de sacrifier son propre bonheur au sien. C'est une belle & brillante maxime lorsque l'on en parle pour le compte des autres ; mais je crois qu'au fait & au prendre toutes les femmes pensent comme moi. Que je meure si je voudrois céder un homme que j'aimerois à la première Duchesse de la chrétienté. Cela est pourtant beau , admirable ; oui , vous dis-je , dans la théorie ; pour la pratique , elle n'en vaut rien , & personne n'y croit ; pas plus que moi , je vous le jure.

Quand un amant vient à changer , ou même dès qu'on le voit incliné à former d'autres nœuds , il faut prendre son parti , faire de nécessité vertu , donner à la chose une tournure de sentiment qui flatte sa vanité , & ne choque point la nôtre.

Adieu ! Je vois venir Sir George dans son magnifique char ; il faut que j'aie avertir Emilie. Toute à vous ,

ISABELLE FERMOR.

L E T T R E L X I I .

A Mifs RIVERS, Clarges-Street.

Le 28 Janvier.

OUI, ma Lucie; votre frere regrette tendrement une sœur qui lui est encore plus chere par ses aimables qualités que par les nœuds du sang, qui seroit l'objet de son estime & de son adoration si elle n'étoit pas celui de sa tendresse fraternelle; qui a les graces, la fleur, la naïveté & l'innocence de quinze ans avec les talens, les perfections & la raison cultivée de vingt-cinq; qui joint cette force d'esprit si rare même dans notre sexe, à la douceur, à la délicatesse, à la vivacité du sien; qui est tout ce qu'on peut imaginer d'aimable & de précieux, en un mot, la plus parfaite des créatures, à une seule près. Pardonnez-moi l'exception, ma chere: il n'y a que votre frere qui la fasse.

Ma tendre Emilie m'enchanté tous les jours davantage. Ses charmes sont justement dans toute leur force, à cet âge où l'individu ayant acquis la perfection de son être, toute la personne est accomplie du côté de l'esprit & de la figure. Son indifférence pour son amant,

augmentant sans cesse, me cause une joie que je devrois peut-être rougir d'avouer. C'est un excès d'amour-propre dont je ne suis pas maître.

Vous faites bien, Lucie, de réprimer la vivacité naturelle de votre caractère, quoiqu'elle plaise à tous ceux qui vous voient : la coquetterie est doublement dangereuse pour les Angloises, à cause de leur extrême sensibilité ; elle est plus convenable aux Françoises dont le cœur tient un peu de la nature de la salamandre.

Je reçois dans le moment un billet de Miss Fermor qui demande à me voir tout-à-l'heure. Emilie n'est pas indisposée, j'espère : le ciel veuille sur le plus parfait de ses ouvrages!

Adieu! ma très-chère, adieu!

Votre affectionné
E. D. RIVERS.

L E T T R E LXIII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Le 1 Février.

Nous avons passé trois à quatre jours plaisans, ma chère; Emilie persiste à vouloir rompre avec Sir George. Le Baronet in-

siste par décence, & pour ne pas perdre la gloire de se montrer généreux. Vous direz que je fais toujours des conjectures, à la bonne heure, j'en veux bien courir les risques. Sir George n'est pas fâché de la résolution d'Emilie, il n'y a que la forme qui le pique. Elle se rend de trop bonne grace, sans témoigner de regret, parce qu'elle n'en a point: voilà ce qui le mortifie. Dès le premier moment qu'il reçut la lettre de sa mere, il souhaita dans son cœur qu'elle fit sur son amante l'impression qu'elle a faite, mais il comptoit sur des lamentations, des larmes, des défaillances qui auroient flatté sa vanité.

Mon pere fait tout au monde pour renouer cette affaire s'imaginant qu'Emilie agit moins d'après les sentimens de son cœur, que par dépit. Il a une frayeur mortelle que je ne le contrecarre, & il est si jaloux de voir cette aimable fille suivre mes conseils préférablement aux siens qu'il ne veut pas nous laisser un moment ensemble, & il a grand soin que nous nous rendions chacune à notre appartement le soir lorsque nous nous retirons.

Sa jalousie m'a fait naître une idée que je communiquerai à Emilie dès que je la verrai seule; & je crois que, si elle agréé mon projet, il nous amusera beaucoup. Ne pouvant

pas nous voir tête-à-tête dans la journée, je lui proposerai d'écrire la nuit chacune de notre côté nos sentimens sur ce qui se passe le jour; nous trouverons bien moyen de nous rendre ces billets sans que personne s'en apperçoive. Je vous enverrai toutes nos lettres, ce qui m'épargnera la peine de vous détailler autrement toutes nos petites histoires.

Cet expédient a encore un autre avantage; c'est que nous serons mille fois plus sinceres & plus ouvertes l'un envers l'autre par lettre que de vive voix. Je remarque depuis longtemps que cette petite folle a cent choses à me dire, mais qu'elle n'en a pas le courage; le papier souffre tout sans rougir: il reçoit avec une complaisance admirable tout ce qu'on veut lui confier; & sa blancheur, image de la candeur, invite à la confiance. Il me tarde de commencer notre correspondance; l'idée en est singuliere, romanesque, plaisante, & presque aussi agréable pour moi qu'une amourette.

Adieu!

Votre fidele amie

ISABELLE FERMOR.

L E T T R E L X I V .

A Mifs RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 5 Février.

J'E n'ai que le temps, ma chere Lucie , de vous annoncer en deux mots une nouvelle chere à mon cœur. Ma divine Emilie a entièrement rompu avec son amant. Il a pris ce matin congé d'elle pour toujours, & part pour Montréal dans le dessein de se rendre à la Nouvelle York, d'où il compte faire voile pour l'Angleterre.

Cet événement me fait éprouver mille sentimens que je ne puis vous exprimer: j'admire la délicatesse de Mifs Montague qui lui fait renoncer à ce que le rang & la fortune peuvent offrir de plus flatteur, plutôt que de donner sa main à un homme pour qui elle n'a que de l'indifférence; & cela, malgré les remontrances de sa famille, & la critique d'un monde qui ne lui pardonnera jamais une folie de cette espece, car c'en est une au jugement du public. Une femme capable d'agir avec tant de noblesse est digne d'être aimée, d'être adorée de tout homme qui a assez d'ame pour sentir ce trait héroïque.

Si j'étois disposé à m'en faire accroire, je m'imaginerois que son attachement pour moi a pu avoir quelqu'influence sur ce changement subit; je suis convaincu du contraire: n'envions point la gloire de cette belle action à la délicatesse naturelle de son ame; incapable de former une union à laquelle le cœur n'a point de part, elle n'a eu besoin d'aucune autre considération pour la déterminer à agir d'une manière si digne d'elle.

Elle a une tendre affection pour moi, je ne saurois en douter: ses attentions sont trop prévenantes, trop marquées, pour qu'on ne s'en aperçoive pas. Mais c'est de la pure amitié. Je ne lui ai jamais fait connoître que je l'aime, parce qu'une déclaration de ma part eût été un outrage pour elle dans la circonstance où elle se trouvoit. Elle fait d'ailleurs qu'avec une fortune aussi modique que la mienne, il ne me convient guere de songer au mariage. Elle ne peut donc pas entretenir aucune idée de — non, ma chere, ce n'est point par amour, c'est uniquement par délicatesse qu'elle a fait un si grand sacrifice; elle en est mille fois plus aimable à mes yeux.

L'on m'interrompt. Adieu! je vous écrirai sous peu de jours.

Votre affectionné
ED. RIVERS.

 L E T T R E L X V .

A Mifs RIVERS , Clarges - Street.

Silléri, le 10 Février.

J'AI communiqué mon projet à Emilie , elle en a été charmée; c'est un joli amusement d'hiver pour deux filles solitaires à la campagne, & qui ne peuvent se voir seules presque qu'à la dérobée.

Voici les premiers fruits de notre correspondance.

„ A Mifs FERMOR.

„ Ce n'est pas pour vous, ma chere Isabelle,
 „ que ma conduite envers Sir George a besoin
 „ d'apologie: vous l'avez approuvée dès le com-
 „ mencement, vous me l'avez même conseil-
 „ lée. Si je mérite quelque blâme, c'est d'a-
 „ voir trop long-temps différé une explication
 „ d'une si grande importance pour l'un & pour
 „ l'autre. J'ai long-temps été sur les bords du
 „ précipice, avec assez de raison pour n'y pas
 „ tomber, & trop peu de résolution pour me
 „ retirer d'un danger si pressant. Sollicitée par
 „ ma famille j'ai été sur le point d'épouser un
 „ homme pour qui je n'ai point de tendresse,
 „ &

„ & dont la compagnie m'est tout-à-fait in-
„ pide.

„ Ma chere amie , nous ne sommes point
„ faits l'un pour l'autre : nos caractères ne
„ sympathisent point ensemble. Avez-vous re-
„ marqué avec quelle froideur il répondoit aux
„ inquiétudes que me caufoit quelquefois mon
„ peu d'affection pour lui , & aux aveux timides
„ que je lui en faisois malgré moi , par une déli-
„ cateffe indiscrete peut-être , mais à laquelle je
„ ne pouvois me refuser ? Je lui disois d'une voix
„ mal-assurée que le bonheur du mariage con-
„ sistoit dans la vivacité d'un amour réciproque
„ & qu'il étoit nécessaire, quoique difficile, de
„ s'entretenir mutuellement dans une union inti-
„ me. Avec quelle indolence il approuvoit un
„ sentiment étranger à son cœur , comme sa
„ conduite me l'a trop prouvé, tandis qu'un
„ tiers qui n'avoit aucun intérêt à la conversa-
„ tion, montrait par son air animé, & le feu
„ de ses regards mille fois plus éloquent que
„ tout autre langage, combien son ame étoit
„ d'accord avec la mienne.

„ Je me faisois une peine de rompre un enga-
„ gement auquel j'avois consenti , quoique ce
„ consentement n'eût point été entièrement li-
„ bre ; je craignois de faire le malheur d'un
„ homme dont je me supposois aimée. Je ne

„ pouvois me déterminer à une démarche qui,
„ dans mes idées, devoit lui faire de la peine,
„ & me sembloit contraire à l'espece de promes-
„ se que je lui avois faite. Je ne pouvois ni ga-
„ gner sur moi de l'épouser, ni me résoudre à
„ lui faire l'aveu de mes dispositions présentes
„ à son égard; & peut-être serois-je encore dans
„ cette cruelle incertitude, sans la lettre de
„ *Mistress Clayton* qui m'a fourni une si belle
„ occasion de m'expliquer clairement avec *Sir*
„ *George*.

„ Vous ne sauriez croire combien je suis
„ contente d'avoir secoué le joug insupportable
„ de cet engagement. Qu'il me pesoit sur le
„ cœur. Dans quelle mélancolie il m'a tenue
„ plongée pendant plusieurs mois!

„ Oui, ma chere, votre *Emilie* étoit mal-
„ heureuse, infiniment malheureuse, sans oser
„ confier sa peine à personne, pas même à
„ vous; j'avois honte d'avouer que j'avois pro-
„ mis ma main à un homme qui n'avoit jamais
„ eu mon cœur; quoique j'eusse pris pendant un
„ temps pour de l'amour, ce qui n'étoit qu'un
„ sentiment d'estime. Oh! que les méprises de
„ cette espece sont fatales à la moitié de notre
„ sexe! Et que je suis heureuse, ma chere *Isa-*
„ *belle*, d'avoir reconnu mon erreur, tandis
„ qu'il étoit temps d'y remédier!

„ Je ne fais à - présent ce que je dois faire ;
 „ la prudence me dicte de partir pour l'Angle-
 „ terre par les premiers vaisseaux , & de me re-
 „ tirer à la campagne chez une tante que j'y ai :
 „ ma petite fortune suffira à m'entretenir décem-
 „ ment.

„ Quel que soit le sort qui m'attend , il ne
 „ sauroit être aussi malheureux que celui d'être
 „ unie pour la vie à un homme pour qui je n'ai
 „ pas à - présent un grain d'amitié ni d'estime ,
 „ dont la société m'est insipide , & qui , autant
 „ que j'en puis juger , croiroit me faire une
 „ grace insigne en me permettant d'être sa
 „ femme.

„ Ce qui acheve de me tranquiliser c'est la
 „ certitude où je suis qu'il est aussi content
 „ que moi d'avoir recouvré sa liberté. Malgré
 „ sa douleur apparente , son cœur ne souffre
 „ point d'un événement qui m'épargne bien des
 „ malheurs ; ses plaintes sont celles de la va-
 „ nité ulcérée , & non d'un amour trompé.

„ Adieu ! ma très-chère ; toute à vous ,

„EMILIE MONTAGUE”.

Lucie , je ne puis souffrir les parentes. Cette
 pauvre fille a souffert cruellement pendant deux
 mortelles années sous l'esclavage que lui prépa-
 roit un oncle avare , car il prévoyoit le chan-

gement de fortune de Sir George , quoiqu'elle n'en eût pas la moindre idée. Que les parens choisissent la compagnie qu'il nous convient de voir , à la bonne heure ; mais qu'ils ne prétendent pas diriger notre choix lorsqu'il s'agit de donner notre cœur. S'ils ont soin que nous ne voyions que des familles honnêtes , nous ne ferons pas exposées à faire un mauvais choix. La conformité des goûts & des sentimens peut seule former un mariage heureux , & il n'y a que les parties intéressées qui soient en état de juger sainement de cet accord.

A dire la vérité , de longs engagemens , même entre des personnes qui s'aiment , me semblent défavorables au bonheur ; il faut sans doute se fréquenter assez long-temps pour se connoître ; pour juger si les caractères se conviennent , mais il n'est pas sensé de laisser la première ardeur s'éteindre avant que de s'unir. Quand on est résolu de s'épouser , je ne vois plus de raison qui doive suspendre l'exécution de cette belle union.

Si jamais je consens à donner ma main à Fitzgérald , & qu'il ne vole pas à l'instant pour obtenir l'agrément de ses parens , même avant que j'aie achevé de lui faire connoître mes intentions , je lui donne son congé , quand il n'y auroit pas d'autre parti pour moi dans tout le

Canada. Il ne faut pas laisser l'amour se consumer en vain.

Adieu ! belle & charmante Lucie. Je me trompe bien, ou vous pensez comme

Votre amie
ISABELLE FERMOR.

P. S. Emilie est à - présent aussi libre que l'air : c'est un oiseau échappé de sa cage. N'en êtes-vous pas bien aise, ma chère ? Pour moi, j'en suis transportée de joie.

LETTRE LXVI.

A Miss RIVERS, Clarges - Street.

Quebec, le 11 Février.

QUI l'auroit cru, Lucie ? Sir George est déjà tout consolé de la perte qu'il vient de faire ; je doute encore qu'il la regarde comme une perte. Il préfère à la plus aimable créature, au plus tendre, au plus sensible des cœurs, à la plus belle ame que la nature ait formée, un mariage intéressé, un accroît de richesses, lui qui en a déjà plus qu'il n'en peut dépenser sans faire des folies. Par

quels misérables motifs les hommes se déterminent-ils dans l'action la plus importante de la vie !

Le vulgaire cherche le bonheur où il n'est pas, dans les avantages chimériques d'un faux éclat & d'une vie dissipée. Les esprits animés d'une flamme céleste, qui savent penser & sentir, mettent leur félicité dans la jouissance des solides plaisirs de l'ame, des pures affections de la nature.

J'ai vu l'aimable Emilie, depuis ma dernière lettre ; je ne la verrai pas d'ici à quelques jours ; mes visites ne seront plus aussi fréquentes à présent qu'elles l'ont été ci-devant. Le monde donneroit une fausse interprétation à sa conduite envers Sir George : mes assiduités l'autoriseroient, elle n'aura point ce reproche à me faire, son honneur m'est aussi cher que le mien. Je crains même que, dans la conjoncture présente, il n'y ait un peu d'excès dans mes attentions ordinaires ; & je serois au desespoir de lui donner occasion de former des soupçons capables d'allarmer sa délicatesse. Comme je crois n'entrer pour rien dans la démarche qu'elle vient de faire, ma conduite ne doit pas lui faire penser que je m'en attribue quelque chose. Plus elle m'a montré d'affection, plus je dois user de réserve & de discrétion. Sa situation, semblable

à une espece de veuvage, lui prescrit d'observer les mêmes décences.

Malgré tous mes beaux raisonnemens, je veux être sincere avec moi-même & avec vous, Lucie; je me flatte de ne lui être pas absolument indifférent: cette pensée me plait trop pour m'en défaire; le pourrois-je, quand je le voudrois? Ses yeux, quand ils rencontrent les miens, ont une douceur, une langueur que les paroles ne peuvent rendre: elle me parle moins qu'aux autres, mais quand elle me parle, c'est d'un ton de voix qui me pénètre l'ame; & quand je lui parle, elle me prête une attention flatteuse que l'amour semble inspirer, & que l'amour seul peut sentir & apprécier. Sans paroître me distinguer de la foule des adorateurs qui cherchent à gagner son estime & son amitié, elle a une façon de me témoigner de la préférence, à laquelle le cœur ne sauroit se méprendre. Elle rougit quand elle m'entend dire une politesse à une autre, & elle prend à tâche d'éviter les occasions où je pourrois lui témoigner des attentions particulieres.

Au moins elle a de l'amitié pour moi; sentiment qui suffiroit seul pour me rendre le plus heureux des hommes; & que je préférerois à l'amour d'une Déesse, quelque sensible que je sois à la plus douce des passions. Que fais-je

si le temps & mes assiduités ne pourront pas transformer cette amitié en amour ; il m'est agréable de l'espérer.

Je l'aime avec une tendresse dont peu d'hommes sont capables : vous m'avez souvent dit que mon cœur avoit toute la sensibilité d'une femme. Vous aviez raison, Lucie ; je l'éprouve en ce moment.

La malle vient d'arriver ; j'aurai de vos Lettres j'espère, les fermiers des postes doivent être bien contents de moi ; vous aurez encore de mes nouvelles en peu de jours.

Adieu ! Devenez donc amoureuse, ma chère ; l'amour est la plus belle chose du monde.

Votre frere

ED. RIVERS.

L E T T R E L X V I I .

Au Colonel RIVERS , à Quebec.

Londres, le 1 Décembre.

NE soyez point inquiet, mon cher frere, au sujet de Mr. Temple. Mon cœur n'est point en danger avec un homme de ce caractère. Il est aimable, il a des manieres engageantes ;

il

il a du mérite, il faut qu'il en ait beaucoup pour être digne de votre amitié : circonstance capable de me prévenir en sa faveur. Il se fera admirer par-tout, mais pour être aimé, non ; il n'a point de droit à l'attachement d'une femme : il manque, au moins il me paroît manquer de la plus précieuse qualité de l'ame, de cette tendresse ingénue, de cette sensibilité, don précieux de la nature, appanage de notre sexe, & que vous possédez à un degré si supérieur avec de la vivacité & une force d'esprit peu commune.

Si votre ami desire de me plaire, & je crois entre nous qu'il en a quelque envie, il doit tâcher de vous ressembler. Il est dur pour moi de penser que le seul homme que j'estime, & dont le caractère conforme au mien auroit pu faire la félicité de ma vie, soit mon frere. J'aimerais quand vous m'aurez trouvé un autre vous-même ; vous m'avez gâté le goût, en l'épurant : je ne puis aimer que ce qui vous ressemble.

Vous me dégoutez encore de l'amour. Votre situation me fait pitié ; & je voudrais apprendre que votre Emilie est mariée à son Baronet, tout insipide que vous le dites. Ce mariage vous guériroit d'une passion qui certainement vous rend malheureux.

Mais mon cher frere, vous qui me conseillez :

de voir rarement votre ami Mr. Temple, croyez-vous qu'il y ait de la prudence à être sans cesse avec une charmante personne qui fait sur vous une si vive impression, & que vous ne pouvez avoir aucune espérance de posséder jamais. Les avis sont bons pour ceux qui les donnent ; vous jouez le rôle d'une fille indiscrete qui folâtre autour du feu dont elle fait que les flammes doivent la consumer.

Ma mere se porte bien, mais elle ne sera jamais contente qu'elle ne vous revoie en Angleterre. Elle fond en larmes chaque fois qu'elle reçoit de vos lettres ; je n'ose pas vous en dire davantage sur un sujet qui vous fait de la peine. J'espere néanmoins vous voir perdre toute idée d'établissement en Amérique : il vaudroit mieux, je pense, devenir cultivateur sur votre bien dans le Comté de Northampton : nous en doublerions aisément le revenu en le faisant valoir par nous-mêmes ; je suis sûre que je ferois la plus jolie payfanne de tout le comté.

Sérieusement, nous pouvons vivre magnifiquement tous ensemble à la campagne ; pensez-y bien, mon cher Edouard ; je ne saurois souffrir le chagrin où votre absence plonge ma mere. Je l'entends : adieu ! je cache ma lettre, je ne veux pas qu'elle sache que je vous en parle.

Je suis, avec reconnoissance pour vos bons a-

vis, mais fort chagrine de voir que vous n'en profitez pas vous-même,

Votre affectionnée

LUCIE RIVERS.

P. S. Dites mille tendres choses pour moi à Isabelle Fermor; & à *vo*tre Emilie, pour me servir de votre style, dont l'amitié me fera infiniment agréable.

LETTRE LXVIII.

A Mifs MONTAGUE à Silléri.

Montréal, le 10 Février.

RIEN n'égalé mon étonnement, ma chere Emilie. Rompre si brusquement un engagement de plusieurs années, aussi avantageux pour vous de toute autre façon que du côté de la fortune, avec un homme aussi universellement estimé que Sir George, sous un prétexte aussi frivole qu'un défaut de délicatesse dans la maniere dont sa mere donne son agrément à ce mariage! En vérité, un cœur mieux disposé que le vôtre, ma chere, auroit trouvé mille excuses pour une si petite faute. Je ne me permets

pas de supposer, ce qu'on dit ici publiquement que vous avez sacrifié la prudence, la décence, j'ai presque dit l'honneur, à une folle inclination pour un homme auquel vous devez vous croire tout-à-fait indifférente, puisqu'il a de l'attachement pour une autre.

Je veux parler du Colonel Rivers, homme de mérite à la vérité, mais trop peu avantage de la fortune pour songer à vous, quand même il auroit pour vous autant d'amour que le public vous en suppose pour lui.

Cette démarche m'afflige trop pour vous en parler davantage: j'attends seulement de votre amitié passée une réponse sincère & directe à deux questions: votre inclination pour le Colonel Rivers a-t-elle été réellement le motif de votre conduite indiscrete? Et si elle l'a été, êtes-vous assez convaincue de l'amour du Colonel, pour qu'il excuse le vôtre? Je serai bien aise de savoir vos vues, supposé que vous en ayez quelques-unes. Je suis

Ma chere Emilie,

Votre affectionnée amie,

E. MELMOTH.



L E T T R E L X I X .

A Mistrifs MELMOTH, à Montréal.

Sillery, le 19. Février.

Ma chere Dame,

J E connois trop les droits de l'amitié pour refuser de répondre à vos deux questions; & je suis assez sincere pour y répondre en peu de mots. Je n'ai aucune raison de me croire aimée du Colonel Rivers, & si je connois bien la disposition de mon cœur, je ne l'*aime* point dans le sens que suppose votre demande. Il est à mes yeux le meilleur & le plus aimable des hommes; & mon extrême affection pour lui, à laquelle je ne puis donner que le nom d'amitié, malgré sa vivacité, m'a inspiré le premier sentiment de renoncer à l'espece d'engagement que j'avois formé avec Sir George, en me faisant connoître combien il me convenoit peu de toutes manieres.

Former un nœud aussi sacré que le mariage avec un homme pour qui je n'ai que de l'in-différence, tandis que mon cœur se sent fortement attaché à un autre, quelque douce & tran-

quille que soit cette affection, c'est une action basse qui répugne à la délicatesse de mon cœur.

Lorsque je consentis à donner ma main à Sir George, je n'estimois personne autant que lui; j'avois une haute idée de son mérite, & je manquois de courage pour résister aux pressantes sollicitations d'un oncle à qui j'avois de grandes obligations. Je m'étois presque persuadée que je l'aimois, & je ne m'apperçus de ma méprise que quand je vis le Colonel Rivers dont la société, dans laquelle je trouvois tant de charmes, m'éclaira sur la vraie disposition de mon cœur. Dès ce moment je résolus de rompre avec Sir George, & je l'aurois fait plutôt, sans la crainte de lui causer une peine sensible. Ma crainte s'évanouit, lorsqu'il m'envoya la lettre de Mistress Clayton, à laquelle il joignit un billet qui me disoit assez clairement que son cœur n'étoit pas plus épris que le mien. Alors je me crus libre d'un engagement également contraire à mon bonheur & à son ambition; vous êtes trop équitable, Madame, pour ne pas convenir que j'avois raison. Si Sir George veut être sincère, il vous dira que mon refus ne lui a point fait de peine, quoiqu'il affecte un chagrin qu'il ne ressent pas.

Je n'ai d'autres vues que de repasser en Angleterre dès le printemps, pour y passer le reste

de mes jours, à la campagne, chez une parente.

Si le Colonel Rivers a quelque attachement, je ne doute pas que cet attachement ne soit digne de lui; quant à moi, je n'ai jamais eu d'autre pensée que de le regarder comme le plus sincère & le plus tendre des amis. Je suis, Madame, avec beaucoup d'estime,

Votre affectionnée amie
& obéissante Servante

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE LXX.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Sillery, le 27 Février.

EMILIE est le sujet de toutes les conversations de Quebec. Il y a deux partis, l'un pour & l'autre contre elle: les meres prudentes la blâment de renoncer si légèrement à un mariage avantageux, & donnent pour motif de sa conduite son inclination pour votre frere, inclination qu'elles traitent de sottise impardonna-

ble; les Demoiselles exaltent beaucoup sa générosité & sa délicatesse, disant hautement qu'elle a bien fait de sacrifier tout à l'amour: tant il est vrai qu'on ne peut pas plaire à tout le monde! Après tout elle a pris le parti le plus sage à mon avis, celui de se contenter elle-même, en faisant ce que lui dictoit son cœur.

Quant à son inclination pour votre frere, il est clair qu'elle l'aime; elle ne me l'a pourtant pas dit, elle n'en est pas encore convenue avec elle-même; mais ses yeux ont parlé, Lucie, & je me connois au langage des yeux.

Votre frere s'en doute-t-il? Je n'oserois l'assurer positivement; je serois portée néanmoins à penser qu'il en a quelque soupçon, parce que depuis la rupture de ce mariage, il vient moins souvent ici, & qu'il y est plus réservé qu'auparavant. Sa prudence & sa délicatesse vous sont aussi connues qu'à moi: il n'a garde de donner la moindre prise au babil impertinent du public de Quebec.

Il vient pourtant quelquefois, & nous sommes assez gai ensemble, mais avec une gaieté un peu plus circonspecte de part & d'autre; & cette réserve est, selon moi, une marque que les cœurs se sont devinés.

Ah! voilà mon pere qui vient écrire à mon Bureau, sans doute pour épier ce que je fais;

pas pour cette fois, mon cher papa. Adieu! ma très-chère, jusqu'à demain.

Votre amie,

ISABELLE FERMOE.

L E T T R E L X X I .

A Miss RIVERS, Clarges - Street.

Quebec, le 20 Février.

CHACQUE moment, ma chere Lucie, me prouve d'une maniere plus sensible qu'il n'y a point de bonheur à espérer pour moi sans cette aimable créature; il y a entre elle & moi une telle harmonie de pensées surtout, que nous semblons n'avoir à nous deux qu'une seule ame. La premiere fois que je la vis, je fus tenté de croire que nous nous étions déjà connus dans un état préexistant, & que nous ne faisons que renouveler ici une connoissance antérieure. Quand elle parle, mon cœur tressaillit au son de sa voix, & reconnoît ses propres pensées dans celles que sa bouche exprime.

Nous avons tous deux les mêmes affections, & un même degré de tendresse; la même sensibilité, & un même degré de vivacité. O sensi-

bilité! don précieux du ciel, qui rend l'ame capable du plus parfait bonheur & de la plus grande misere!

Les passions, Lucie, sont communes à toute l'espece; mais les affections, ces tendres & vives affections, sources pures du vrai plaisir, sont un privilege réservé à un petit nombre choisi d'individus.

Incertain encore des sentimens d'Emilie, je veux les étudier avant que de lui déclarer les miens: si elle m'aime comme je l'adore, un exil éternel dans cette terre étrangere auront pour moi toutes les douceurs que je puis attendre dans ma patrie: les bois & les déserts du Canada n'auront plus rien de sauvage à mes yeux: dès qu'elle y fera, je me croirai dans le séjour fortuné des graces.

J'oublie votre lettre, ma chere Lucie; pardonnez les distractions d'un esprit blessé par l'amour. Je suis infiniment touché de ce que vous me dites de ma mere; je partirois sur le champ pour l'Angleterre, si je n'étois retenu ici par un charme irrésistible. Vous êtes trop bonne de souhaiter de vous retirer, ma mere & vous, avec moi, à la campagne. Un pas de plus, Lucie; mais ce seroit trop exiger de votre tendresse, que d'espérer de vous voir ici; & cependant si jamais j'ai le bonheur d'obtenir la main

d'Emilie, je dois perdre la pensée de retourner en Angleterre.

J'ai ici un ami, l'homme du monde le plus capable de faire votre bonheur, s'il n'étoit pas déjà attaché à votre belle amie, Miss Fermor. Je crois qu'ils s'aiment l'un l'autre, & Isabelle ne mérite pas d'être heureuse si elle le refuse. Du reste, je suis charmé que nous pensions la même chose des qualités & du caractère de Mr. Temple.

Votre frere vous fauroit plus de gré de vos louanges si elles étoient plus modérées: vous devez craindre de m'inspirer de la vanité; heureusement je connois votre partialité pour moi. Epargnez pourtant ma modestie, & laissez-moi le mérite du peu de bonnes qualités que je puis avoir: je n'en ai point de meilleure, si je fais bien m'apprécier, que celle de n'être pas un fat. En vérité, Lucie, c'est trop peu de chose pour en parler avec tant d'emphase.

Votre lettre m'a mis un fardeau sur le cœur: chagriner la meilleure des meres! cette idée me désole. Renoncer à ma tendre amie, à l'idole de mon cœur, à celle que j'ai cherchée toute ma vie comme la seule capable de me faire couler d'heureux jours sur la terre! la pensée seule en est accablante. Que n'ai-je à lui offrir une fortune égale à celle qu'elle a si généreusement

refusée! Pourquoi ce partage inégal des richesses? Jamais je n'aurois songé à me plaindre de mon sort; je voyois avec un œil indifférent les biens de la fortune entre les mains de ceux qui en sont le moins dignes.

Adieu! ma chere Lucie; je vous écrirai plus au long quand un rayon de plaisir aura dissipé le nuage de tristesse qui couvre mon esprit.

Votre frere

ED. RIVERS.

L E T T R E LXXII.

Au Comte de ***.

Silleri, le 20 Février.

Vous me faites trop d'honneur, Milord, de me croire capable de vous rendre un compte satisfaisant d'un pays où je ne suis que depuis peu de mois.

Cependant, pour vous donner une preuve de mon zele & du desir que j'ai de mériter l'estime dont vous m'honorez, je me suis un devoir de vous communiquer de temps en temps le peu que j'ai observé ou que j'observerai dans la suite, aussi bien que les informations que je rece-

vrai de bonne part, n'ayant rien de plus à cœur que d'obéir aux ordres de votre Grandeur.

Les François semblent n'avoir formé cette colonie que pour conquérir les nôtres. Le système politique en est plutôt militaire que mercantile. Si le commerce y a quelque part, c'est uniquement comme moyen de pourvoir aux besoins de la colonie, & de s'affectionner les sauvages pour tourner leurs forces contre nous.

La propriété des terres est établie sur le pied militaire: chaque payfan est soldat, chaque Seigneur est officier; & l'un & l'autre servent sans solde, lorsque la sûreté de la colonie l'exige. Ce service est tout ce qu'ils payent pour les terres qui leur appartiennent, à l'exception d'une très-petite redevance en forme de cens. Le Seigneur relève de la couronne, & le payfan de son Seigneur dont il est en même temps le vassal & le soldat.

Malgré l'indolence excessive des payfans, ils sont en général grands & robustes: ils aiment la guerre & haïssent le travail. Ils sont braves, durs, actifs en campagne, mais lâches & paresseux chez eux, en quoi ils ressemblent aux sauvages dont ils semblent avoir pris les mœurs. Cette forme de gouvernement entretient l'esprit militaire dans toute la colonie; ces payfans grossiers & ignorants au dernier degré, ne

font pas insensibles à l'honneur, & quoiqu'ils fervent sans solde, comme je l'ai dit, ils ne s'estiment jamais plus heureux que lorsqu'on les appelle à la guerre.

Ils sont de plus excessivement vains : non-seulement ils regardent les François comme le seul peuple civilisé de la terre, mais ils se croient eux-mêmes l'élite de la nation françoise. On m'a dit qu'ils avoient une grande aversion pour les troupes régulières venues de France pendant la dernière guerre, & un mépris égal à cette aversion ; on fait pourtant qu'ils étoient pénétrés de la plus haute estime, & de l'affection la plus vive pour le Marquis de Montcalm qu'ils respectoient jusqu'à l'idolatrie ; & j'en ai encore vu répandre des larmes lorsqu'on leur rappelloit la mémoire de cet illustre guerrier. Quelle gloire, quel éloge pour la bravoure & l'humanité d'un Général, que les larmes dont ses ennemis honorent sa mémoire sur le champ de bataille où tomba leur propre héros !

Le paquet-bot va partir, je n'ai que le temps de vous assurer de mon respect, & du plaisir que j'ai à exécuter vos ordres.

J'ai l'honneur d'être

Milord,

De votre Grandeur, Le très-humble &c.

GUILLAUME FERMOR.

L E T T R E L X X I I I .

A M I S S F E R M O R .

Le 24 Février, à onze heures du soir.

OUI, ma chere Isabelle, je ne suis heureuse que quand je vois mon ami; l'amour lui-même est moins tendre & moins vif que mon amitié pour Rivers. Dès le premier instant que je le vis, sa conversation me fit perdre le goût de toute autre; la vôtre, oui, la vôtre emprunte ses plus puissans attraits du plaisir que j'ai à vous entendre parler de lui.

Quand je vous parle de mon affection pour lui sous le nom d'amitié, n'allez pas croire, ma bonne amie, que je renonce à un sentiment plus tendre, ou que je pense qu'il soit aisé de voir le Colonel Rivers sans l'aimer passionnément; je veux dire seulement que les circonstances, ne nous permettant d'avoir l'un pour l'autre que de l'amitié, je veux m'y borner, & j'espère assez de ma raison & de la sienne pour nous contenter du nom d'ami. S'il est sage, il n'épousera pas une femme sans fortune, & je n'en ai pas: si j'avois des trésors, je les lui

e &c.

M O R .

offrierois ; mais je n'ai ni assez d'amour-propre pour en desirer, ni assez peu de sens-commun pour me flatter qu'il oublie l'état dans lequel il a été élevé, pour mener une vie obscure avec moi.

Pour les propos impertinens de deux ou trois femmes, je les méprise souverainement; Rivers, mon cher Rivers m'estime & approuve ma conduite, c'est assez pour me contenter, tout le reste est au dessous de mon attention ; les suffrages du monde entier me causeroient moins de plaisir, qu'un sourire d'approbation de sa part.

Est-il possible, mon aimable amie, que votre pere me connoisse assez peu pour croire que je me laisse conduire par l'impulsion d'un autre, même de vous? Lorsque je me suis déterminée à refuser Sir George, ç'a été d'après le sentiment de mon propre cœur. Le Colonel Rivers me fit connoître, dès le premier instant que je le vis, que j'avois ignoré jusqu'alors la véritable tendresse; depuis ce moment, ma vie fut un combat continuel entre ma raison qui me représentoit la folie & l'indécence qu'il y avoit à épouser un homme tandis que je lui en préférois un autre, & un faux point d'honneur ou plutôt une commisération mal-entendue. Un concours d'incidens favorables m'ont tirée de cet

cet état de peine, & m'ont enfin rendu la liberté après laquelle je soupirois avec tant d'ardeur. Je suis maîtresse de mon sort, & je ne crains pas d'en abuser une seconde fois.

Soyez sûre, ma chere, que sans avoir aucune espérance d'épouser le Colonel Rivers, je n'en épouserai pourtant jamais d'autre tant que mes sentimens pour lui continueront d'être ce qu'ils sont à présent.

A quoi pense Mistress Melmoth, en me donnant à entendre, dans sa dernière lettre, que Rivers a affecté de l'attachement pour moi par un esprit de vanité ? Elle cherche peut-être à lui enlever mon estime ; elle s'y prend mal : vous savez Isabelle, qu'il ne m'a jamais témoigné plus d'attachement qu'à une autre, & il est incapable de l'avoir fait par un motif aussi bas. L'eût-il fait, je ne l'approuverois pas, mais j'ai assez de foiblesse pour me faire un plaisir de ce qui lui en procure à lui-même, & sacrifier ma vanité à contenter la sienne.

Adieu ! ma chere Isabelle.

Votre amie

EMILIE MONTAGUE.

L E T T R E L X X I V .

A Mifs MONTAGUE.

*Le 25 Février, à huit heures
du matin, en me levant.*

Vous vous trompez vous-même, ma chere & tendre Emilie; vous aimez le Colonel Rivers: c'est de l'amour le plus fort, & non de la simple amitié. Vous l'aimez, vous dis-je, avec toute la tendresse d'une héroïne de roman. Relisez la fin de votre lettre; je connois l'amitié & ce dont elle est capable, mais elle n'inspire point de tels sacrifices.

Examinez votre cœur, ma bonne amie; dites-moi le résultat de cet examen. Il est de la dernière conséquence pour vous de connoître avec précision la nature de votre attachement pour Rivers.

Adieu! Vous aimez; cela est aussi vrai que je suis

ISABELLE FERMOR.

L E T T R E L X X V .

A Mifs FERMOR.

VOTRE Emilie aime : vous l'avez dit, Isabelle. Vous connoissez mieux l'état de mon cœur que je ne le connois moi-même : j'aime —. Mais, dites-moi avec la sincérité qui fait le lien de notre amitié, dites-moi si ce n'est point votre cœur qui vous a révélé le secret du mien. N'aimez-vous point aussi le plus aimable des hommes, l'objet de mon amour? Oui, vous l'aimez, je suis perdue.

Mistress Melmoth l'accuse d'avoir de l'attachement pour une autre : & quelle autre que vous, chere Isabelle — ? Est-il au pouvoir d'une femme de le voir sans l'aimer? Il y a mille charmes dans ses regards, dans le son de sa voix, dans ses moindres actions, dans toute sa personne, auxquels un cœur sensible comme le vôtre ne peut résister.

Je vous ai vu cent fois l'écouter avec cet air de complaisance & de ravissement —. Croyez-moi, ma chere, je ne vous saurai pas mauvais gré de l'aimer : ce seroit une injustice de ma part, il est fait pour charmer tous les cœurs. Et de quoi me plaindrois-je dont vous ne pussiez vous

plaindre à votre tour? Quels reproches aurois-je à vous faire? Je ne vous avois point dit que je l'aimois; vous me regardiez presque comme l'épouse d'un autre. Dites-moi donc, je languis de le favoir & je crains de l'apprendre, n'importe, dites-le moi, l'aimez-vous? vous aime-t-il? La dernière fois que je le vis, je lui ai trouvé une froideur qui m'allarme à présent & que j'attribuois alors à un autre motif. Isabelle, mon cœur est tourmenté. Devois-je attendre ce coup de la part des deux personnes qui me sont les plus chères sur la terre? En vérité, ma bonne amie, c'est plus que je ne puis souffrir? tirez-moi de cette cruelle incertitude. Aimez-vous? je ne vous en demande pas davantage. Y a-t-il au monde un autre homme qui puisse plaire par-tout où il se montre?

L E T T R E LXXVI.

A Mifs MONTAGUE.

EMILIE j'ai découvert votre secret & vous avez deviné le mien. J'aime, non pas avec autant de langueur que vous. J'aime pourtant; me pardonneriez-vous si je vous nomme celui qui a touché mon cœur? Et qu'ai-je besoin de vous

le nommer, à vous qui croyez si obligeamment toutes les femmes amoureuses du Colonel Rivers ?

Pour vous montrer toutefois qu'il est possible que vous vous trompiez, ce n'est point Rivers, c'est le petit Fitz que j'aime; il me plaît dix fois plus que votre aimable Colonel, cet homme sans égal fait pour charmer tous les cœurs. Vous m'accuserez de mauvais goût, je vous en défie, ma bonne.

Après tout je serai plus obligeante que vous. Pourquoi n'aimez-vous pas mon cher Fitzgérald? Il est bien fait, il a de beaux yeux: que lui manque-t-il pour charmer?

Oui, ma chère, il y a sur la terre, même dans la petite ville de Quebec, un autre homme capable de plaire où il se montre. En vérité, mon enfant, s'il n'y avoit qu'un homme dans le monde qui pût plaire, auriez-vous bien la cruauté de le garder pour vous seule? Oh! pour cela, Emilie, l'amour vous fait perdre la raison.

J'aime Fitzgérald, je l'aime tendrement, je l'aime avec passion; mais je ne prétends pas que toutes les femmes doivent l'aimer.

Avouez de bonne foi que vous êtes une petite folle, amante éperdue, qui ne savez ce que vous voulez. Rivers est aimable, très-aimable.

ble; mais il est au pouvoir d'une femme de le voir sans languir d'amour pour lui; vous en avez un exemple dans votre amie. Adieu! soyez plus sage, & me croyez toujours

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

P. S. Voulez-vous venir vous promener ce matin sur la glace : nous irons jusqu'à Montmorenci, & nous dînerons dans l'île d'Orléans? Osez-vous bien, à-présent que vous connoissez l'état de votre cœur, aller si loin avec votre amant, dans un traîneau couvert? Ne me répondez point à cette dernière question, parce que je fais d'avance que, sur cet article, vous n'avez que des folies à me dire.

LETRE LXXVII.

A Miss FERMOR.

JE suis charmée, ma très-chere Isabelle, que vous ne voyiez pas le Colonel Rivers avec les mêmes yeux que moi; cependant j'en suis

étonnée. Vous avez beau dire, je suis presque piquée que vous lui préféreriez un autre; peut-être aussi voulez-vous me donner le change—. Je me tais, puisque vous savez d'avance que je n'ai que des sottises à vous dire sur cet article. J'irai à Montmorenci; & je me sens assez de force pour y aller en traîneau couvert avec le Colonel Rivers, quoique peut-être il fût plus décent dans la conjoncture présente que Mr. Melmoth voulût bien m'accompagner. Toute à vous,

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE LXXVIII.

A Miss MONTAGUE.

Vous avez raison, ma chere; je n'y songeois pas; il est plus décent & plus prudent que mon pere vous accompagne. J'aime beaucoup la décence & surtout la *prudence*; j'enverrai donc prier Mademoiselle Clairaut d'être de la partie: Rivers voudra bien lui donner la place que je vous destinois. Adieu! ma chere, soyez toujours prudente.

Votre amie

Is. FERMOR.

 L E T T R E LXXIX.

A Mifs FERMOR.

QUE vous êtes une méchante fille, Isabelle !
 J'irai avec Rivers. Votre pere accompagnera Madame Villiers qui seroit sûrement fâchée de n'être pas de la partie. Mademoiselle Clairaut viendra une autre fois.

Adieu ! ma chere, ne soyez plus si agaçante.

Votre amie

EMILIE MONTAGUE.

L E T T R E LXXX.

A Mifs RIVERS, Clarges-Street.

Sillery, le 25 Février.

Ceux qui ne connoissent l'hyver du Canada que parce qu'ils ont entendu dire de la violence du froid dans ce pays-ci, doivent avoir une idée fort desavantageuse de cette saison. Elle n'est pourtant pas si desagréable qu'on se l'imagine, je vous en assure, ma chere. Il est vrai que nous avons des jours d'un froid excessif, inconcevable à quiconque n'est pas
forti

forti de l'Angleterre ; ces jours sont rares, & seulement au nombre d'une douzaine dans tout l'hyver, encore ne se succèdent-ils pas immédiatement, mais par intervalle, lorsque le vent de Nord-Ouest souffle: ce vent qui nous vient après avoir traversé plusieurs centaines de lieues de lacs & de fleuves glacés, de bois & de montagnes couvertes de neiges, seroit insupportable, si nous n'avions pas des fourrures dont le pays abonde en assez grande quantité pour en pourvoir tous ses habitans, & avec assez de variété pour satisfaire tous les goûts.

Enveloppées dans ces dépouilles d'animaux, les belles Angloises osent défier l'hyver du Canada; & cette saison qui doit vous paroître si terrible à vous qui ne la sentez que de loin, est pour nous un temps de divertissement & de fêtes joyeuses.

Ce qui m'en plaît davantage c'est qu'ici les femmes jouent un rôle important. Il n'y en a pas une d'entre nous, pour peu qu'elle ait d'attraits, qui ne soit courtisée par une foule d'élégans qui lui demandent la grace de l'accompagner à quelque partie de plaisir, & il y a chaque jour trois ou quatre de ces parties.

Nous en avons fait une aujourd'hui, dont l'imagination la plus vive & la plus gaie auroit peine à rendre l'agrément. Nous avons été di-

ner à l'île d'Orléans auprès de la cascade de Montmorenci. Cette cascade n'est éloignée que d'environ neuf milles de Quebec, en traversant le bassin, mais comme on est obligé de louvoyer en hyver pour éviter non des bancs de sable, mais les inégalités de la glace, ces détours augmentent la longueur du chemin d'un peu plus d'un tiers. Vous penseriez peut-être qu'un tel voyage doit-être fort insipide, manquant de point de vue agréable & de variété dans les objets. Quel plaisir peut-il y avoir à tourner sans cesse sur une plaine immense de neige? Quel plaisir? Il y en a beaucoup, ma chere. Nous passons dans ce court espace de chemin des collines & des montagnes de glace dont l'aspect est plaisant. Le bassin de Quebec est formé par le confluent des deux rivieres de Saint-Charles & de Montmorenci avec le fleuve Saint-Laurent; comme leurs eaux se congelent graduellement, la rapidité de la marée en brise les premieres glaces, en emporte des morceaux énormes qui, s'accumulant les uns sur les autres, forment à la fin des rochers transparens de crystal, d'une hauteur étonnante, & d'une force à braver le choc des vagues les plus violentes.

La vue de ces montagnes de glace a quelque chose d'agréable tant par elle-même que par

les circonstances qui l'accompagnent, l'azur pur & serein qui les couvre, l'éclat du soleil qui en fait briller les facettes, la variété de couleurs qui résulte de la différente refraction de ses rayons au travers des parties transparentes de la glace, les détours qu'on est obligé de prendre & qui en offrent successivement tous les aspects, cette suite de quinze à vingt petits équipages brillans qui volent dans ce labyrinthe, se perdent dans les défilés & puis se découvrent en montant sur le sommet de ces collines glacées, la montée même & la descente rapide dont le danger n'est qu'apparent, tout cela donne à ce petit voyage une variété d'aspects propre à tenir les yeux dans un enchantement continuel.

Votre misérable pays de brouillards a-t-il rien de comparable à la description que je viens de vous faire de nos montagnes de glace? Et quelle partie d'hiver pouvez-vous mettre en parallèle avec nos amusemens, l'agrément d'un traîneau couvert, la vivacité d'un amoureux que la scène romanesque qui l'environne rend encore plus charmant & plus spirituel, sans parler de la belle qui est à son côté?

On verseroit sans danger; vous glissez mollement sur un lit de neige qui vous recevrait sans que vous pussiez vous faire aucun mal. Un accident de cette espèce a ses agrémens; il donne

occasion au cavalier qui vous accompagne de faire ses preuves de discrétion, de varier le style de sa politesse, de redoubler ses petits soins & les marques de son attention.

Mais il est plus que temps de venir à la cascade; cependant pour ne nous point fatiguer l'une & l'autre, je remettrai, s'il vous plaît, la relation du reste de notre fête à une autre lettre qui accompagnera probablement celle-ci. J'ai appris de vous que deux lettres ordinaires valent mieux qu'une seule excessivement longue. Toute à vous,

ISABELLE FERMOR.

L E T T R E LXXXI.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Silleri, le 25 Février,
après midi.*

JE vous parlois, ma chère, de notre petite course à Montmorenci. Où en étois-je, Lucie? Je ne m'en souviens plus — J'en étois, je crois, à l'embouchure de la baie qui reçoit dans son sein cette merveilleuse cascade dont je vous donnai autrefois une idée superficielle, en vous rendant compte des rivières qui lui

fournissent des eaux. Il s'agit aujourd'hui de vous en donner une description d'hyver.

Les montagnes de glace dont je vous ai parlé, plus charmantes & plus magnifiques à voir que difficiles & dangereuses à gravir, disparaissent environ un mille avant que d'arriver à la baie : ce n'est plus qu'une glace unie & sans inégalités sensibles.

A mesure que vous approchez de la baie, vous êtes saisi d'une frayeur respectueuse qui croît à chaque pas que vous faites vers cette merveille de la nature, dont la beauté, les proportions, la grandeur & la magnificence sauvage surpassent tout ce que l'art peut produire, & sont plus capables que toute autre chose de nous donner une idée de la toute-puissance du divin architecte qui la forma.

Le roc, le premier objet qui s'offre à la vue, est du côté de l'orient un précipice escarpé & presque perpendiculaire de la même hauteur que la cascade. Le sommet qui pend un peu en avant est couronné de pins, de sapins & d'autres arbres toujours verts, dont l'éclatante verdure est encore embellie par la neige qui les environne dans cette saison, de-même que par les étincelles de lumière que jettent les petits glaçons pendants à leurs feuilles, lorsqu'ils sont frappés par les rayons du soleil. La vallée par

où l'on monte, est couverte d'une infinité de petits arbrisseaux qui, ayant leurs racines dans les fentes presque imperceptibles du rocher, semblent à ceux qui les regardent d'en bas, croître & végéter dans l'air.

Le côté opposé est également haut, mais plus incliné; de distance en distance s'élevent en forme d'amphithéâtre, sur la pente des inégalités du roc, des arbrisseaux & de grands arbres qui couvrent presque entièrement cette partie du rocher.

Cette Scene de prodiges est certainement plus magnifique à voir au commencement de l'été, lorsque les arbres sont en pleine verdure & les arbrisseaux en fleur; lorsque la riviere grossie par les eaux que lui fournissent les vastes flancs de la montagne qui lui donne son nom, se précipite du haut de ce rocher sur une nappe immense d'eau où elle forme un torrent tumultueux dont le bruit & l'aspect sont à la fois agréables & terribles.

Le spectacle qu'elle offre en hyver a aussi ses agrémens, quoique d'un genre différent, & plus conformes à l'engourdissement universel de la nature dans cette saison.

La riviere commençant à se geler de chaque côté, son canal resserré & devenu plus étroit qu'en été, fournit moins d'eaux à la cascade;

la chute n'étant pas tout-à-fait perpendiculaire, il se forme des glaces sur les pointes saillantes du rocher, & ces glaces prennent toutes sortes de figures & de proportions singulieres.

Le torrent qui se précipitoit avec impétuosité, lorsque rien ne l'arrêtoit dans sa chute, descend à-présent d'un pas lent & majestueux dans quelques endroits; dans d'autres il reste suspendu au milieu de l'air & augmente les glaçons qui l'arrêtent; ailleurs forçant tous les obstacles il se jette avec furie dans le bassin qui le reçoit, ses eaux écumantes rejaillissent au loin, les jets se gèlent & en se gelant forment de chaque côté une espece de parapet irrégulier de glace, dont la base s'élargit à mesure que la tête s'élève en pointe, pour prendre la figure d'une haute & magnifique montagne de crystal.

Je ne vous dis pas la moitié de la grandeur, des beautés, de la magnificence prodigieuse de ce spectacle. Si vous voulez en avoir une idée juste, il faut en venir jouir en personne : qui n'a pas vu la riviere & la cascade de Montmorenci ne connoît pas la plus grande merveille de l'univers.

En un mot, ma chere, je suis folle de cette cascade; je voudrois être la Déesse de ces eaux, & habiter ces grottes de crystal.

J'ai à-peine la force de quitter cette scene

d'enchantement pour vous dire que nous sommes entrés dans l'île d'Orléans, où nous avons dîné fort gaiement sur une table de six pieds de neige, à la chaleur du soleil quoiqu'au mois de Février dans un temps où cet astre fait à-peine sentir ses rayons en Angleterre.

Fitzgerald m'a dit les plus jolies choses du monde tout le long du chemin, il m'a témoigné l'amour le plus vif; je l'écoutois avec un ravissement délicieux.

Adieu! Je vous ai écrit aujourd'hui deux lettres immenses. Ecrivez-moi donc plus souvent ma chere Lucie: vous êtes d'une paresse inconcevable, & moi je griffonne sans cesse.

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

P. S. Savez-vous que votre frere a quelquefois des idées admirables. Il a rallenti le pas en revenant, il étoit plus de dix minutes derriere tous les autres, avec sa chere Emilie. Surement, il y a eu une déclaration; elle étoit rouge comme une écarlate lorsqu'ils sont revenus. Adieu! je vous en dirai davantage une autre fois.

L E T T R E L X X X I I .

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Le 1 Mars.

JE me trompois , Lucie : point de déclaration , pas un mot d'amour entre le Colonel & sa chere Emilie; c'est-elle qui me l'assure. Il faut pourtant qu'il se soit passé quelque chose de fort tendre entre eux , car elle rougit plus que jamais lorsqu'il lui parle , & la voix de Rivers prend alors un ton affectueux qui n'échappe pas à ma pénétration.

Il y a ici une petite Françoisse , qu'on nomme Mademoiselle Clairaut , qui , parce qu'elle a un peu de teint & de la fraîcheur , prétend être aussi belle qu'Emilie & Isabelle : la petite impertinente !

Si la beauté , comme j'ose l'assurer , nous a été donnée pour plaire , celle qui plaît le plus , c'est-à-dire celle qui inspire la plus forte passion , doit passer sans contredit pour la plus belle à tous égards. C'est d'après ce principe , Lucie , que je me place assez haut dans l'échelle de la beauté. Les hommes peuvent bien *dire*

de la petite Clairaut qu'elle est belle, mais leurs cœurs *sentent* que je le suis.

Il n'y a en en général de si insipide, & de si peu intéressant, que ce qu'on appelle une beauté: je m'en rapporte au témoignage de ceux qui épousant de belles femmes plus par vanité que par inclination, ne tardent pas à se repentir de ce choix indiscret. Je me rappelle un trait particulier en ce genre: Sir Charles Herbert, Capitaine au même régiment que mon pere, résolut d'épouser Miss Raymond qu'il n'avoit jamais vue, seulement parce qu'il avoit ouï exalter son extrême beauté, quoique pourtant elle n'eût jamais inspiré de passion réelle. Il la vit, non par ses propres yeux, mais par ceux du public: il admira ses charmes sur la foi d'autrui; & ne reconnût qu'elle n'étoit pas de son goût que lorsqu'il fut son mari: découverte assez importante pour son bonheur, au moins à ce qu'il me semble.

J'ai vu, cependant, des beautés capables de plaire, sinon par elles-mêmes au moins par ce charme invisible, par cette grace indéfinissable qui peut s'allier à la beauté quoiqu'elle en soit indépendante, & qui touche infailliblement le cœur au premier abord. Je hais une belle femme, c'est ma bête d'antipathie: n'êtes-vous pas de mon avis, ma chere? il me semble

qu'une belle femme est une créature bien détestable. La beauté peut décorer une assemblée : elle n'est point faite pour remplir le cœur. Hélas ! il y a pourtant des hommes qui ont du goût pour le grand & le sublime en fait de beauté.

Que les hommes sont fous, ma chère ! Qu'il y en a peu qui pensent par eux-mêmes ! On trouve tous les jours des Charles Herberts. J'en ai vu quelques-uns assez foibles pour refuser d'épouser une femme qui les charmoit, parce que leurs amis ne la trouvoient pas assez belle.

Les femmes, au dessus de cette folle puérité, se déterminent plus souvent par affection que les hommes. Nous sommes cent fois plus sages que ces êtres importans, nos seigneurs & maîtres, qui semblables à des héros de théâtre, au lieu de jouer le rôle qui leur convient suivant l'inspiration de la nature, de la raison & de leur cœur, reçoivent de la main des autres un personnage qui leur est étranger.

J'aimerois mieux juger mal que de ne pas juger par moi-même.

Adieu ! Votre amie pour toujours

ISABELLE FERMOE.

L E T T R E L X X X I I I .

A. Mifs RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 4 Mars.

A PRÈS un combat de plusieurs jours contre moi-même, je suis enfin déterminé à demander la main d'Emilie avec son cœur, mais, avant que de me déclarer, j'irai voir les terres vacantes qui sont derrière l'établissement de Madame Des Roches, sur les bords d'une belle riviere & si près du fleuve Saint-Laurent, qu'elles doivent moins coûter à défricher & à cultiver que celles d'au dessus du Lac Champlain, quoique plus au nord. Si je puis m'y établir, j'acheterai le bien que Madame Des Roches veut vendre, parce qu'en me fournissant un passage jusqu'au fleuve Saint-Laurent, il augmentera de beaucoup la valeur de mes terres.

Je l'aime, je l'adore, mais mon amour n'est point aveugle : je ne veux pas que ma tendresse pour elle la rende malheureuse, ni la réduise à une condition au dessous de celle où elle a été élevée. Si je puis lui procurer ici un degré d'aifance tel que je le conçois possible dans mon

plan, je ferai tous mes efforts pour changer l'amitié qu'elle me témoigne en un sentiment plus tendre & plus vif; si elle m'aime je suis sûr en jugeant de son cœur par le mien, que le Canada ne fera point pour elle un exil: si je me suis vainement flatté, & qu'elle n'ait pour moi que de la pure amitié Lucie, mon parti est pris, je m'embarque pour l'Angleterre, & me retire avec vous & ma mere dans notre petit bien de campagne.

Pourquoi ne pas y amener Emilie, me direz-vous? J'ai presque honte de vous en dire la raison: le préjugé nous gouverne, & nous en subissons le joug en croyant le mépriser. Pourrois-je souffrir qu'Emilie, après avoir refusé une fortune brillante, revint en Angleterre pour y mener une vie obscure, au dessous de sa naissance & de l'état qu'elle y eut autrefois dans la maison de son pere?

C'est une folie, je le fais: c'est un orgueil méprisable: folie, orgueil, tant que vous voudrez, je suis esclave de ce préjugé.

Il y a des momens où je m'éleve, à force de raison, au dessus de cette vanité puérile; bientôt, le préjugé revient, & maîtrise mon esprit en dépit de toutes mes réflexions.

Voulez-vous venir ici, ma chere? Dites à ma mere que je lui bâtirai un palais champêtre,

& que je vous formerai à toutes les deux, une petite principauté charmante.

Je fais ce petit voyage seul & sans prévenir personne, parce que je ne veux pas que l'on soupçonne mes vues; je partirai ce soir, & faisant un détour, pour cacher ma route, je traverserai le fleuve au dessus de la ville.

Je n'irai pas même prendre congé à Silléri: outre que je ne serai absent que quatre jours, Miss Fermor, votre curieuse amie, me demanderoit où je vais; & je le lui dirois par politesse.

Adieu!

Votre frere

EDWARD RIVERS.

LETTRE LXXXIV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silléri, le 6 Mars.

LUCIE, voilà encore votre frere parti, sans que l'on sache où il est allé: il a disparu sans nous dire adieu; nous sommes piquées, je vous assure, & ce n'est pas sans raison. Où peut-il être?

A quatre heures.

Etrange nouvelle, ma chere! On dit que le Colonel Rivers est allé épouser Madame Des Roches, celle-là même dont il alla voir la maison & les terres l'automne dernier. Si cela est vrai, je fais divorce avec tous les hommes, je n'en veux plus entendre parler. Sa fuite précipitée a quelque chose de particulier. Cette jeune veuve a des richesses & des attraits. S'il n'aime pas Emilie, il étoit bien cruel de lui témoigner des attentions qui ont allumé la plus violente passion dans le cœur de cette aimable fille. Non: je n'en crois rien; le public est trop méchant. Il est vrai que Rivers n'a jamais dit à Miss Montague qu'il l'aimoit; mais ses yeux ont parlé, & un galant homme ne doit pas plus mentir par les yeux que de toute autre maniere.

Je n'ai jamais vu de confusion pareille à celle d'Emilie lorsqu'on lui a dit que Rivers étoit allé chez Madame Des Roches; & quand elle a appris le dessein qui l'y conduisoit, j'ai vu le moment où sa folle passion alloit éclatter devant toute la compagnie si je n'avois imaginé sur le champ un prétexte pour la faire sortir de la salle avec moi; je l'ai conduite dans son appartement où j'ai cru qu'elle alloit s'évanouir dans mes bras.

A huit heures.

J'ai congédié tout le monde, & me suis retirée seule avec Emilie. Nous avons pris le thé ensemble; son cœur étoit si ferré, elle n'a pas ouvert la bouche; à peine me répondoit-elle quand je lui parlois. Je la plains, sa paleur m'allarme, ses pleurs coulent en abondance sur ses belles joues. Rivers, homme barbare, pouvez-vous ainsi tourmenter un ange qui vous aime? Pouvoit-il ne pas s'appercevoir d'une passion que tout le monde remarquoit?

Le 9, à dix heures.

Pas la moindre nouvelle de votre frere, pas une ligne de sa main. Il est chez Madame Des Roches, c'est tout ce que l'on fait. Mais on n'en peut douter, des Canadiens arrivés ce matin à Quebec, disent l'y avoir vu, sans parler de mariage; tant mieux! cette dernière circonstance seroit affreuse. Si c'est une simple course, pourquoi nous la cacher?

Je plains Emilie, sa situation est cruelle: elle ne dit mot, mais son silence exprime fortement sa douleur.

A douze heures.

J'ai été une heure entière tête-à-tête avec ma
chère

chere Emilie. Je n'osois lui parler dans la crainte d'aigrir sa douleur : un seul mot qui m'est échappé lui a donné occasion de m'ouvrir son cœur. La belle ame, Lucie! „ Si „ ce rapport est vrai, dit-elle, je suis la plus „ malheureuse fille qu'il y ait sur la terre, quoi- „ qu'après tout je n'aie pas à me plaindre du „ Colonel Rivers qui ne m'a jamais parlé que „ sur le ton d'un ami. Si ma vanité, mon a- „ mour-propre & ma tendresse m'ont abusée, „ c'est ma faute & non la sienne”. Avez-vous jamais vu tant de raison avec tant d'amour? „ Je souhaite qu'il épouse Madame des Ro- „ ches, si elle peut le rendre heureux”. Ce souhait étoit accompagné d'une émotion involontaire & de quelques larmes qui m'ont semblé contredire la générosité de ses sentimens.

Pardonnez-moi, ma chere, ce compliment peu flatteur, mais je vous avoue que je commence à perdre beaucoup de mon estime pour votre frere. Je crains que ce rapport n'ait quelque fondement: ne seroit-ce pas-là ce que Mistress Melmoth entendoit lorsqu'elle disoit qu'il avoit de l'attachement pour une autre? Le temps découvrira la vérité.

Si le Colonel Rivers se montre indigne de l'idée que j'en avois conçue, Lucie, je renonce

II. Part.

M

à tous les hommes, & Fitzgerald aura son congé dans la minute.

Mistress Melmoth connoit mieux les hommes que nous autres filles sans expérience : elle dit qu'il affectoit de la passion pour Emilie, par un motif de vanité ; auroit-elle raison ? Conduite indigne ! L'homme qui, par vanité ou par un frivole amusement, témoigne de l'affection quand il n'en a pas, & expose par cette apparence trompeuse une honnête femme, ou même quelque femme que ce soit à concevoir une passion réelle, n'est à mes yeux qu'un vil séducteur.

Quel droit a-t-il de faire le malheur de la plus aimable fille que le ciel ait formée ? Fût-il le monarque du monde entier, les qualités de son ame la rendroient digne de lui. Elle a sacrifié la fortune la plus éclatante à sa tendresse pour un homme qui la traite si cruellement !

Lucie, pardonnez la chaleur de ma lettre sur un sujet qui m'affecte extrêmement, la crainte seule de vous chagriner m'empêche d'en dire davantage. Adieu !

Votre fidele amie
ISABELLE FERMOR.

L E T T R E L X X X V .

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Kamaraskas, le 12 Mars.

J E viens de faire une découverte inattendue; ma chere Lucie, qui m'a causé quelque chagrin : un sentiment naturel à tout homme bien né, m'a intéressé pour Madame Des Roches, dans une affaire où elle étoit cruellement lésée; le zele que je lui ai témoigné dans cette occasion, la seconde visite que je lui rends, & une certaine politesse affectueuse que j'ai avec toutes les femmes, lui ont fait supposer que je l'aimois, & elle m'a témoigné avec une franchise & une délicatesse aimables, que je ne lui étois pas indifférent.

Son ingénuité m'a d'abord embarrassé, réfléchissant ensuite que les femmes regardent tous jours avec complaisance un homme qui aime, quoiqu'elles ne soient pas l'objet de sa passion parce que l'amour est un hommage qu'on rend au pouvoir du sexe, au lieu que l'indifférence annonce un cœur rebelle à son empire; persuadé de plus que l'aveu d'une premiere inclination étoit tout ce qu'il y avoit de plus propre

à ménager sa délicatesse, quelque sensible qu'elle pût-êtré, je lui ai fait confidence de mon amour pour Emilie, lui permettant de croire que, si mon cœur n'eût point eu d'engagement, il eût cédé à ses charmes.

Cette confidence à été affaisonnée de tout ce que l'amitié & la politesse peuvent inspirer de tendre & de gracieux. Elle a paru émue; après un moment de silence elle s'est remise de cette émotion, & m'a dit qu'elle étoit infiniment flattée de l'estime & de la confiance que je lui témoignois; qu'en me faisant l'aveu de ses sentimens, elle m'avoit regardé non-seulement comme le plus aimable, mais aussi comme le plus généreux & le plus respectueux des hommes; que s'il n'y avoit point d'amour plus tendre que l'amour né de l'amitié, elle sentoit aussi qu'il n'y avoit point d'amitié aussi tendre que celle qui succede à l'amour; qu'elle m'offroit cette tendre & vive amitié, & que désormais son bonheur dépendroit de la mienne.

Savez-vous, ma chere, que cet aveu m'a tellement attendri que je sens pour Madame Des Roches une espece d'affection que je ne puis définir? Ce n'est pas de l'amour, car j'aime & adore un autre objet: c'est aussi quelque chose de plus doux, de plus affectueux & de plus animé que l'amitié.

Vous ne sauriez concevoir combien sa compagnie me plaît: elle a une conversation attachante, un jugement admirable, un cœur sensible, & toute sa personne respire un air de douceur & de vivacité dont le mélange agréable ne manque guere de plaire aux hommes. Emilie l'aimera, j'en suis sûr, je leur ferai faire connoissance ensemble: elle m'a promis de venir à Quebec au printemps; je serai charmé d'avoir occasion de lui marquer ma reconnoissance.

J'ai examiné les terres que je m'étois proposé de voir: elles me plaisent; je crois que j'en ferai ma résidence; si Emilie consent à unir son fort au mien, espérance dont je me flatte toujours. Je lui ferai part de mes arrangemens dès que je serai de retour; mais il faut que je reste encore ici quelques jours. Le voisinage de Madame Des Roches fera un agrément de plus pour nous; je ne doute pas qu'Emilie ne la trouve digne de son estime & de son amitié: c'est la compagnie la plus agréable qu'elle puisse avoir.

Adieu, ma chere Lucie!

Votre frere

ED. RIVERS.

P. S. J'ai choisi le plus joli endroit du monde pour y bâtir une maison à ma mere; n'est-

ce point trop me flatter que d'espérer qu'elle
veuille bien venir jusques-ici?

L E T T R E L X X X V I .

A Mifs R I V E R S , Clarges-Street.

Silleri, le 13 Mars.

ENCORE avec Madame Des Roches; il faut avouer, Lucie, que les apparences sont contre lui; je ne vous dirai pourtant pas tout ce que je pense. Pauvre Emilie! Nous disputons sans cesse l'une contre l'autre: elle persiste à faire son apologie, elle dit qu'il a droit de se marier quand & avec qui il lui plaît; que ne lui ayant jamais fait connoître ses sentimens il peut agir comme s'il les ignoroit; que notre tendresse pour un homme n'est point un lien qui gêne sa liberté; en un mot elle accuse uniquement son cœur de lui avoir fait supposer mal à-propos que leur tendresse étoit réciproque. Emilie, votre amour vous aveugle, vous êtes trop bonne; & je soutiens moi, contre vos beaux raisonnemens, qu'il a fait tout ce qu'il falloit pour vous convaincre qu'il vous adoroit, à cela près qu'il ne vous a pas fait une décl.

ration expresse de son amour. J'ai beau lui rappeler mille traits décisifs; rien ne la persuade.

Elle parle de retourner en Angleterre dès que le fleuve sera navigable. Je conviens que si votre frere ne l'aime pas, elle n'a point d'autre parti à prendre. Je souhaiterois presque à présent qu'elle n'eût pas rompu avec Sir George. Elle eut goûté toutes les douceurs du mariage, à l'amour près, & je commence à croire les hommes incapables d'un sentiment si doux & si pur. Ils en prononcent le nom, mais l'intérêt & la vanité sont les seules passions qui animent leurs ames. Je déteste les hommes, sans en excepter un seul. Adieu, ma chere amie!

ISABELLE FERMOR.

LE T T R E L X X X V I I .

Au Comte de ***.

Silleri, le 13 Mars.

Milord,

J E suis très disposé à soumettre mon sentiment au vôtre, lorsque nous pensons différemment; permettez-moi cependant de vous

contredire pour cette seule fois. Je ne faurois approuver le dessein que Votre Grandeur a formé de quitter le grand monde dont vous faites depuis long-temps l'ornement, pour vous borner au cercle étroit d'un petit nombre d'amis. Ce que vous dites des inconvéniens de l'âge, ne vous regarde en aucune maniere, & rien n'est plus trompeur à cet égard qu'un registre de paroisse. Pourquoi quitter la société lorsqu'on peut en faire l'agrément? L'esprit, la vivacité, la gaieté, & la politesse éternisent la jeunesse. Sans avoir la centieme partie des qualités qui distinguent Votre Grandeur, je me crois plus jeune que la moitié des jeunes gens avec qui je vis, uniquement parce que j'ai plus d'enjouement & un plus ardent desir de plaire.

Ma fille, très-sensible à l'honneur de votre souvenir, est encore Isabelle Fermor; mais il y a ici un Capitaine qui lui fait la cour. Cet homme me plaît infiniment, & je crois qu'elle ne le trouve pas moins de son goût. Je connois trop l'esprit indépendant des filles & surtout de la mienne, pour lui dire que j'approuve son choix; j'attendrai qu'elle me le propose elle-même, & je ne fais même s'il ne sera pas à propos que je paroisse m'y opposer, pour achever de la déterminer. Une jeune fille trouve je
ne

ne fais quelle forte de plaisir piquant à résister à la volonté de son pere.

A vous dire vrai, je suis un peu mécontent d'elle pour le présent: cet esprit de contradiction l'a portée à faire manquer un mariage que j'avois fort à cœur, entre la fille d'un de mes amis particuliers, la plus aimable créature que l'on puisse voir, & un Baronet d'une figure prévenante, de mœurs douces, d'un caractère aimable, & qui de plus possède une fortune capable de compenser aux yeux de ceux qui connoissent le monde, la plupart des autres avantages, s'ils lui eussent manqué.

L'amante après un engagement de deux ans, s'est imaginée qu'elle ne pouvoit pas être heureuse en mariage, sans être follement amoureuse de son mari, & comme elle ne trouvoit point dans son cœur cette passion romanesque pour celui à qui elle avoit promis sa main, elle a eu la délicatesse de la lui refuser. Ma chere Isabelle a eu la bonté d'entretenir son amie dans ses visions, & l'affaire a éclaté de manière à faire dire dans le monde qu'elle avoit renoncé à une inclination de deux ans, pour se livrer de préférence à une autre plus nouvelle & plus vive.

Je vous demande pardon, Milord, de vous entretenir d'un événement qui me tient au

cœur, quoique fans intérêt pour vous. J'ai trop souvent éprouvé l'indulgence de Votre Grandeur pour n'y pas compter dans cette occasion. Votre aimable philosophie vous dira qu'il y a moins de gens qui parlent ou qui écrivent pour amuser ou instruire leurs amis, que pour épancher les sentimens de leur cœur & suivre l'attrait de la passion du moment.

Je tâcherai de vous donner, dans ma première lettre, un détail aussi exact qu'il me sera possible, de l'état politique & de la religion du Canada. Il me faut pour cela prendre de meilleures informations; ce que j'en ai vu jusques-ici est trop superficiel pour vous satisfaire.

J'ai l'honneur d'être.

Milord,

De Votre Grandeur

Le très humble &c.
GUILLAUME FERMOR.



 LETTRE LXXXVIII.

A Mifs RIVERS , Clarges - Street.

Silleri, Lundi, 16 Mars.

VOTRE frere est enfin de retour ; nous l'avons vu ; il vint hier après-midi. Emilie a une force d'esprit au dessus de son sexe : je suis contente d'elle. Rivers entra avec son empressement accoutumé ; elle le reçut avec une dignité que j'admirai & qui le déconcerta. Elle avoit un air froid & indifférent, sans apprêt, comme si elle n'eût jamais rien senti de tendre pour le Colonel. Il ne s'y attendoit pas, & je vis que son amour-propre étoit cruellement mortifié.

J'aurois agi autrement en pareille occasion ; sans regarder Rivers j'aurois affecté de prodiguer des caresses à un autre homme, pour lui faire mieux sentir combien j'étois piquée. Cette vivacité est dans mon caractère. Emilie s'est comportée avec plus de décence ; je souhaite seulement qu'elle conserve long-temps sa dignité.

Il faut avouer qu'il y a un raffinement subtil de coquetterie dans la conduite de votre frere ;

car je ne puis douter à-présent qu'il n'aime sincèrement Emilie.

Sa visite fut courte; nous ne l'avons point vu ce matin. - Il nous boudera tant qu'il voudra, je me flatte que nous ne ferons pas les premières démarches.

A six heures du soir.

Rivers est venu dîner avec nous; il y avoit compagnie: nous avons été fort sérieuses, sans affectation pourtant. Après le dîner, il a demandé un moment d'entretien, que nous lui avons refusé, comme de raison; mais ce refus a été accompagné d'un air si timide que je crains qu'il n'ait été suivi de remords. Il vient de retourner à Quebec. Emilie s'est retirée dans son appartement: elle se dit indisposée. Hélas! oui, son cœur est bien malade.

A six heures & demie.

Elle est folle, Lucie; je viens de la trouver à sa fenêtre, fondant en larmes, & suivant des yeux la voiture de Rivers. Elle m'a regardée d'un air — en un mot, ma chere, la pauvre fille a oublié toutes ses résolutions, son courage s'est évanoui; c'est un modèle de la foiblesse & de la folie de notre sexe. Son amour, contraint pendant quelques instans, est plus vif & plus

violent que jamais. Elle avoit entrepris une tâche au dessus de ses forces. Son ressentiment étoit une tendresse déguisée qui a repris sa première forme.

Je suis fâchée de voir qu'il n'y ait que moi de femme sensée dans le monde.

Après dix heures.

Notre amante est un peu tranquille. J'ai loué les transports de sa passion; elle les a condamnés. Elle est de mauvaise humeur contre moi, & en colere contre elle-même; elle dit qu'elle a agi d'une manière indigne d'elle; elle s'accuse de caprice, d'artifice & de cruauté; elle voudroit avoir vu son amant & lui avoir parlé, sinon tête-à-tête, au moins avec moi seulement; elle dit qu'ayant lieu d'être surpris d'une réception si incompatible avec une véritable amitié, il avoit raison de demander un moment d'explication; que son ami (& pourquoi pas l'ami de Madame Des Roches?) le meilleur & le plus tendre des hommes, est incapable d'une démarche qui démente ce caractère, qu'elle devoit rejeter des soupçons qui l'outragent, & que le comble de l'opprobre pour elle est de lui avoir témoigné par sa froideur qu'elle y avoit prêté l'oreille; en un mot qu'avec la meilleure intention du monde, je l'avois rendue malheureuse

pour le reste de ses jours , en lui faisant perdre l'amitié de Rivers dont elle croit que sa conduite hautaine & dédaigneuse l'a privée sans retour.

Voyez-vous , Lucie ; c'est moi qui suis la plus coupable dans cette affaire : oh ! Si jamais je me mêle des querelles des amans —.

Je suis sûre qu'elle étoit dix fois plus indignée contre lui que moi-même ; mais qu'ils s'arrangent ; c'est s'intéresser trop vivement pour ses amis : cette leçon rallentira mon zele.

Adieu jusqu'à demain !

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

P. S. Si jamais Fitzgérald s'avise d'aller voir une veuve jeune , riche & belle , sans ma permission , & d'y passer dix jours entiers tête-à-tête à la campagne —.

Ciel ! mon pere ! je cache vite ma lettre , bon soir , Lucie.

L E T T R E L X X X I X .

A Mifs RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 16 Mars.

C'EST qui vient de m'arriver, ma chere Lucie, est pour moi l'énigme la plus inexplicable. Je quitte Madame Des Roches, le cœur plein de la plus vive impatience; l'amour me donne des aîles, je vole à Silléri, j'approche d'Emilie; elle me reçoit avec une froideur dédaigneuse dont je ne la croyois pas capable, & qui m'a glacé d'effroi.

J'y retourne aujourd'hui: même accueil. On m'évite, on refuse de me parler, ciel! M'apercevant que ma présence lui faisoit de la peine, j'ai abrégé ma visite, bien résolu de ne pas remettre les pieds à Silléri sans une invitation en forme du Capitaine Fermor.

Je puis souffrir tout au monde plutôt que la perte de son affection. Je n'avois d'ame que pour elle: tout sembloit me dire que je lui étois cher. Le caprice peut-il trouver place dans un cœur qui est le siège de toutes les vertus?

Il faut qu'on m'ait noirci dans son esprit: ce changement subit doit avoir une cause. Atten-

dons jusqu'à demain; si je n'apprends rien de nouveau, je lui écrirai pour lui demander un éclaircissement par lettre, puisqu'elle me refuse une explication verbale: cependant je ne lui demandois qu'un moment d'entretien.

Le Mardi, 17 Mars.

Point de nouvelles de Silléri: silence cruel! On m'a fait inviter à une partie sur la glace, j'ai accepté, n'ayant rien de mieux à faire: cet amusement fera diversion à mon inquiétude.

J'accompagnerai Mademoiselle Clairaut; c'est la plus jolie Françoisse que nous ayons ici, mais je ne cours aucun risque, mes yeux ne voient rien de beau, rien d'aimable qu'Emilie.

Adieu!

Votre frere
E. D. RIVERS.

L E T T R E X C.

A Miss RIVERS, Clarges - Street.

Silléri, le Mercredi au matin.

LA pauvre Emilie est destinée à avoir de continuelles mortifications: nous nous prome-

nâmes hier en carriole avec Fitzgérald & mon pere; en revenant nous rencontrâmes votre frere avec Mademoiselle Clairaut; Emilie pâle, tremblante, déconcertée, eut à-peine assez de présence d'esprit pour rendre le salut à Rivers. Jamais je n'ai vu de fille si amoureuse: qu'elle est changée depuis une quinzaine!

A deux heures.

Une lettre de Mistress Melmoth: je vous en envoie la copie.

Adieu! Toute à vous,

ISABELLE FERMOR.

LETTRE XCI.

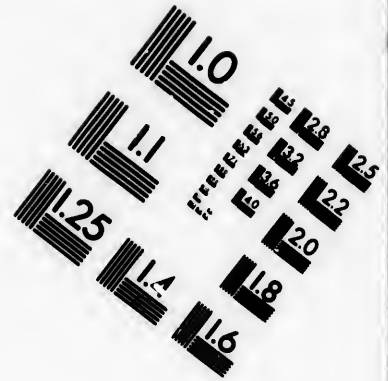
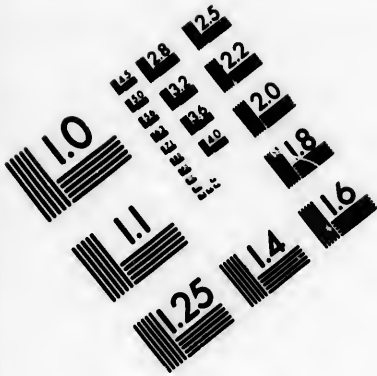
A Miss MONTAGUE, à Silleri.

Montréal le 15 Mars.

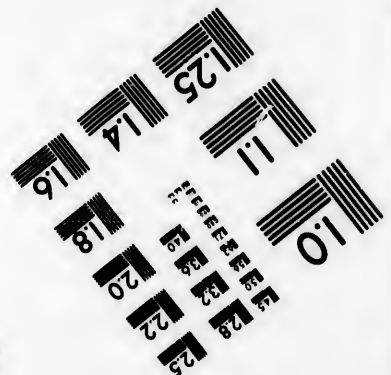
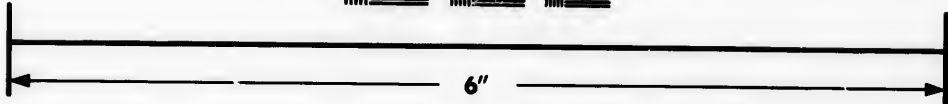
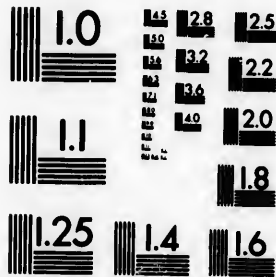
SI vous n'avez pas absolument résolu votre perte, ma chere Emilie, il est encore temps de réparer la démarche imprudente que vous avez faite.

Sir George, dont la bonté est sans exemple, vous regrette sincèrement, & c'est avec son a-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

grément, ainsi qu'à la sollicitation de Mr. Melmoth que je vous écris avant qu'il parte de Montréal, pour vous offrir de nouveau sa main que vous avez refusée d'une manière si mortifiante pour la vanité, & si sensible à l'amour.

Il vous donne encore la quinzaine pour vous déterminer : si vous persistez dans votre refus, il s'embarquera pour l'Angleterre & vous ne le reverrez plus.

Soyez sûre ma chère, que celui pour qui vous avez renoncé follement à un mariage avantageux, est si éloigné de répondre à votre affection, qu'il est à ce moment sur le point d'en épouser une autre. Vous n'ignorez pas de qui je veux parler, ce n'est plus un mystère, Madame Des Roches; une de ses proches parentes m'a assuré qu'il y avoit des promesses faites entre eux. En vérité, ma chère, comment vous êtes-vous imaginée qu'il pût songer à une personne dont la fortune est aussi modique que la sienne. Les hommes, Miss Montague, ne sont pas des êtres aussi romanesques qu'on se le figure à votre âge : vous ne trouverez pas beaucoup de Sir George Claytons.

Je vous prie instamment de me faire une réponse telle que la mérite l'importance de la proposition que je vous renouvelle, & plus en-

con
Ge

A

E

part
Geo
tion
tend
fa s
heur
ne n
c'est
vrai
trop
mon
que
ge,
plus
lui :

core l'amour généreux & désintéressé de Sir George.

Je suis, ma très-chère Emilie,

Votre affectionnée amie

E. MELMOTH.

LETTRE XCII.

A Mistress MELMOTH, à Montréal.

Sillery, le 19 Mars.

EST-IL possible, ma chère Dame, qu'après les protestations les plus expresse de ma part, vous attribuez ma conduite envers Sir George, à un autre motif qu'à la pleine conviction où je suis que je n'ai point pour lui cette tendre affection, ni cette vivacité de goût pour sa société, qui peuvent seules assurer notre bonheur à l'un & à l'autre? Je suis fâchée que vous ne me rendiez pas la justice qui m'est due; mais c'est un bonheur pour moi d'avoir connu la vraie situation de mon cœur, avant qu'il fût trop tard d'y remédier. Cette découverte a fait mon malheur pendant quelques mois; & quoique je ne fusse encore que promise à Sir George, je souffrois cruellement de me sentir une plus forte inclination pour un autre que pour lui: que seroit-ce si je lui étois attachée par un

lien aussi sacré que celui du mariage? Quel sort affreux seroit le nôtre, si, le cœur plein d'un autre amour, la crainte, la décence & un faux point d'honneur m'eussent portée à remplir des engagements auxquels je consentis par pure complaisance pour ma famille, & que je tardai trop long-temps à rompre, retenue par une fautive idée des bienséances & par une crainte puérile de la critique du public.

Les mêmes raisons subsistent, Madame, elles sont même plus fortes qu'auparavant, parce que je suis chaque jour plus convaincue du mérite de celui que mon cœur préfère malgré moi à Sir George; cette disposition rend le parti que vous me proposez plus impossible que jamais.

Je n'en suis pas moins sensible à votre zèle & à celui de Mr. Melmoth; tout déplacé qu'il me paroît, il marque l'intention que vous avez de m'obliger. Je remercie pareillement Sir George d'une offre qu'il ne m'eût probablement pas faite de lui-même dans sa situation présente, sans les sollicitations de Mr. Melmoth dont il peut bien croire que je suis instruite, & sans la persuasion que mes sentimens pour lui ont changé. Assurez-le de mon estime, je vous prie; il n'est pas en mon pouvoir de l'aimer.

Le Colonel Rivers ne m'ayant jamais témoigné que de l'amitié; j'aurois tort de desap-

pr
tra
ter
qui
dér
Ge
qu
vou
déb
uni
mai
D
tre
auss
van
ronn
déli
atten
V
gera
Geo
fre,
l'inc
par
quill
D
mém

prouver son mariage, vrai ou supposé. Au contraire; je dois en qualité de son amie le féliciter d'un parti qu'on dit être avantageux.

Pour prévenir toute importunité ultérieure, qui me feroit d'autant plus de peine, qu'elle dérogeroit à la noblesse des sentimens de Sir George dont l'honneur m'est toujours cher, quoiqu'obligée de lui refuser une main qu'il ne voudroit pas accepter sans mon cœur; je vous déclare que, sans avoir aucun espoir d'être unie au Colonel Rivers, je n'en épouserai jamais d'autre.

Duffé-je ne le revoir jamais, ou le voir entre les bras d'une autre, ma tendresse pour lui, aussi innocente que vive, fera éternelle: les avantages de la fortune, des trésors, une couronne, ne me feroient pas renoncer au plaisir délicieux de l'aimer, quand je ne devrois pas en attendre de retour.

Voilà mes sentimens, le temps ne les changera point; je vous prie de les rendre à Sir George. Je ne profite point du délai qu'il m'offre, ne voulant pas le laisser un moment dans l'incertitude sur une résolution qui, à en juger par cette dernière démarche, intéresse sa tranquillité.

Dites-lui qu'il m'oublie; je l'en conjure moi-même. Qu'il entre dans les vues de Mistress

Clayton, elles le rendront plus heureux qu'une union forcée avec une personne qui n'a pas de plus grand mérite que la délicatesse qui l'oblige à le refuser.

Je suis, Madame,

Votre affectionnée &c.

EMILIE MONTAGUE.

L E T T R E X C I I I .

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le Jeudi.

VOTRE frere dîne ici aujourd'hui, mon pere l'a fait inviter; je crains que nous ne soyons pas bonne compagnie ensemble. Au plus il y aura de la langueur, sans enjouement.

Emilie est dans ce moment un excellent modele pour une statue d'une tendre mélancolie. Sa colere est passée, il n'en reste aucune trace; il n'y a plus que du chagrin, mais le plus beau chagrin qu'il soit possible de voir; elle est désolée d'avoir offensé son bien-aimé.

Je perds patience, ce regard touchant, si flatteur pour Rivers, me dépite. Quoi! flat-

ter
mie
J
fois
entr
teur
air
& f
sexe
un p
une
rien

Ma
sa pr
chere
inquit
la reg
d'expl
Bon

Cie
(Un m
confiat
plus q
rité! q

ter ainsi la vanité d'un homme ! j'aimerois mieux —.

Je voulois l'engager à lui témoigner cette fois un peu moins de froideur qu'à la dernière entrevue par exemple, de la dignité sans hauteur, de la réserve sans dédain ; mais elle a un air si doux, si tendre, je dirois presque humble & suppliant. Je rougis de la folie de mon sexe. Oh ! si je pouvois lui inspirer aujourd'hui un peu de cet esprit qui m'anime ! Hélas ! c'est une timide colombe dont il n'y a pas moyen de rien faire.

A onze heures.

Mon berger est tendre, mon cœur est charmé en sa présence. Que les femmes sont folles, ma chère Lucie ! Rivers lui prend la main, paroît inquiet de sa santé, adoucit le ton de sa voix, la regarde d'un œil languissant, & sans un mot d'explication, tout est oublié dans l'instant.

Bon soir, ma chère amie ! bonne nuit !

ISABELLE FERMOR.

Ciel ! Il est dans ma chambre, il m'a suivie. (*Un moment, Rivers.*) Quelle hardiesse, qu'elle confiance ! Ces hommes modestes osent cent fois plus que nos jeunes étourdis. Je crois, en vérité ! qu'il a des desseins ; voici un moment cri-

tique ; Lucie , c'est une tentation bien séduisante que celle d'enlever un amant à son amie. Voyons ce qu'il a à me dire.

A minuit.

Le cher homme est parti : tout est éclairci. Il vouloit absolument que je lui disse les raisons de l'accueil glaçant qu'on lui a fait ; je n'aurois pu le satisfaire sans trahir le secret de ma chere Emilie , & je n'avois garde de lui conter tout ce qui s'est passé dans son pauvre petit cœur tendre & foible : quel sujet de triomphe pour lui !

Tout ce que je lui ai dit , c'est que nous étions un peu piquées qu'il eût fait une si longue absence, sans prendre congé & sans nous donner de ses nouvelles ; & que nous commencions à être jalouses de son extrême *amitié* pour Madame Des Roches. J'ai appuyé sur ce mot d'*amitié* avec un air de malice & de mystere qu'il n'a pas relevé.

Son apologie a été courte, décente & valable, vains soupçons ! L'infidélité n'avoit aucune part à la visite qu'il a rendue à cette veuve ; peut-être un petit grain de coquetterie : je n'en jurerois pas. Du reste je lui pardonne. Nous avions tort de nous allarmer.

Il aime véritablement Emilie, ce qui est un grand

gra
qu'i
gen
imp

M
quill
brill
folat
mais
air d
mou
femm

Ap
Lucie
les tr
Ad

A

L A

ar

II.

grand mérite auprès de moi. Quel dommage qu'ils n'ayent pas plus de fortune! Maudit argent! cette circonstance rend leur union presque impossible.

Ma colere est passée: je dormirai plus tranquillement. Pour Emilie, la joie de son cœur brille dans ses yeux: ce n'est plus cet air de désolation & de langueur qu'elle avoit ce matin, mais un ravissement, des transports. Que cet air de contentement lui donne de graces! L'amour est la parure la plus avantageuse pour une femme.

Après tout, Rivers est aimable: il a des yeux, Lucie—graces au ciel, il n'en a point dirigé les traits sur mon ame.

Adieu! je vais tâcher de dormir.

Votre amie

ISABELLE FERMOR

L E T T R E X C I V .

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 20 Mars.

LA froideur d'Emilie dont je me plaignois si amèrement, ma chere Lucie, n'avoit rien

II. Part.

N

que de flatteur pour moi. Si ce n'étoit pas de la jalousie, c'étoit au moins une délicatesse d'affection qui lui ressemble extrêmement.

Jamais elle ne me parut si aimable qu'hier, jamais elle ne montra tant de graces. Je l'abordai avec cette confiance modeste que donne l'innocence; son regard touchant, mêlé d'une langueur attendrissante, fit sur moi une impression qu'il m'est impossible de vous rendre au naturel. Quel homme eût pu la voir sans être ému? Que ne devoit donc pas sentir un amant?

Après quelques momens d'entretien, j'eus le plaisir de voir cette langueur se transformer graduellement en un enjouement vif & animé, dont j'eus la vanité de me croire la cause. Mes yeux lui avoient dit tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur, les siens me dirent qu'elle avoit compris leur langage. Nous étions dans l'embrasure d'une fenêtre à quelque distance du reste de la compagnie; je saisis cette occasion de lui témoigner combien j'étois mortifié de l'avoir offensée, contre mon intention: elle rougit, baissa la vue, puis leva sur moi des yeux animés par la tendresse, rencontra les miens & soupira: je pris sa main, elle la retira doucement; un sourire, le sourire des Graces, me dit qu'elle me pardonnoit.

Quel moment délicieux! mon ame étoit abl-

mée
cile
enc
tou
n'é
dou
dan
H
non
J
un
cuer
qua
pou
ne p
J
passé
Si
de l
son
Il
vant
être
ne f
timid
dois
fa d
Jb

mée dans l'extase du plaisir : qu'il me fut difficile de reprimer mes transports ! Je n'avois pas encore éprouvé jusqu'alors la force de l'amour ; tout ce que j'avois senti pour elle auparavant n'étoit que froideur en comparaison de cette douce chaleur de sentiment dont je fus pénétré dans cet heureux instant.

Elle m'est cent fois plus chère que la vie : non, Lucie, je ne puis plus vivre sans elle.

Je voulois, avant que de quitter Silleri, avoir un entretien avec Miss Fermor au sujet de l'accueil que m'avoit fait Emille ; elle ne s'expliqua pas clairement ; mais elle m'en dit assez pour me convaincre que la haine n'avoit aucune part à son ressentiment.

J'y retournerai après-midi : chaque heure passée loin d'elle est perdue pour moi.

Si je pouvois trouver une occasion favorable de lui dire que le bonheur de ma vie dépend de son amour !

Il est probable que mon sort sera décidé avant que je vous écrive une autre lettre, peut-être avant que celle-ci parte. Malgré que je ne sois pas sans espérance, l'amour me rend timide ; je desirer & redoute le moment où je dois lui déclarer mes sentimens. Si pourtant sa douceur naïve m'avoit trompé — non ;

pourquoi chercher à me tourmenter.

Adieu!

Votre frere

ED. RIVERS.

LETTRE XCV.

A Miss RIVERS, Clarges - Street.

Sillery, le 20 Mars.

JE disois à Fitzgerald que j'étois jalouse de ses petits soins pour Emilie qu'il n'a presque pas quittée ces dix derniers jours. Il a eu la simplicité de croire que je parlois sérieusement, a commencé son apologie, m'a exposé la nature de son attachement & le motif de ses attentions pour elle, disant qu'il n'avoit pu la voir souffrir sans être ému de la plus tendre compassion.

Je l'ai laissé haranguer pendant six minutes, puis l'arrêtant au milieu de son discours, j'ai pris un air & un ton poétiques & chanté ces deux vers

Je plains la charmante Emilie,

Mais pour Isabelle je meurs.

Il a souri, m'a baissé la main, m'a dit qu'il m'adoroit & que je l'avois deviné; il auroit poursuivi sur ce ton, & j'allois essuyer un dé-

luge de propos tendres & amoureux, lorsque j'ai apperçu le charmant Colonel sur le côté de la montagne; j'ai volé à sa rencontre & laissé mon amant finir seul la conversation.

A midi.

Je l'aurois juré; & c'étoit mon intention; Fitzgerald a fait mauvaise mine à votre frere; c'étoit de moi qu'il vouloit se plaindre, & de ma fuite précipitée au milieu de la plus tendre déclaration. Je suis la plus heureuse des femmes; qu'il y a de plaisir à tourmenter un homme que l'on aime, surtout lorsqu'il a autant de mérite que Fitzgerald, autrement il n'en vaudroit pas la peine. Il boude, il a tort, je le lui rendrai au centuple, & nous verrons qui cessera le premier de bouder.

A huit heures du soir.

Quel jour délicieux! il y en a eu peu d'aussi agréables pour moi. Fitzgerald avoit mis dans sa petite tête de me rendre jalouse d'une certaine petite Françoisse, femme d'un Croix de Saint-Louis, pour qui je fais qu'il n'a rien moins que de l'affection. Sûre de mon fait, j'avois beau jeu contre lui & j'ai profité de tout mon avantage: il étoit si piqué, que pour peu il seroit allé se pendre. Votre frere passe ici la soirée, & j'ai coutume de retenir ceux qui me

viennent faire la cour, non par cérémonie, mais par amitié, & toute la journée. Mon cher amant étoit retenu comme les autres, mais je lui ai dit qu'il ne pouvoit pas décemment se dispenser de conduire Madame La Brosse à Québec, il m'a regardée avec un air de dépit dont j'ai triomphé, & a donné la main à cette Dame pour monter en voiture.

Je lui apprendrai à faire le coquet ; il s'est fort bien adressé. Qu'il poursuive sa conquête, l'occasion est belle & il ne sauroit l'éviter, Mr. La Brosse étant à Montréal. Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est de savoir qu'il déteste cette femme, & qu'il va s'ennuyer à mort pour avoir voulu me chagriner.

Emilie m'appelle pour faire sa partie. Adieu, ma chere Lucie ! adieu. Si vous rencontrez quelqu'un de ces petits amoureux, qui s'avise de faire le coquet, apprenez de moi, ma chere, à le traiter comme il le mérite. Je suis

Votre amie

ISABELLE FERMOR.



L E T T R E X C V I .

Au Colonel RIVERS, à Quebec.

Londres, le 3 Janvier.

JE n'ai que le temps de vous dire, mon cher Edouard, que sans votre permission & malgré tous vos bons avis, votre aimable sœur a consenti ce matin à me donner sa main. Je suis le plus heureux mortel de l'univers, demain je posséderai tous les dons de l'esprit & de la beauté réunis en une seule personne.

Vous devez regarder cette lettre comme la plus forte preuve d'amitié que je vous aie donnée, ou que je puisse jamais vous donner; & je dois vous aimer avec l'affection la plus vive en considérant qu'il n'y a pas sur la terre un homme égal à vous. Peut-être aussi devez-vous ce sentiment au bonheur que vous avez d'être le frere de la belle & charmante Lucie, le chef-d'œuvre des Graces, dont les charmes ont plus fait en un mois pour ma conversion, que sept ans de vos sermons. Adieu! je vais voir mon trésor & ma vie.

Votre ami

JEAN TEMPLE.

LETTRE XCVII.

Au Colonel RIVERS, à Quebec.

Londres, le 23 Janvier.

Vous ne connoissiez pas le cœur des femmes, mon cher frere, lorsque vous me conseilliez avec tant d'instance de voir rarement Mr. Temple. Vous craigniez que je ne l'aimasse; & peut-être qu'avec tout son mérite, il ne m'eût pas charmée sans vos conseils trop prudents.

Rien n'excite plus la curiosité naturelle à notre sexe que l'idée qu'on se forme de ces hommes formidables qu'une femme ne sauroit voir sans danger: comme on les voit de loin, on a de la peine à s'imaginer qu'ils soient aussi terribles qu'on les peint. Un de ces hommes se présente, notre petit cœur palpite de peur à son aspect; il est doux, attentif, respectueux; nous sommes agréablement surprises de cet air modeste & réservé, nous accusons le public d'injustice & de malignité; il nous flatte, ses caresses plaisent; notre petit cœur palpite encore, mais il n'a plus de peur.

En

En un mot, mon cher frere, si vous voulez rendre service à un ami auprès de nous, peignez-le nous comme l'homme le plus dangereux de son sexe. Cette idée nous met hors d'état de lui résister, en nous persuadant que toute résistance seroit vaine: nous perdons courage, & nos bonnes résolutions s'évanouissent à la vue de l'ennemi.

Je ne suis pourtant pas sûre que ce soit-là ce qui m'a fait trouver Mr. Temple le plus aimable des hommes; ce qu'il y a de certain, c'est que je l'aime de l'amour le plus vif, & je suis convaincue malgré tout ce que vous pouvez dire, qu'il mérite ma tendresse.

Vous vous croyez, vous autres hommes, extrêmement sages & pénétrants; mais croyez, mon cher frere, qu'avec votre prudence exquise & raffinée, vous vous connoissez beaucoup moins les uns les autres, que nous ne vous connoissons. Je veux qu'en quatre semaines Mr. Temple soit aussi doux, aussi traitable qu'un animal domestique, aussi apprivoisé que vous pouvez l'être, vous & votre Emilie.

Je ne pense pas que vous soyez fâché d'apprendre que votre sœur épouse un aussi galant homme: un homme de mérite que l'on aime & dont on se croit aimée ne se refuse point, indépendamment de la fortune qui flatte toujours la

vanité, car un carosse à six chevaux n'est point à mépriser. Si cependant ce mariage vous déplaisoit, je vous dirois pour excuse que sentant le progrès qu'il faisoit chaque jour sur mon cœur, & me le peignant aussi dangereux que vous me l'aviez dit, j'ai cru que le parti le meilleur & le plus sûr étoit de l'épouser, dans la crainte d'être grondée de vous.

Adieu!

Votre affectionnée

LUCIE RIVERS.

P. S. Observez que maman avoit donné son agrément à Mr. Temple, & que je l'ai reçu de sa main. Il s'est conduit comme un ange avec *Mistress Rivers*; mais je ne veux pas lui ôter le plaisir de vous mander lui-même toutes ces particularités avec l'histoire de nos amours. Ma mere demeurera avec nous: elle nous l'a promis. Nous allons aujourd'hui à *Richmond*, où nous comptons nous bien amuser. La partie est nombreuse, tout le monde est prêt à partir: nous n'attendons plus que Mr. Temple.

Avec toute ma résolution je tremble quand je pense que demain un *oui* déterminera le bonheur ou le malheur de ma vie. Adieu, mon très-cher frere!

L E T T R E X C V I I I .

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec, le 21 Mars.

Si j'étois sûr de votre conversion, mon cher Temple, j'applaudirois de tout mon cœur à votre mariage avec ma sœur, je l'en féliciterois, je le regarderois comme un événement également heureux pour vous, pour elle & pour moi; mais je crains que cette union précipitée ne soit l'effet d'un accès subit de passion, plutôt que d'une estime réfléchie & d'une tendre confiance; s'il est ainsi, un repentir mutuel fera l'unique fruit d'un lien qui doit faire le bonheur des hommes sur la terre.

Lucie est ma sœur, & ce titre ne m'empêchera pas de lui rendre justice: c'est une des belles personnes que j'aie vues; elle a un mérite supérieur à celui-là, les qualités de l'esprit & du cœur. Elle a aussi une extrême sensibilité qui m'allarme pour elle, parce que je sais qu'avec tant de charmes il lui est encore impossible, ou presque impossible de fixer un cœur aussi volage que le vôtre.

Mes soupçons ne sont-ils pas trop justes,

mon cher ami, lorsque je vous suppose des vues un peu différentes de celles qu'il convient d'avoir dans une union aussi sacrée? N'avez-vous pas cherché une maîtresse aimable, plutôt qu'une fidele amie, une compagne, agréable & une tendre confidente.

Je ne veux pourtant point anticiper un mal que je desire être purement imaginaire: si le mérite peut fixer votre inconstance, Lucie la fixera.

J'attends avec une grande impatience la confirmation d'un événement qui intéresse le bonheur de ma vie en intéressant le vôtre & celui de ma sœur.

Si Lucie est à vous, connoissez bien le trésor que vous possédez; il est capable d'assurer la félicité de vos jours. Mon cher Temple, je crains seulement que cette misérable habitude de galanteries n'ait gâté votre ame, car je n'en connois point que la nature ait remplie de plus nobles sentimens, & il n'est point d'homme sur la terre que j'aime & estime autant que vous.

Adieu! Tout à vous,

Votre ami

ED. RIVERS.

L E T T R E X C I X.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec le 23 Mars.

J'AI reçu votre seconde lettre, mon cher Temple, avec la nouvelle de votre mariage.

Quel bonheur pour moi de voir l'ami le plus cher à mon cœur uni à une sœur que j'idolâtre, si la connoissance que j'ai du caractère de l'un & de l'autre ne me faisoit trembler pour les suites de cette union.

Lucie est la sensibilité même, & elle vous aime avec passion : qu'il lui sera difficile de vous inspirer un amour semblable au sien ! comment vous deshabituier de cette inconstance qui dans vous est presque devenue une seconde nature ?

Lucie méritera votre estime & votre amitié : vous ne pourrez les lui refuser ; mais en mariage l'estime & l'amitié languissent si elles n'ont la vivacité de l'amour. Sa beauté, son enjouement, ses graces & son esprit, vous inspireront un sentiment plus tendre ; oui, mon cher ami ; mais ferez-vous toujours assez en garde contre les saillies d'un cœur libertin pour ne lui permettre aucun amour passager ?

Je ne vous dis point que le bonheur est incompatible avec une vie remplie d'intrigues galantes : vous devez l'avoir éprouvé : vous savez par expérience combien la jouissance de la beauté est imparfaite, quand on ne possède pas le cœur. Le plaisir que suit le remord est-il un plaisir réel, un plaisir pur ? Et un homme, pour peu qu'il ne soit pas tout-à-fait inhumain, ne doit-il point être troublé, même dans les transports de sa passion, par la pensée qu'il lui sacrifie l'innocence & l'honneur de celle qu'il séduit, biens cent fois plus précieux que la vie ?

Le mariage est sans contredit celui de tous les engagements de la vie qui offre une plus belle perspective de bonheur. Sans amour on n'est point heureux : l'amour est l'ame de notre ame : un cœur qui n'aime point est le plus malheureux des êtres. J'entends par l'amour cette amitié tendre & vive, cette sensation mixte que ne connoissent point les ames livrées au libertinage. Mon aimable sœur est bien capable de faire naître ce sentiment pur dans un cœur naturellement vertueux, quoiqu'esclave pour le moment d'un vain & frivole attachement, & j'espère, mon cher Temple, qu'elle achevera votre conversion.

J'aurai le plaisir de vous voir reprendre votre

gout naturel pour les plaisirs décens qui conviennent à la dignité de notre être; pour les tranquilles délices de la vie domestique, le doux charme de la société, le commerce de vos amis, la conversation d'une compagne chérie, les tendres caresses de l'enfance, & le tendre sourire d'un amour véritable.

Votre générosité est telle que je l'attendois de mon ami; & pour vous montrer combien je la crois sincère, je ne me fais aucun scrupule d'en profiter, persuadé que c'est vous donner une marque de mon estime: je fais passer en Amérique l'argent que je destinois à ma sœur; il me fera ici d'un grand avantage pour améliorer mon établissement, & je veux vous laisser le plaisir de convaincre Lucie de votre parfait désintéressement. D'ailleurs, ce seroit une bagatelle pour vous, & c'est un trésor pour moi.

Je suis plus délicat pour ce qui regarde ma mère: non, mon ami, je ne consentirai jamais à reprendre le bien que j'ai cédé à *Mistress Rivers*. Je vous estime infiniment, mais je ne permettrai pas qu'elle dépende de personne, pas même de vous. Qu'elle vous aille voir tant qu'elle voudra, mais je la prie en grâce de garder sa maison en ville, & de continuer à vivre à tous égards sur le pied auquel elle est accoutumée.

Quant au bien modique de Lucie, comme il n'est pas digne de vous être offert, je suppose qu'elle le mettra en bijoux. J'aime à voir la beauté ornée; & deux mille livres sterling, avec ce que vous lui avez déjà donné, la mettront de pair, pour cet objet, avec la femme d'un millionnaire.

Votre mariage leve le plus grand obstacle qui s'opposoit au mien. Tant que Lucie eût resté fille, je n'aurois point disposé de l'argent que je lui avois destiné, & cette somme me met en état de me fixer ici avantageusement. Tout ce qui me reste à faire à présent, c'est de consulter l'oracle de mon cœur, de demander à Emilie si son amitié pour moi est assez forte pour la porter à renoncer à tout espoir de retourner en Angleterre.

C'est ce que je vais faire d'abord, & je vous en dirai des nouvelles dans quelques jours. Si je ne réussis pas, je renonce à tous mes projets, & je m'embarque sur le premier vaisseau.

Faites agréer mes tendres vœux à ma mère & à ma sœur. Je vous le répète, mon cher Temple, connoissez le trésor que vous possédez & vous serez heureux.

Adieu!

Votre ami

ED. RIVERS.

R
plus
j'av
re l
prise
nem
quen
justic
Le
Votr
font
pour
au p
répar
jours
obser
De
teres
aussi

L E T T R E C.

Au Comte de ***.

Silléri, le 24 Mars.

Milord,

RIEN n'est plus juste que l'observation de Votre Grandeur : elle me plaît d'autant plus qu'elle s'accorde parfaitement avec ce que j'avois l'honneur de vous dire dans ma dernière lettre, touchant la résolution que vous aviez prise de quitter un monde dont vous êtes l'ornement & l'exemple. Ce seroit une inconséquence, une cruauté, je dirois presque une injustice.

Les ames honnêtes & vertueuses, comme Votre Grandeur le remarque fort sensément, sont en général trop concentrées en elles-mêmes pour que leur exemple soit d'une grande utilité au public, les méchans au contraire sont trop répandus & trop en vue : ils se présentent toujours sur le devant du tableau, pour se faire observer.

Delà, les hommes ne voyant que des caracteres vicieux sont portés à admettre un préjugé aussi dangereux qu'il est faux, savoir que le vi-

ce est naturel au cœur humain, & que la vertu est un être chimérique: préjugé fatal dont les conséquences sont terribles, puis qu'il tend à endurcir nos cœurs & à détruire en nous cette confiance mutuelle si nécessaire pour empêcher les liens de la société de se relâcher, & sans laquelle l'homme est le plus féroce des animaux.

Si tous les caractères vertueux, polis, comme le vôtre, Milord, par les graces de l'urbanité & la connoissance du monde, se montroient au grand jour dans la société, nous verrions le vice fuir à leur aspect: j'ai assez bonne opinion de l'humanité pour croire que si les honnêtes gens étoient aussi empressés à se produire que les méchans, ils les surpasseroient en nombre, & l'on verroit la nature humaine de son beau côté.

La vertu est trop aimable pour se cacher dans la solitude: le monde est le théâtre qui lui convient. Elle est douce, aimable, indulgente: elle n'a qu'à se montrer pour charmer. Elle plaît par elle-même, elle peut plaire encore davantage lorsqu'elle est accompagnée de cette politesse capable de donner des attraits au vice même, de cette politesse qui humanise la grandeur, éloigne toute idée d'inégalité, & ajoute au bonheur dont on jouit dans la société, le

fer

mo
à c

A

V

ge:
heur
join
la v
qu'il
fem
à se
I
en f
riag
d'ex

sentiment de celui qu'y goûtent les autres.

On m'interrompt, & je suis obligé, malgré moi, de remettre à une autre fois ce que j'avois à dire à Votre Grandeur.

J'ai l'honneur d'être,

Milord, de Votre Grandeur,

Le très humble &c.

GUILLAUME FERMOR.

L E T T R E C I.

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

Sillery, le 25 Mars.

VOTRE frere, ma chere Lucie, vient de me communiquer la nouvelle de votre mariage: je vous félicite de toute mon ame: je suis heureuse si vous l'êtes. Je connois Temple: il joint aux agrémens de la figure, de l'esprit, de la vivacité, un enjouement aimable, & tout ce qu'il faut pour entretenir dans le cœur d'une femme, cette tendre & douce agitation propre à se concilier pour toujours son affection.

Il a précisément autant de coquetterie qu'il en faut, selon moi, pour empêcher que le mariage ne dégénere à la longue en une espece d'existence léthargique, état absolument insup-

portable à des esprits aussi éveillés que le vôtre & le mien.

Il a aussi une jolie fortune, même plus que jolie, & je tiens que c'est un fort bon ingrédient en ménage. En un mot, il est tel que je l'aurois choisi pour moi-même; comme nos goûts sympathisent ensemble, j'espère, Lucie, que vous ferez le modèle des époux.

Faites-lui mon compliment, je vous prie: dites-lui que, s'il n'est pas le plus heureux des hommes, il a perdu le sentiment du beau & du bon; & que, s'il ne vous rend pas la plus heureuse des femmes, il doit renoncer à mon estime, & à celle de tout le sexe.

Je voulois vous dire quelque chose d'obligeant sur cette union délicieuse pour une ame sensible; ma chere, dispensez-m'en pour cette fois, je ne suis point en train, & je vous ferois un compliment maussade; il vaut mieux se taire que de dire des sottises. C'est ce petit Fitzgerald qui me met de mauvaise humeur, il y a plusieurs jours que je ne l'ai vu, il ne quitte pas Madame La Brosse, depuis le soir que je le congédaï par forme de plaisanterie, en lui proposant de la reconduire. Je fais pourtant qu'il a de l'aversion pour elle, & d'ailleurs elle ne doit pas me donner de l'ombrage: qu'a-t-elle pour me ravir son cœur? un peu de teint, &

une honnête confiance dans le pouvoir de ses charmes; il n'y a pas là de quoi m'allarmer. Cependant il est trop assidu auprès d'elle.

Après tout, je l'ai agacé, & il se venge: la vengeance est dure. Non, il fait bien, & je n'ai pas envie de me tuer pour une telle bagatelle, quoique je soie vivement piquée, j'aime mieux vivre pour prendre ma revanche.

Je suis choquée de ce procédé, parce que je commençois réellement à aimer cette petite machine: heureusement pour moi, il ignore mon secret. Je le verrai demain chez le Gouverneur: ma présence le fera rentrer en lui-même, je le verrai à mes genoux. Il s'attend à danser avec moi, mais je doute que je le lui permette; cependant il seroit si singulier de le refuser, que je lui ferai peut-être cet honneur.

Adieu! ma très-chère,

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

Le Jeudi 26 Mars, à onze heures du soir.

P. S. Non, Lucie, je ne lui pardonnerai jamais ce dernier trait: le petit impertinent! Je veux cesser d'être femme, si jamais je l'oublie! Il a eu l'insolence de danser avec Madame La Brosse, cette nuit, au bal du

Gouverneur. Foi de coquette, je ne lui pardonnerai jamais. Il y a assez d'autres hommes qui le valent —. Mais, ce n'est rien — je lui fais trop d'honneur d'être piquée — cependant, sur le pied où nous étions ensemble — je ne l'aurois pas cru. Adieu!

Je me croyois si sûre qu'il me demanderoit à danser avec moi, que j'ai refusé le Colonel H — un des hommes les plus aimables qu'il y ait ici; & conséquemment je n'ai point du tout dansé. Ce qui me mortifioit davantage, c'étoient les regards impertinens des femmes: j'aurois volontiers crié à l'injustice —.

Votre frere auroit-il ainsi traité son Emilie? Mais pourquoi comparer les autres hommes à votre frere? Il est sans égal: croiriez-vous qu'il a eu la bonté, lui aussi bien que sa chere Emilie, de ne vouloir pas danser, par délicatesse pour moi, afin que l'on remarquât moins ma petite mortification. Nous avons joué: Rivers a voulu faire ma partie: ce qui auroit blessé le cœur d'Emilie avant la dernière scene qui l'a tant fait souffrir.

Bonne nuit!

J
ma
ai
po
lie
C
si j
tim
de
m'a
de
au
fa
s'él
cha
I
sans
yeu
dun
suis

L E T T R E CII.

A MISTRES TEMPLE, Pall Mall.

Quebec, le 27 Mars.

JE suis allé deux fois à Silléri dans le dessein de parler à Emilie, & de lui faire connoître ma passion : la nombreuse compagnie que j'y ai trouvée m'en a empêché, & il m'a été impossible d'avoir un moment d'entretien particulier avec elle.

Quand l'occasion se seroit présentée, je ne fais si je l'aurois mise à profit ; il y a un degré de timidité inséparable du véritable amour. Je crains de me dire son amant, de peur que, si elle ne m'aime pas, elle me prive du bonheur que j'ai de la voir comme ami ; & je ne puis renoncer au plaisir de contempler ses charmes, d'entendre sa voix, d'admirer les sentimens généreux qui s'élevent dans cette belle ame, d'en suivre l'enchaînement, d'en étudier le principe vertueux.

En un mot, ma Lucie, je ne saurois vivre sans son estime & son amitié ; & quoique ses yeux, ses attentions pour moi, & toute sa conduite s'accordent à me persuader que je ne lui suis pas indifférent, cependant, comme il est

possible que je me trompe, il me reste toujours une sorte d'inquiétude qui me rend timide en sa présence, & me fait craindre une déclaration qui pourroit absolument me priver des délices de sa présence & de son amitié.

Il faut pourtant que je triomphe de cette timidité; elle est pardonnable jusqu'à un certain point; mais il y a de la folie à en être l'esclave. J'ai ordonné mon traîneau, & je suis déterminé à parler aujourd'hui; je me sens le courage d'un militaire.

Adieu, ma chere amie!

Votre frere

EDWARD RIVERS.

P. S. On m'apporte une lettre de Miss Fermor, qui acheve de me déterminer. Son conseil est bon à suivre: lisez sa lettre; adieu! je parts.

„ Au Colonel RIVERS à Quebec.

Silléri, le Vendredi au matin.

„ Vous êtes un fou, Colonel; & vous ne
 „ connoissez pas le cœur des filles. Venez dî-
 „ ner à Silléri, & nous prendrons l'air après le
 „ dîner; le jour est beau, & l'occasion sera fa-
 „ vorable. Si vous conservez votre timidité
 „ dans

„ d
 „ à
 „

E

ce qu
 reux
 avec
 se, e
 ne m
 regar
 mé,
 loit e
 dress
 mille

O
 tre:
 fée-
 men

II

„ dans une Cariole couverte, je vous renonce
 „ à jamais.
 „ Adieu!

ISABELLE FERMOR.

L E T T R E C I I I .

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

*Quebec, le 27 Mars
 à onze heures du soir.*

EMILIE est un ange, ma chere Lucie: je n'ai point de termes pour exprimer tout ce qu'elle vaut à mes yeux. Je suis le plus heureux des hommes: je lui ai peint mon amour avec une éloquence douce, naïve & affectueuse, elle m'écouroit avec une attention flatteuse, ne me répondant que quelques mots; mais ses regards, son ton de voix, son air, son teint animé, le peu de mots qu'elle m'a dit, tout parloit en ma faveur: je ne puis douter de sa tendresse; ses yeux, ses tendres yeux ont trahi mille fois le secret de son cœur.

Oui, Lucie, nous sommes faits l'un pour l'autre: nos ames sont d'intelligence; chaque pensée — chaque sentiment — depuis le premier moment que je l'ai vue — j'ai mille choses à lui

II. Part.

O

dire, mais les transports de ma joie — le tumulte de mes sentimens — elle m'a permis de lui écrire : cette permission dit tout.

Je suis trop agité pour reposer; je vais me promener une heure sur la batterie. Quelle nuit ! c'est la plus belle que j'aie vue, même en Canada : à peine le jour est-il plus brillant.

A une heure après minuit.

La belle promenade que je viens de faire ! La lune brille d'un éclat pur & tranquille : il me semble plus vif que jamais ; mille météores en augmentent la clarté. J'admirois cette aimable planète, & songeois avec complaisance que la même lune éclaire les lieux charmans qu'habite ma chere Emilie.

Bonne nuit ! ma Lucie ! je vous aime au delà de toute expression ; je vous ai toujours tendrement aimée, mais il y a dans ce moment un surcroît d'affection dans mon cœur — qu'elle est belle ! qu'elle est aimable ! —

Je ne fais ce que je veux dire ; mais je fais que je commence à vivre ; mon existence jusqu'à cet instant délicieux n'a été qu'une ombre de la vie.

Adieu !

Votre affectionné
E. D. RIVERS.

L E T T R E C I V .

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Quebec, le 28 Mars.

J'AI reçu ce matin un billet de la main d'Emilie : elle m'engage à être médiateur entre Miss Fermor & son amant. Isabelle vous aura peut-être parlé de cette petite querelle. Votre amie a été indiscrete : son esprit coquet l'emporte quelquefois au delà des bornes, & lui fait faire des fautes dont elle ne sent pas d'abord toutes les conséquences.

Fitzgerald a tort, peut-être encore plus de tort que sa maîtresse. Sa conduite au bal du Gouverneur est tout-à-fait inexcusable ; il l'a exposée aux railleries de tout un cercle de femmes qu'il fait être jalouses de ses perfections.

Un amant doit passer bien des petits caprices à une femme qui a le cœur aussi bon que l'a Miss Fermor. Elle a assez d'excellentes qualités pour avoir quelques légers défauts. J'avois dessein de les réconcilier, & je m'y croirois obligé, comme ami de l'un & de l'autre, quand même Miss Montague ne m'en eût pas parlé, d'autant plus que dans le principe je suis

la cause innocente de cette querelle. Fitzgerald doit des excuses à Miss Fermor, & je lui en dirai franchement ma pensée; il l'aime, & je suis sûr qu'il souffre cruellement, quoiqu'il ait assez de vanité pour ne le pas dire.

Il est piqué au vif & je crains qu'il ne porte le ressentiment jusqu'à s'engager imprudemment dans une intrigue avec Madame La Brosse, femme galante qui pourroit le porter à des excès qui lui feroient tort par la suite. Il n'est pas toujours aussi aisé de se tirer d'une affaire de cette espece que de s'y engager. Quoique le cœur n'y ait point de part, on doit toujours être en garde contre un attachement quelque frivole qu'il puisse être: c'est une chaine qu'on a de la peine à briser. La passion ou la vanité, quand il n'y a rien de plus, ne peuvent former qu'une galanterie passagere. Dès qu'il y a le moindre degré de constance, des attentions particulieres, le cœur est pris, ou s'il ne l'est pas, il se soumet à un esclavage aussi ennuyeux qu'un mariage sans inclination.

Temple vous dira que je parle comme un oracle: demandez-lui si je ne l'ai pas vu souvent entraîné par sa vanité dans cette situation desagréable. Je ne crois pas que Fitzgerald y soit encore: il faut prévenir le mal,

To
de la
bonn
Vous
reme
une
dont
ne v
cœur
lier
mod
côté
trop
tesse
sied
vien
Je
le f
poss
pren
pou
que
lui-c
voir
me
ma

A six heures du soir.

Tout va bien : la bonté du cœur a triomphé de la vanité de l'esprit : il a demandé pardon de bonne grace, & on lui a pardonné de-même. Vous ne sauriez vous imaginer combien ils m'ont remercié l'un & l'autre, pour les avoir portés à une démarche qu'ils desiroient également, mais dont personne n'osoit faire les avances. Je donne volontiers un bon conseil, quand je fais le cœur disposé à le recevoir ; & j'aime à réconcilier des amans qui languissent après un accommodement. Quand le tort est égal des deux côtés, il faut favoriser les dames, & ne pas trop mortifier la dignité, ou plutôt la délicatesse de leur sexe. Un peu de fierté en amour leur sied bien ; il n'en est pas ainsi de nous : il convient au contraire que nous nous soumettions.

Je n'ai jamais vu d'amans aussi heureux qu'ils le sont à présent : j'ai ménagé autant qu'il a été possible l'amour-propre de l'un & de l'autre, prenant sur moi tout ce que la réconciliation pouvoit avoir de désagréable. Isabelle ignore que j'avois préparé le cœur de Fitzgérald, & celui-ci ne fait pas qu'Emilie m'avoit engagé à le voir : j'ai laissé venir la conversation d'elle-même où je voulois, pour avoir occasion de dire ma pensée sur ce qui étoit arrivé, & je l'ai

fait avec succès , parce qu'il n'y avoit point d'affectation : les ames se sont réunies par une forte d'attraction mutuelle , plutôt que par une impulsion étrangere. Un sourire d'Émilie m'a témoigné combien elle étoit contente de moi, sourire précieux qui vaut mille petits services de cette espece.

Des affaires indispensables m'ont obligé de les quitter ; je retourne demain à Silléri : que la soirée me paroît longue !

Adieu ! Je forme les plus tendres vœux pour vous tous.

Votre frere

ED. RIVERS.

L E T T R E C V.

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

*Silléri, le 27 Mars
au soir.*

FITZGÉRALD est venu me demander pardon ; il m'a dit qu'il n'avoit point eu dessein de m'offenser chez le Gouverneur, qu'au contraire il avoit craint de m'importuner en me demandant à danser avec moi comme à l'ordinaire.

Je savois bien qu'il viendroit se jeter à mes genoux ; s'il ne l'eût pas fait , je n'aurois pas

souffert que papa l'invitât à Silléri, quand même j'aurois du ne le revoir jamais. Je lui ai pardonné, parce que je l'avois piqué au vif, & que sa conduite marque sa sensibilité. Il seroit réellement fort extraordinaire qu'une femme, comme Madame La Brosse, fût ma rivale : Je suis un peu plus jeune qu'elle, & aussi belle pour le moins, si j'en dois croire mon miroir & le jugement des hommes : entre nous, il y a quelque petite différence d'elle à moi. Sans ce grain de beauté qu'on ne peut lui refuser, elle ne seroit pas supportable, & vous savez Lucie, combien ces femmes qui ne sont que belles, paroissent insipides. Aussi elle ne plaît à personne : elle a beau faire des avances, elle ne gagne pas un cœur ; c'est qu'elle n'a ni esprit, ni enjouement, ni caractère, ni vivacité, rien en un mot qui puisse aider le foible pouvoir de ses charmes.

Voyez l'insolence : avoir voulu m'enlever le cœur de Fitzgerald, tandis que toute la province fait qu'il est mon amant ! Je ne saurois vous dire combien je la hais.

Je l'attends à Jeudi prochain, sur le même théâtre où elle m'a jouée. C'est là que je veux lui faire sentir tout le poids de ma vengeance. Fitzgerald ne doit pas faire semblant de l'ap-

percevoir, ou il encourt mon indignation, & je ne pardonne jamais qu'une fois. —

Emilie a lu ma lettre: elle dit qu'elle ne me croyoit pas auffi femme que je la fuis: elle veut que je fasse politesse à Madame La Brosse; si je le fais, Lucie —.

Ces Françoises sont insupportables; elles s'imaginent que la vanité & l'assurance tiennent lieu de toutes les autres vertus: elles n'ont ni délicatesse, ni douceur, ni sensibilité, ni tendresse; elles ne soupçonnent pas même que ces qualités puissent plaire. Il faut pourtant leur rendre justice, il y en a quelques-unes d'assez belles, & dont la beauté est animée par une vivacité enjouée qui la rend passable.

Je n'en dis pas davantage; vous prendriez ces propos pour du depot; c'est le nom qu'Emilie leur donne. Elle en parle à son aise; je voudrois seulement qu'une certaine petite Françoisé que je nommérois bien, fût à Quebec, nous verrions, belle Emilie, s'il vous seroit aisé de faire politesse à une rivale.

Bon soir, ma chere! Dites à Temple que je lui fuis tout, excepté son amante.

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

P. S. Je dois vous avouer auffi que je n'ai point.

point rebuté Fitzgerald par un regard sévère; je crois même que mes yeux sembloient lui annoncer son pardon. J'étois trop charmée de son retour, pour lui témoigner autant de dédain & de froideur que je lui en avois promis au fond de mon ame: je commence à croire qu'en amour nous sommes toutes également folles.

L E T T R E C V I.

A Miss FERMOR.

Samedi, après-midi.

VENEZ, ma chere, venez vite; j'ai mille choses à vous dire; il me tarde de vous parler de Rivers. Venez & voyez la foiblesse de mon cœur.

Je l'aime; j'aime tous les transports, tous les excès de l'amour; ma tendresse n'est pas susceptible d'accroissement. Dès le premier moment que je le vis, mon cœur fut à lui. J'ignorois que je lui fusse cher; mais le véritable amour existe par lui-même, & indépendamment de celui d'autrui: je l'aurois aimé, quand même une autre que moi eût eu toute son affection.

La déclaration qu'il m'a faite de ses tendres sentimens a augmenté mon bonheur sans accroître ma flamme. Quelle douceur, quelle modestie, quel respect, quelle délicatesse dans la maniere dont il m'a dépeint son amour ! Ma chere, c'est un Dieu sous une forme humaine, & il justifie pleinement l'ardeur extrême de ma passion pour lui.

Je l'aime: il n'y a point de termes capables d'exprimer l'excès de mon amour. C'est la premiere passion que j'aie ressentie, ce sera la dernière. Je n'aurai de sentiment que pour Rivers: je n'aurai d'ame que pour lui.

Pardonne, ma chere, pardonne à ton amie, les transports d'un cœur enivré d'amour. Pardonne les épanchemens de ma tendresse; je n'ai point d'autre confidente que toi.

Rien ne m'amuse, tout l'univers me paroît insipide: je ne trouve de douceur que dans la conversation de Rivers; je n'existe que pour lui, & les heures que je passe en son absence sont effacées de ma vie.

Cet excès d'amour sera taxé de folie, je le fais; mais cette folie m'est chere & fait le bonheur de mes jours.

Vous aimez, ma chere Isabelle: connoissant l'amour, vous aurez de l'indulgence pour la foiblesse de votre

EMILIE.

L E T T R E C V I I .

A M I S S M O N T A G U E .

Sameli, après-midi.

OUI, ma chere Emilie, j'aime, au moins je le pense ainsi; mais graces à mon étoile, je n'aime pas comme vous.

JE préfere Fitzgerald à tous les autres hommes; je suis pourtant fort éloignée d'effacer de ma vie les heures que je passe en son absence: je trouve encore le secret de m'amuser dans la bonne compagnie; je ne suis pas tout-à-fait insensible aux politesses, aux douceurs, aux caresses des autres hommes; quoique les siennes me flattent infiniment plus.

Je l'aime sûrement puisque j'étois jalouse de Madame La Brosse; mais en général je ne fais point m'allarmer des douceurs qu'il dit aux autres femmes. Peut-être même que ses attentions pour Madame La Brosse bleffoient plus ma vanité que mon amour.

Il me semble que l'amour est une plante différente suivant le sol qui la produit: chez nous autres coquettes, c'est une plante exotique qui ne pousse que foiblement; elle est plus forte &

plus vigoureuse chez vous autres femmes à sentiment, parce qu'un cœur sensible est le fol qui lui convient.

Adieu! je suis à vous dans un quart d'heure.

ISABELLE.

LETTRE CVIII.

A Miss FERMOR.

QUOI! Isabelle, vous n'êtes pas alarmée des attentions que votre amant témoigne aux autres beautés? Vous ne connoissez donc pas l'amour, ou vous ne le connoissez que superficiellement.

Chaque femme qui regarde Rivers me semble une rivale: je crois lire dans les yeux de chaque personne de mon sexe, la vive & tendre passion qui est dans mon cœur; si j'apperçois qu'il regarde trop attentivement une autre, je palis, je languis: l'idée seule qu'il peut changer me chagrine: & si je pouvois penser qu'il sera un temps où je lui serai moins chère qu'à présent, je mourrois de douleur. Croyez-vous, ma bonne amie, qu'il soit possible à un cœur libre de tout autre amour, de ne pas se sentir ému en présence de Rivers?

Il est fait pour nous charmer : il possède tout ce qui peut faire impression sur l'ame des femmes : délicatesse, sensibilité, esprit insinuant, des yeux d'une éloquence muette & persuasive, mille graces touchantes, un son de voix qui pénètre jusqu'au cœur --- ma chere, jamais je ne l'entends parler, que je n'éprouve un doux frémissement dont je ne puis vous donner une idée.

J'ai tort de nourrir une passion qui n'est déjà que trop vive : je ne penserai plus à lui, je ne parlerai plus de lui; ne m'en parlez plus, Isabelle, entretenez-moi de votre Fitzgérald: vous ne courez pas le même danger que moi, je ne crains pas que votre amour devienne trop violent.

Si vous aimiez plus tendrement, ma chere amie, vous auriez plus d'indulgence pour une foiblesse dont je rougis, même devant vous.

Que dis-je ? rougir de mon amour ? Non, Isabelle, je n'en rougis point: je me fais plutôt gloire d'aimer le plus aimable & le plus vertueux des hommes.

Parlez-moi sans cesse de lui, car tout autre sujet de conversation me paroît fade & insipide. --- On entre. Adieu!

Votre fidele

EMILIE.

P. S. Ciel! ma chere, je tremble. Rivers me demande, il m'attend dans la salle. Comment le recevoir sans trahir la foiblesse de mon cœur? Venez à mon secours, Isabelle; je n'oserois descendre sans vous. Votre pere est venu lui-même me dire que le Colonel étoit en-bas. Venez donc, je vous en conjure: je redoute un tête-à-tête. Mon cœur est trop tendre à-présent; je veux lui cacher l'excès de mon amour.

L E T T R E C I X.

A MISTRES TEMPLE, Pall Mall.

Quebec, le 28 Mars.

JE me trouve dans un étrange embarras, ma chere Lucie; Madame Des Roches est à Quebec, & je ne puis me dispenser de lui témoigner quelque chose de plus que ce qu'exige la politesse ordinaire. Cependant Emilie a mon cœur, & elle exige tous mes soins, toutes mes attentions. Je ne fais qu'un moyen de satisfaire à la fois mon amour & ma reconnoissance; c'est de les faire se trouver ensemble aussi souvent que je le desire. Je voudrois qu'Emilie

lui fit une visite : comment l'y engager , c'est un point délicat.

Mais , cette visite n'auroit-elle pas l'air d'un triomphe injurieux pour Madame Des Roches ? Je connois la générosité de son ame ; je connois aussi la foiblesse du cœur humain. Voit-on avec plaisir une rivale aimée ?

Lucie , ma Lucie , je n'eus jamais un plus grand besoin de conseil que dans ce moment. Je vais consulter Miss Fermor qui connoît toutes les pensées d'Emilie.

A onze heures.

J'ai vu Madame Des Roches chez sa parente : elle m'a fait un accueil trop gracieux , ma présence a produit sur elle un transport de joie trop sensible pour échapper aux yeux les moins pénétrants. Elle a changé de couleur , sa voix étoit embarrassée , ses yeux tendres & languissans me reprochoient mon insensibilité. J'étois mortifié de lui avoir inspiré une tendresse a laquelle je ne puis repondre. Je craignois d'accroître sa passion , je n'osois la regarder.

Je me sentoie coupable en sa présence : il faut que je la voie rarement pour son repos & pour le mien. Cependant quel prétexte donner à mon indifférence après avoir reçu tant de marques d'amitié chez elle & aux yeux de tout le monde ? A quoi me résoudre ? Je vais à Silleri , consulter mon oracle. Adieu jusqu'à mon retour.

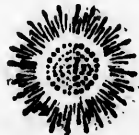
A huit heures du soir.

J'ai engagé Emilie à recevoir Madame Des Roches au nombre de ses amies, & qui plus est, à lui faire demain au matin une visite: Emilie a changé de couleur quand j'ai exigé cette visite de son amitié, mais elle me l'a accordée sans hésiter.

Qu'ai-je fait? Je me repens presque de cette démarche. Demain donc j'accompagnerai Miss Montague & Miss Fermor chez Madame Des Roches. Je crains bien d'avoir mauvaise grace en les y introduisant: je vous donnerai des nouvelles de cette entrevue.

Adieu!

Votre frere
E. D. RIVERS.



E
trop
lui
cette
tout
de g
qu'e
eût
Il
ble
ce.

L
Elle
le,
peu
de d
tout

L E T T R E C X.

A Mifs FERMOR.

Dimanche au matin.

EUSSIEZ-VOUS cru, Isabelle, qu'il eût exigé de moi cette complaisance? Il est trop sûr du desir que j'ai de l'obliger: puis-je lui rien refuser? Je verrai cette amie de Rivers, cette Madame Des Roches; je l'aimerai, si toutefois le cœur d'une femme est capable de tant de générosité. Elle l'aime, il la voit, on dit qu'elle est aimable. Je voudrais pourtant qu'elle eût différé ce voyage.

Il vient, il leve les yeux; son air satisfait semble me remercier de l'excès de ma complaisance. Que ne ferois-je pas pour l'obliger?

A six heures du soir.

La croyiez-vous aussi charmante qu'elle l'est? Elle a de beaux yeux; mais, dites-moi, Isabelle, ces beaux yeux ne vous semblent-ils pas un peu trop passionnés? j'y voudrais un peu plus de douceur & moins de feu: j'ai remarqué dans toutes ses manieres une vivacité excessive qui

me choque. Agiroit-elle avec si peu de circonspection, si elle aimoit comme moi?

Pensez-vous qu'une Françoisë puisse aimer? Pour moi, j'estime que la vanité est la passion dominante de leur cœur.

Rivers ne se trompe-t-il point en supposant bonnement qu'elle l'aime? N'y avoit-il pas de l'affectation dans l'excès de sa politesse à mon égard? Je ne puis m'empêcher de croire que c'est une petite femme artificieuse.

Peut-être aussi que je me trompe moi-même, & sûrement je ne dois pas la voir avec les mêmes yeux que les autres. Elle peut être aimable, mais elle ne me plaît pas.

Rivers m'a priée d'avoir de l'amitié pour elle; je crains qu'il ne m'ait demandé plus que je ne puis faire: l'amitié, comme l'amour, est l'enfant de la sympathie; & non de la contrainte.

Adieu! Toute à vous,

EMILIE MONTAGUE.

L E T T R E C X I .

A Miss MONTAGUE.

Lundi.

CI-JOINT, ma chere, une lettre qui est autant, ou même plus, pour vous que pour

moi. Je pardonne à cette petite veuve de vous donner la pomme. N'est-ce pas la plus forte preuve qu'elle puisse avoir de mon amitié? Peut-être m'offenserois-je, si un homme vous donnoit aussi décidément la préférence. Soyez la beauté des femmes, je ne vous envie point cette gloire.

Envoyez-moi votre réponse à ce billet : souveraine dans l'empire de la beauté, vous me voyez prête à recevoir vos ordres. Adieu!

ISABELLE.

„ A Miss FERMOR, à Silléri.

Quebec, Lundi.

„ Je vous remercie; vous & votre aimable
 „ amie, de la complaisance dont vous me don-
 „ nâtes hier une preuve si obligeante. Madame
 „ Des Roches vous trouve charmantes toutes
 „ les deux. Pardonnez-moi cependant, aimable
 „ Isabelle, si je vous dis qu'elle donne la pom-
 „ me à Emilie. Elle dit qu'elle est belle comme
 „ un ange; qu'il n'y a point d'homme sensible
 „ qui puisse la voir sans l'aimer; qu'elle est tou-
 „ chante au delà de tout ce qu'on peut voir,
 „ pour me servir de ses expressions.
 „ Elle rend justice à vos charmes; en avouant

„ qu'Emilie a fait plus d'impression sur son cœur,
 „ elle convient que les hommes en général doi-
 „ vent vous donner la préférence.

„ Elle se propose de vous aller voir, vous &
 „ ma chere Emilie, aujourd'hui après midi; &
 „ elle m'a fait demander si j'aurois la complai-
 „ sance de l'y accompagner. J'ai accepté, &
 „ je serois charmé de vous trouver au logis, si
 „ vous n'avez pas d'autre projet. Je suis avec
 „ les plus tendres sentimens, &c.

ED. RIVERS.

L E T T R E C X I I .

A Mifs FERMOR.

TOUJOURS Madame Des Roches ! A la
 bonne heure, qu'elle vienne. En vérité,
 ma chere, il y a de l'artifice dans sa conduite.
 Elle s'insinue dans son esprit par cet appareil
 de générosité. Je ne saurois être aussi généreu-
 se à son égard; je ne l'aime point, mais je la
 recevrai avec politesse.

Il l'accompagnera aussi ! Je le veux bien, &
 que m'importe ? Si l'amour le plus tendre peut
 fixer son cœur, je n'ai rien à craindre. Cepen-
 dant un amour si vif est trop sensible pour ne

pas
 pas

I^L

me
 cre

c'est

Elle

mon

mot

coul

bass

A

moi

pas

tous

tou

pas s'allarmer aisément. Isabelle, il ne fait pas combien je l'aime.

Adieu ! Toute à vous,

EMILIE.

L E T T R E C X I I I .

A Mifs FERMOR.

Lundi au soir.

IL faut que je sois la plus foible des femmes. Faut-il vous l'avouer, ma chere Isabelle ? me le pardonneriez-vous ? Je ne saurois vaincre mon antipathie pour Madame Des Roches : c'est une aversion naturelle plus forte que moi. Elle me dit mille choses obligeantes, elle loue mon cher Rivers ; je ne lui répons pas un mot, je sens même quelques larmes prêtes à couler. Que doit-elle penser de moi ? C'est une basse jalousie que je ne puis me pardonner.

A quoi attribuer ses attentions infinies pour moi ? Elles ne sont pas naturelles. Ce n'est pas seulement de la politesse : sa conduite a tous les dehors de l'affection ; elle sembloit touchée de ma confusion. Elle est, ou la plus

généreuse, ou la plus artificieuse des femmes.

Adieu!

Votre amie

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CXIV.

A MISTRES TEMPLE, Pall Mall.

Silleri, le 29 Mars.

Nous allons dîner aujourd'hui à la campagne: il y aura nombreuse compagnie, & nous aurons un bal après dîner. La neige commence à fondre par l'ardeur du soleil qui est déjà plus chaud ici qu'en Angleterre au mois de Mai. Nos parties d'hyver sont presque à leur fin.

Mon pere conduit Madame Des Roches qui est de la partie. Emilie aura votre frere: la petite folle doit être contente de cet arrangement. Ne trouvez - vous pas, Lucie, qu'elle a bien de la bonté d'être jalouse d'une femme qui n'est ni aussi jeune, ni aussi belle qu'elle, & qui de plus dit hautement qu'elle n'attend de Rivers qu'un retour d'amitié.

Mais j'aurois mauvaise grace de raisonner sur

cette matiere , moi qui ai paru si excessivement choquée des assiduités de Fitzgerald pour Madame La Brosse, quoiqu'il fut évident qu'elles n'avoient d'autre objet que de mortifier mon amour-propre.

Comme nous sommes toutes plus ou moins ridicules sur ce point, nous devons avoir de l'indulgence les unes pour les autres.

Cependant nous avons, Emilie & moi, des idées fort différentes sur l'amour : elle en fait une affaire importante, & moi un amusement ; c'est l'ame de son bonheur, ce n'est que l'affaïsonnement du mien. Ou plutôt, elle aime comme une femme folle, & moi comme un homme sensé, car vous savez qu'en fait d'amour les hommes sont aux femmes comme un à vingt.

N'est-il pas déraisonnable d'élever si différemment des êtres faits pour vivre ensemble ? J'ai de la peine à concevoir la bizarrerie & l'injustice de la coutume à cet égard. On fait tout ce que l'on peut, dès la plus tendre enfance, pour attendrir nos cœurs, & endurcir celui des hommes. On devrait faire tout le contraire, car les hommes sont naturellement assez insensibles, au lieu que la nature semble avoir formé les femmes pour ressentir vivement l'amour, & toute affection tendre.

Votre frere est le seul homme que je con-

noïsse, qui unisse la tendresse d'une femme au noble courage de l'homme ; l'heureux assortiment de ces deux qualités lui gagne le cœur de toutes les femmes qui conversent avec lui, & le rend le favori de tout le sexe. Les femmes sans jugement qui ne savent pas distinguer les caractères, peuvent lui préférer un fat, mais j'ose avancer qu'il n'y a point de femme sensée qui puisse vivre quelque temps avec le Colonel Rivers, sans ressentir pour lui de l'amitié, ou une affection plus tendre.

A propos des femmes, je les range toutes sous deux classes : les femmes tendres & les femmes vives.

Les premières, à la tête desquelles je place Emilie, sont infiniment plus capables de bonheur que les autres, mais leur extrême sensibilité les rend aussi plus susceptibles des impressions du malheur. Pour nous qui composons la seconde classe, quoique nous sentons moins fortement, nous n'en sommes peut-être pas moins heureuses : j'aime à me le persuader.

Si, par exemple, nous avions le bonheur, Emilie & moi, d'épouser chacune notre amant, il est clair qu'elle goûteroit un bonheur plus exquis que moi ; mais si nos amans venoient à changer, ou que des accidens imprévus s'opposassent à une union qui nous promet tant de
dou-

douceur, je suis sûre que mon sort seroit moins à plaindre que celui d'Emilie.

Je languirois pendant un mois au plus, puis je songerois à faire un autre amant, tandis que la tendre Emilie, semblable à ces statues qui ornent les monumens, verseroit des larmes éternelles.

Adieu ! L'on m'attend pour partir.

Votre affectionnée

ISABELLE FERMOR.

Le Mardi, à minuit.

Nous avons eu une belle journée, une aimable compagnie, un bal agréable, en un mot une fête parfaite. J'ai dansé avec Fitzgerald qui étoit plus charmant que jamais.

L'amour content est d'une gaieté sans égale : Emilie étoit d'un enjouement capable d'en inspirer aux autres. Votre frere n'avoit des yeux que pour elle ; Emilie montrait assez combien elle étoit sensible à cette distinction par l'aimable rougeur qui rehaussait l'éclat de son teint : jamais je ne l'ai vue si belle.

Savez-vous que je souffrois pour Madame Des Roches. Miss Montague lui a témoigné tous les égards imaginables ; Madame Des Roches a tâché de répondre à ses civilités, mais sa politesse

avoit je ne fais quoi de gêné dont il étoit aisé de s'appercevoir : ce n'étoit plus cette aisance naturelle que je lui avois vue auparavant. Surement elle ressentoit vivement les attentions extrêmes de Rivers pour son Emilie. Elles sembloient l'une & l'autre avoir changé de caractère pour ce jour.

Au retour du bal nous avons soupé chez votre frere, & comme les fenêtres donnent sur le fleuve Saint-Charles, nous avons eu occasion de voir un des plus jolis spectacles que puisse procurer une foirée de cette saison.

Vous saurez que la maniere de pêcher ici en hyver, est d'ouvrir la glace de distance en distance : ces ouvertures ressemblent à des étangs où les poissons accourant de toutes parts pour prendre l'air, se rendent d'eux-mêmes dans les filets.

Les pêcheurs, pour se garantir du froid excessif de la nuit, se bâtissent des especes de maisons de glace sur le fleuve, toutes rangées en forme de demi-cercle, dans l'espace d'un quart de mille : les feux allumés dans ces maisons brillent au loin au travers des murs transparents, & ce demi-cercle étoilé ressemble à un croissant immense de diamans qui réfléchiroit la lumiere du soleil en son midi.

Lucie, vous ne voyez rien en Europe : tout

Il est policé; vous admirez les beautés uniformes de l'art; mais si vous voulez contempler la simple nature, riche sans ornemens, & belle sans parure, venez dans ces climats, venez voir votre frere quand il fera prince des Kama-raskas.

Adieu! Je suis toujours

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

P. S. La variété des grands objets qui s'offrent ici à notre admiration, ainsi que les amusemens qui embellissent le cours de notre vie dans ces lieux dont on se fait ordinairement une idée peu avantageuse, me confirment dans l'opinion où j'ai toujours été que la Providence a semé par-tout les avantages & les defavantages en portion à peu près égale.

L'hiver a ici des plaisirs qui compensent la rigueur du froid que l'on y ressent.

Bon soir, ma très-chere Lucie!

L E T T R E C X V .

A MISTRES TEMPLE, Pall Mall.

Quebec, le 2 Avril.

JE reçois dans ce moment, ma chere Lucie, une lettre de Montréal avec la description d'un vaste terrain sur le Lac Champlain, que mon ami croit me convenir beaucoup mieux que les terres dont j'avois envie de faire l'acquisition près des Kamaraskas. Il me presse de l'aller voir d'abord, parce que dans peu de jours la glace ne fera plus en état de porter les traîneaux.

Cette nouvelle me fait d'autant plus de plaisir, qu'il y auroit de l'imprudence à fixer mon séjour aux Kamaraskas. J'envisage aujourd'hui sous un autre œil le dessein où j'étois de former une étroite amitié entre Emilie & Madame Des Roches, l'unique raison qui me déterminoit pour cet endroit préférablement à un autre. Le voisinage d'une veuve aussi aimable & aussi amoureuse, quoiqu'elle n'en convienne pas, pourroit avoir de tristes suites. La reconnoissance, & si j'ose le dire, un sentiment de commisération naturelle, me donnent pour elle une tendre affec-

tion qu'un observateur superficiel pourroit aisément prendre pour de l'amour, & qu'elle-même pourroit interpréter mal-à-propos en un sens favorable aux dispositions de son cœur. Elle a résolu de transformer son amour en pure amitié: je ne veux pas lui donner un prétexte de différer l'exécution de ce généreux projet.

La délicatesse de ma passion pour Emilie est telle que je serois au desespoir que l'on pût me soupçonner un moment capable de former un souhait qui ne l'eût pas pour objet.

Dirai-je plus ? l'embarras d'Emilie la première fois qu'elle vit Madame Des Roches eût du me faire sentir dès ce moment mon indiscretion. La vanité seule pouvoit me faire désirer de réunir deux femmes dont le mérite extrême rend l'affection pour moi si flatteuse.

Je suis presque sûr à-présent de me fixer en Canada, ne pouvant plus douter de la tendresse d'Emilie, quoiqu'elle me refuse sa main par des motifs qui me la rendent mille fois plus chère, & dont j'espère que l'amour triomphera avec le temps.

Je pars dans une heure pour Montréal, je m'arrêterai à Silléri pour y recevoir les ordres d'Emilie.

*Des Chambeaux, à sept heures
du soir.*

Emilie, à qui j'ai demandé conseil sur le lieu

de mon établissement, n'est pas d'avis que je me fixe en Amérique; mais si j'y suis déterminé, elle préfère le Lac Champlain aux Kamaskas, à cause du climat. Elle n'a pu me le dire sans rougir; Isabelle sourioit. Cette précieuse rougeur me flatte infiniment. Si Miss Montague avoit pu voir Madame Des Roches d'un œil tranquille & indifférent, si elle ne se fût point allarmée de la résolution que je semblois avoir prise de m'aller fixer si près d'elle, j'aurois eu lieu de douter que sa passion fût aussi vive que je la suppose, car le véritable amour n'est jamais sans quelque crainte.

Mon courage a été mis aujourd'hui à une terrible épreuve, si j'avois tardé trois jours de plus, il ne m'auroit pas été possible de continuer mon voyage.

La glace craque à chaque pas que font les chevaux; ce bruit n'est point agréable sur un fleuve qui a vingt brasses de profondeur. Si je l'avois prévu, je ne me serois pas risqué sur un élément perfide lors même qu'il est enchaîné. Je fais affronter avec courage un danger inévitable, mais je ne suis pas assez insensé pour l'aller chercher, lorsqu'il y a plus de gloire à l'éviter.

Je vais souper chez le Seigneur du village: on m'a dit qu'il avoit épousé une des plus belles femmes du Canada.

Adieu! ma chere! Je vous écrirai de Montréal.

Votre frere

ED. RIVERS.

LETTRE CXVI.

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Montréal, le 3 Avril.

J'ARRIVE ici, ma chere Lucie, après un voyage aussi dangereux que desagréable. J'ai été obligé de quitter le fleuve, en sortant du village des Chambeaux, pour prendre la route de terre, au milieu des neiges à moitié fondues où les chevaux enfonçoient de plus d'un pied à chaque pas.

Un officier arrivé depuis peu de la Nouvelle York m'a remis une de vos lettres qui est venue ici par un navire particulier. Ce que vous me dites de la santé de ma mere & de la vôtre me fait beaucoup de plaisir; je ne suis pas moins charmé d'apprendre que l'affection de Mr. Temple pour vous augmente chaque jour, au lieu de diminuer, depuis votre mariage.

Vous me demandez ce que vous devez faire:

pour entretenir cette passion dans sa première vivacité, sentant que le bonheur de votre vie y est attaché.

Lucie, cette question est aussi délicate à résoudre que son objet est important dans la société: le caprice, l'inconstance & l'injustice des hommes rendent la tâche d'une femme mariée extrêmement difficile à remplir.

La prudence & la vertu se concilient nécessairement l'estime; mais, par malheur l'estime ne suffit pas pour rendre un mariage heureux; il faut de plus que l'amour conserve une vivacité que la présence continuée de l'objet aimé fait trop souvent dégénérer en une sombre apathie qui fait le tourment des âmes sensibles.

Plus le rang de deux Epoux est élevé & moins leur genre de vie les sépare l'un de l'autre, plus ils sont exposés à cette indifférence.

Dans la classe du peuple où les occupations différentes du mari & de la femme les tiennent presque toute la journée séparés, & leur sensibilité étant d'ailleurs émoussée par leur grossière éducation, ils ne courent pas grand risque de s'ennuyer l'un de l'autre; & à moins d'un vice naturel vous les voyez généralement heureux en mariage. Dans un rang plus élevé, ni la vertu ni l'aïssance ne peuvent prévenir ce malheureux
refroi-

refroidissement d'une tendresse si vive dans ses commencemens.

Je lisois justement, lorsqu'on m'a remis votre lettre, les excellens avis que donnoit Madame De Maintenon à la Duchesse de Bourgogne, sur cette matiere. Je vais vous en transcrire ce qui regarde les femmes en-général, laissant les avis, qui s'adressoient particulièrement à la Princesse, à celles qu'ils pourroient regarder.

„ N'espérez pas un parfait bonheur : il n'y en
 „ a point sur la terre : & s'il y en avoit, il ne
 „ seroit pas à la cour.

„ La grandeur a ses peines, & souvent plus
 „ cruelles que celles des particuliers : dans la vie
 „ privée on se fait aux chagrins : à la cour on
 „ ne s'y habitue pas.

„ Votre sexe est encore plus exposé à souffrir,
 „ frir, parce qu'il est toujours dans la dépendance.
 „ Ne soyez ni fâchée ni honteuse de cette
 „ dépendance d'un mari ni de toutes celles qui
 „ sont dans l'ordre de la Providence.

„ Que Mr. le Duc de Bourgogne soit votre
 „ meilleur ami & votre seul confident. Prenez
 „ ses conseils, donnez-lui les vôtres : ne soyez
 „ vous & lui qu'un cœur & qu'une ame.

„ N'espérez pas que votre union vous procure
 „ une paix parfaite : les meilleurs mariages
 „ sont ceux où l'on souffre tour à tour l'un de

„ l'autre avec douceur & avec patience. Il n'y
„ en eut jamais sans quelque contradiction.

„ Soyez complaisante sans faire valoir ces
„ complaisances. Supportez les défauts de l'hu-
„ meur, ceux du tempérament & de la con-
„ duite, la différence des opinions & des goûts.
„ C'est à vous à être soumise, & c'est en vous
„ soumettant à Mr. le Duc de Bourgogne, que
„ vous régnerez sur lui. Prenez sur vous le plus
„ que vous pourrez, sur lui jamais.

„ N'exigez pas autant d'amitié que vous en
„ aurez : les hommes sont pour l'ordinaire moins
„ tendres que les femmes : & vous serez mal-
„ heureuse, si vous êtes délicate en amitié :
„ c'est un commerce où il faut toujours mettre
„ du sien.

„ Demandez à Dieu de n'être point jalouse :
„ n'espérez pas faire revenir un mari par les
„ plaintes, les chagrins & les reproches. Le
„ seul moyen est la patience & la douceur :
„ l'impatience aigrit & aliène les cœurs : la
„ douceur les ramène. J'espère que Mr. le Duc
„ de Bourgogne n'affligera pas votre cœur par des
„ infidélités.

„ En sacrifiant votre volonté ne prétendez
„ rien sur celle de votre époux : les hommes y
„ sont encore plus attachés que les femmes,
„ parce qu'on les élève avec moins de contrain-

„ te. Ils sont naturellement tyranniques : ils veu-
 „ lent les plaisirs & la liberté, & que les fem-
 „ mes y renoncent : n'examinez pas si leurs
 „ droits sont fondés : qu'il vous suffise qu'ils
 „ soient établis : ils sont les maîtres : il n'y a
 „ qu'à souffrir & à obéir de bonne grace “.

Ainsi parloit Madame de Maintenon, & sû-
 rement elle connoissoit bien le cœur de l'hom-
 me, puisqu'après vingt ans de veuvage, elle
 fut enflammer celui d'un grand Roi, plus jeune
 qu'elle, environné de beautés sans nombre, ac-
 coutumé à être flatté, couvert de gloire, & par-
 venu au suprême degré de la puissance au de-
 dans & au dehors. Vous savez que Louis XIV.
 l'épousa, & qu'elle le retint dans ses chaînes jus-
 qu'au dernier moment de sa vie.

Ne vous allarmez pourtant pas, ma chère,
 de la peinture qu'elle fait du mariage, & ne vous
 imaginez pas, comme elle, que les femmes
 soient nées pour souffrir & obéir.

Nous avons tous un penchant violent pour la
 tyrannie; mais ceux d'entre nous qui veulent être
 heureux & qui connoissent les moyens de l'être,
 changent volontiers le titre odieux de maître en
 un nom plus tendre & plus doux, celui d'ami.
 Les hommes sensés détestent les coutumes qui
 vous traitent comme si vous aviez été faites uni-
 quement pour servir aux plaisirs de l'homme.

supposition injurieuse au Créateur , quoiqu'elle flatte notre esprit tyrannique & notre amour-propre. Quand on pense noblement, on ne desire point de vous imposer d'autre joug que celui de l'amour.

L'égalité est l'ame de l'amitié. Le mariage , pour avoir quelques délices , doit être l'union de deux cœurs , & non l'empire d'un maître sur son esclave : plus cette union est étroite & amicale , plus le mariage a de douceurs. Tout ce qui a l'air de sujettion refroidit ou détruit l'amour : j'en suis si persuadé que je voudrois effacer le mot d'*obéir* de la formule religieuse du mariage.

Si vous voulez me permettre d'ajouter mes idées particulières à celles d'une femme savante dans l'art de plaire , je vous conseille d'étudier le goût de votre mari , de tâcher de vous y conformer & de prendre plaisir à ce qui l'affecte davantage. Faites en sorte qu'il s'amuse à la maison ; ne trouvez jamais mauvais qu'il sorte , soyez sûre qu'il reviendra à vous avec un empressement qui marquera mieux que toute autre expression , combien il trouve de charmes dans votre entretien. Ayez des appartemens séparés , puisque votre fortune vous le permet ; que votre parure soit toujours élégante sans être dispendieuse , conservez votre première délicatesse surtout ; recevez ses amis avec cordialité , traitez-les comme il convient à votre état ; faites sou-

vent de ces petites parties de plaisir que vous savez lui être agréables, & avec les personnes qu'il voit le plus volontiers; foyez gaie, vive & enjouée dans vos entretiens ordinaires avec lui afin qu'il sente combien sa compagnie vous plaît; ayez soin aussi de cultiver votre esprit par des connoissances utiles: rien n'est plus capable de vous faire passer agréablement les momens de solitude que l'on a toujours, dans quelque'état que l'on soit: sans afficher la science, vous devez être instruite de tout ce qu'il convient à votre sexe de savoir. Soyez sagement économe sans donner dans l'excès, & que votre économie surtout soit plutôt réelle qu'apparente.

N'imitiez point ces femmes d'une vertu maussade, dont l'honneur acariâtre fait payer cher leur fidélité à leur mari; votre vertu doit toujours être accompagnée des ris & des graces. Croyez-moi, la gaieté est la compagne naturelle de l'innocence.

En un mot, ma chere, foyez toujours l'amante de votre mari, quoique sa femme; que votre conduite, vos égards, vos attentions pour lui témoignent que vous le regardez encore comme votre amant, plutôt que comme votre mari. Cherchez toujours à lui plaire, & vous réussirez.

Après vous avoir prêchée, ma chere Lucie, il convient que je dise un mot à mon ami Tem-

ple. On a donné beaucoup de regles pour la conduite des femmes mariées; à peine en a-t-on donné quelques-unes pour les hommes, comme s'il n'étoit pas essentiel au bonheur de la vie domestique, que le mari conserve le cœur & l'affection de l'épouse à laquelle il est uni; ou comme si ce soin n'étoit pas digne de l'homme; c'est peut-être aussi, & cette raison vous fait honneur, parce que les femmes sont naturellement fideles à leurs devoirs, & constantes dans leur attachement. Je ne fais comment pensent les autres à cet égard; il me semble, à moi, qu'il est aussi beau de faire le bonheur d'autrui, que d'être heureux soi-même, si même il est possible d'être heureux sans contribuer au bonheur des autres.

Vous avez, mon cher Temple, une trop juste idée des vrais plaisirs pour penser autrement. Vous voulez être aimé, ç'a été votre but dans toute votre vie, quoique vous l'avez toujours manqué jusqu'au moment où l'hymen vous a mis en possession d'un cœur plein de sensibilité, d'un cœur capable d'aimer avec ardeur, & par-là même aisé à se rebuter pour un manque de retour, ou la moindre indifférence. Ayez soin de garder ce précieux trésor: observez toutes les regles que je viens de donner à votre chere compagne, & vous serez heureux. Croyez-moi,

plus le cœur d'une femme est tendre, plus il est délicat; & plus il est délicat, plus il ressent vivement nos mauvais procédés; sa tendresse s'alarme aisément, & lorsqu'une fois il est ulcéré, la plaie se cicatrise difficilement.

Cependant la confiance semble être le partage des femmes; c'est en elles un don de la nature & un heureux effet de l'éducation. Il n'y a guere qu'un mauvais traitement formel qui puisse leur faire changer l'objet de leur affection: ce qui rend raison d'une coutume bizarre & injuste en apparence, celle qui fait rejallir sur le mari le deshonneur de la mauvaise conduite de la femme.

Surtoit, mon cher ami, ne cessez pas d'être amant, je veux dire d'en avoir les attentions & les petits soins; évitez ces airs de froideur & d'indifférence qui choquent avec raison la vanité d'une femme: vanité si profondément enracinée dans le cœur humain, sans doute pour des fins sages, ainsi que les autres passions, & qui ne nous quitte qu'avec la vie.

Il y a une certaine tendresse attentive & prévenante, difficile à définir, qui est le propre des âmes généreuses, comme la vôtre, & qui plaît infiniment au sexe: elle est également délicate pour nous, à cause de ses heureuses suites; nous faisant regarder les femmes comme

des créatures que la Providence a mises sous notre protection, & dont le bonheur dépend de nous, elle nous inspire pour elles une tendre affection à laquelle tout homme bien né se livre avec complaisance.

Si je ne connoissois pas Lucie aussi parfaitement que je la connois, je n'oserois vous donner le dernier conseil par lequel je terminerai cette longue lettre: qu'elle soit la confidente & l'unique confidente de vos intrigues galantes, si vous êtes assez foible pour en avoir. Cet aveu l'affigera d'abord; son cœur souffrira, mais cette marque d'estime augmentera son amitié pour vous; elle aura de l'indulgence & de la commisération pour vos égaremens; & ramènera doucement votre cœur à son devoir, à l'honneur, à elle-même, par la force irrésistible d'une tendresse constante.

Je n'aime ni le caractère ni la fonction de donneur d'avis: souvenez-vous donc, Lucie, que cette lettre est un acte de pure complaisance, dont vous devez me savoir gré.

Aimez-moi aussi tendrement que je vous aime, & croyez que je suis encore plus votre ami que votre frere.

ED. RIVERS.

L E T T R E C X V I I .

Au Comte de ***.

Silleri, le 8 Avril.

Vous avez raison, Milord ; la pauvreté est la compagne inséparable de la paresse : j'en ai des preuves sensibles sous les yeux.

Sur un sol fertile au delà de ce qu'on peut croire, les Canadiens sont pauvres dans des terres qui leur appartiennent en propre, & pour lesquelles ils ne paient qu'un très petit cens à leurs Seigneurs.

Leur indolence extrême se montre en toutes choses : vous les voyez rarement marcher à pied ; que dis-je, à pied ? Le cheval leur paroît encore trop fatigant ; aussi efféminés que leurs Seigneurs, on les voit promener leur indolence dans des traîneaux, ou des caleches, suivant la saison : un enfant, sur un siege devant la voiture, leur sert de cocher, car ils n'ont pas le courage de conduire eux-mêmes. Ils portent de grands manchons en hyver, & souvent leurs enfans manquent de pain.

Ils passent l'hyver en fêtes ou dans l'inaction, mangeant & dansant dans leurs heures & leurs jours de plaisir : leur occupation la plus grave.

est de fumer & de boire de l'eau de vie à côté d'un bon poële. Lorsqu'au printemps la nécessité les force à cultiver la terre pour se procurer quelque subsistance, ils la travaillent superficiellement, sans la fumer & sans se donner la peine d'en briser les mottes, ils y jettent la semence, comme si la récolte dépendoit du hasard, n'en prenant plus aucun soin jusqu'à ce que le grain soit mûr.

Il faut observer aussi, pour leur justification, qu'il y a dans le climat quelque chose qui incline fortement l'esprit & le corps, surtout l'esprit, à cet excès d'indolence. La chaleur de l'été, quoiqu'agréable, énerve les ames, & leur inspire une langueur préjudiciable à l'industrie; & le froid excessif de l'hyver enchaîne les facultés actives de l'esprit, comme il suspend le cours des fleuves.

Ajoutez à cela que l'esprit de divertissement qui domine universellement dans ce pays pendant l'hyver, & qui est si nécessaire pour prévenir ou diminuer les fâcheux effets de cette saison rigoureuse, forme chez les Canadiens une habitude de dissipation & de plaisir, qui rend le travail doublement ennuyeux à son retour.

Leur religion, à laquelle ils sont superstitieusement attachés, est un nouvel obstacle à l'in-

dustrie & à la population : leurs fêtes nombreuses seroient capables de leur donner le goût de la paresse, s'il ne leur étoit pas naturel. Leurs maisons religieuses dérobent à l'état des sujets qui lui seroient utiles , & retardent en même temps l'accroissement de la colonie.

Ainsi la paresse & la superstition combattent également les vues de la Providence, & rendent ses bontés sans effet.

Je suis surpris que les François qui en général savent si bien faire servir la religion à la politique , ne s'appliquent pas à supprimer les couvens & à diminuer le nombre des fêtes, dans leurs colonies où ces deux institutions sont si pernicieuses.

Les Etablissemens des Anglois en Amérique ont un grand avantage à cet égard sur ceux des François ; & c'est à cette différence qu'on doit attribuer la supériorité des nôtres du côté de la population. Une religion qui encourage la fainéantise, & fait du célibat une vertu, est une plante nuisible dans une colonie.

Quoique les préjugés religieux soient accoutumés à contrarier la politique dans le Gouvernement François , je me persuade cependant qu'avec le temps cette cause de la pauvreté des Canadiens aura tous les jours moins d'effet ; que ces peuples esclaves à-présent de l'ignorance

ce & de la superstition, en secoueront peu à peu le joug; que les lumieres d'une éducation plus polie, & d'une raison mieux cultivée les porteront dans la suite à embrasser une religion qu'ils doivent préférer à toute autre, non seulement parce qu'elle est celle du royaume auquel ils appartiennent aujourd'hui, mais surtout parce qu'elle est infiniment plus propre à procurer leur bonheur & leur prospérité civiles.

Laiſſons venir cet heureux temps, ſans vouloir l'anticiper mal-à-propos: laiſſons leurs préjugés tomber d'eux-mêmes. Il est de l'humanité, de la justice & de la prudence, de leur laisser le libre exercice du culte religieux dans lequel ils ont été élevés, qu'ils croient le meilleur, & auquel par conséquent ils sont fort attachés.

Le prétexte de la religion ne doit les priver d'aucun des droits de citoyen en Amérique, où tous les autres non-conformistes sont aussi habiles à posséder & remplir les charges & les emplois de l'état que ceux qui professent la religion dominante; où même l'Eglise Anglicane est un peu plus que tolérante dans quelques colonies.

La saine politique, il est vrai, exige comme un point de grande conséquence, que la religion nationale, quelle qu'elle puisse être, soit

aussi universelle qu'il est possible, la conformité de culte étant un des liens les plus forts de l'unité & de l'obéissance. Si l'on avoit pris les sages moyens que la prudence prescrit pour diminuer le nombre des non-conformistes dans nos colonies, je suis convaincu d'après ce que je vois & entends, qu'il y domineroit un véritable esprit de liberté, de patriotisme, & d'attachement, au lieu de cet esprit factieux dont on doit tout craindre.

N'est-il pas raisonnable que la religion d'un pays quelconque soit d'accord avec sa constitution politique. La religion romaine est la plus convenable au gouvernement despotique; la religion presbiterienne est plus propre à une République; & la religion Anglicane convient mieux à une monarchie tempérée comme la nôtre.

Puis donc que le gouvernement civil de nos colonies en Amérique est établi sur le même plan que celui de l'Angleterre même, il est à souhaiter d'y voir fleurir la même religion, surtout dans ces colonies où elle est plus généralement professée, quoique tous les non-conformistes doivent y jouir d'une pleine liberté de conscience.

Les observations que j'ai faites ici sur cette matière, me persuadent que rien ne contribueroit davantage à y entretenir l'esprit

d'ordre, de patriotisme, & d'une raisonnable subordination, que l'établissement de quelques Evêques, toutefois avec des restrictions convenables. Je suis également sûr, Milord, qu'un tel établissement y affermiroit la puissance du gouvernement, causeroit beaucoup de satisfaction aux colons bien-intentionnés, & ne pourroit déplaire qu'à ceux qui aiment à fomenter la sédition.

J'ai beaucoup d'autres remarques à communiquer à Votre Grandeur; je les remets à une autre fois: on attend cette lettre déjà un peu longue.

J'ai l'honneur d'être,
Milord,
De Votre Grandeur,

Le très humble &c.
G. FERMOR.

L E T T R E C X V I I I .

A MISTRES MELMOTH, à Montréal.

Sillery, le 8 Avril.

JEN conviens, Madame, je suis une étrange créature, un assemblage de contrariétés.

J'ai refusé ma main au Colonel Rivers , en même temps que je lui ai déclaré toute la tendresse de mon ame.

Ne croyez pourtant pas que je sois folle : n'attribuez point mon refus à une affectation puérile de desintéressement. Je ne conçois pas de bonheur égal à celui de passer ma vie avec Rivers ; le meilleur, le plus tendre, & le plus parfait des hommes ; il n'y auroit point de plus grand supplice pour moi que de le voir marié à une autre femme. Je l'épouserois donc dès demain, si je le pouvois sans le ruiner, sans l'obliger à s'exiler éternellement de sa patrie, sans lui faire perdre ces espérances honnêtes de fortune , cette louable ambition qui conviennent à sa naissance, à ses protections, à ses talens, à son âge, & qu'il est du devoir d'une amie de lui inspirer.

Son amitié pour moi l'aveugle dans ce moment : il ne voit qu'Emilie dans l'univers, & je lui tiendrois lieu de tout le reste. Seroit-il honnête de prendre avantage de cette ivresse amoureuse pour l'engager à une démarche si peu conforme à son bonheur & à ses vrais intérêts ? Il doit retourner en Angleterre, il doit y aller chercher la fortune pour laquelle il est né. Sera-ce Emilie qui le retiendra, qui s'opposera à sa gloire & à son avancement ? Au con-

traire, je serai la première à lui inspirer une noble émulation. Je ne souffrirai point qu'il cache un mérite aussi éclatant que le sien dans les déserts incultes du Canada, au sein de la barbarie & de l'ignorance, lorsqu'il a droit à un heureux sort dans sa patrie, le siège fortuné des arts & de la gloire militaire.

Je vous prie, Madame, si je vous suis encore chère, de le détourner du dessein où il est de se fixer en Canada. Rappelez-lui que le mariage de sa sœur, en faisant cesser en quelque manière les raisons qui l'ont amené ici, semble le rappeler en Angleterre; qu'il n'a plus de motif que sa tendresse pour moi, capable de le retenir éloigné de sa famille & de ses amis; que tous ceux qui lui veulent du bien me blâmeront de l'arrêter dans un climat sauvage qui n'est point fait pour lui. Dites-lui surtout que jamais je ne lui donnerai ma main en Canada; que son absence fait le tourment de la meilleure des mères; qu'il doit hâter son départ pour son propre intérêt, & par amour pour Emilie qui desireroit de le voir dans une situation digne de lui. Desintéressée pour moi-même, je n'en suis que plus ambitieuse pour lui: s'il m'aime, il prendra les moyens de contenter cet orgueil & cette ambition qui me font parler ainsi. Qu'il laisse le Canada à ceux que le

ser-

fer
à
pe
rie
rer
te
ave
don
per
dès

me

V
res
lui
Et

service de l'Etat y retient, ou qui ont intérêt à s'expatrier. Dites - lui, Madame, qu'il ne pense point à moi, que je ne veux entrer pour rien dans le dessein que je cherche à lui inspirer: contente d'être aimée, je laisse tout le reste au sort & au temps. En un mot, si vous avez envie de m'obliger, vous ne sauriez m'en donner une preuve qui me soit plus chere, qu'en persuadant au Colonel Rivers de s'embarquer dès ce printems-ci pour l'Angleterre.

Je suis, Madame, avec un tendre attachement

Votre &c.

EMILIE MONTAGUE.

LET TRE CXIX.

A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

Sillery, le 9 Avril.

VOTRE frere, ma très - chere Lucie, est parti pour Montréal: il va voir des terres situées sur la rive du lac Champlain, qu'on lui a dit être propres à former un établissement. Emilie est à Quebec où elle passera quinze

II. Part.

Q

jours chez une amie nouvellement venue d'Angleterre par la Nouvelle York.

Me voilà donc seule. Non, je ne suis pas seule; mon amant me tient fidele compagnie. Il est tendre, il est pressant; je ne fais si j'aurai la constance de résister jusqu'au retour de mon amie. Le temps favorise les amans: Pendant les rigueurs de l'hyver, toutes les avenues du cœur sont fermées; elles s'ouvrent doucement, comme les fleurs, aux premiers rayons du soleil d'Avril. Le froid excessif de la saison que nous venons de quitter m'inspiroit la cruauté d'un tigre; je ne répons plus de rien aux approches de la douce chaleur du mois de Mai.

Il me semble aussi que papa est déjà d'accord avec Fitzgerald: je vois bien qu'il connoît assez notre sexe pour avoir pressenti mon inclination.

Cependant, je veux, par décence, lui demander son avis dès que j'aurai pris ma dernière résolution. Il en sera bien temps alors? Oui, Lucie, c'est ainsi qu'on en agit aujourd'hui dans le monde avec ses amis, & je n'ai pas dessein de fronder les bons usages.

Une lettre d'Emilie à laquelle il faut que je réponde: elle est d'une folie singuliere: c'est le caractère des amans tendres.

Adieu! Toute à vous,

ISABELLE FERMOR.

P. S. Sir George Clayton avoit quitté Montréal, quelques jours avant que votre frere y arrivât. Tant mieux! car, malgré le bon-sens du Colonel, ses égards pour Emilie, & le flegme naturel du Baronet, il étoit à craindre qu'ils n'en vinssent aux mains.

LETTRE CXX.

A Miss FERMOR, à Silleri.

Quebec, le Feudi au matin.

CROYEZ-VOUS, ma chere, que Madame Des Roches ait des nouvelles de Rivers? Demandez-le lui, je vous prie, ce soir chez le Gouverneur. Je voudrois bien le savoir, mais je n'oserois jamais le demander moi-même.

Ce n'est pas que j'aie la foiblesse d'être jalouse; mais ses lettres me flatteront infiniment plus, si je fais qu'il n'écrit qu'à moi. Du reste, j'approuve son amitié pour Madame Des Roches; elle la mérite, elle est aimable. Il y auroit aussi de la cruauté à encourager une passion qu'elle doit vaincre, si elle ne veut pas être malheureuse; & vous savez, Isabeau, que

Rivers est incapable d'un pareil procédé. Si elle ne l'aimoit pas, je ne trouverois pas mauvais qu'il lui écrivît, il le pourroit sans conséquence. Comme elle l'aime & qu'il le fait, ce seroit lui rendre un fort mauvais service; c'est donc autant pour sa tranquillité que pour la mienne, que je desire qu'il ne lui écrive point.

Avez-vous jamais rien lu d'aussi tendre & d'aussi aimable que la lettre de Rivers à son E-milie? Il est toujours lui-même, aussi charmant dans ses lettres que dans sa conversation. Qu'il parle ou qu'il écrive, un charme secret lui gagne tous les cœurs, surtout ceux des femmes. Celles même qui le voient pour la première fois l'écoutent avec une attention involontaire, & un plaisir délicieux dont elles ont peine à se rendre compte.

Il plaît, sans chercher à plaire; quand il ne le voudroit pas, il plairoit encore; mais lorsqu'il le veut, lorsqu'il adresse la parole à celle qu'il aime, lorsque ses yeux parlent le tendre langage de son cœur, lorsque j'y lis l'aveu de sa tendresse, lorsque sa voix mélodieuse peint avec candeur la noblesse, la générosité, l'ardeur & les transports de sa belle ame— Non, ma chere Isabelle, l'éloquence des Anges n'est pas comparable à celle de Rivers.

Irai-je ce soir au bal du Gouverneur? Dans-

rai-je avant le retour de mon amant? Je m'attends bien aux observations malignes du public; les femmes demanderont où je suis, & elles ne me supposeront pas d'autre indisposition que l'absence du Colonel. N'importe, je garderai ma chambre, je répondrai à Rivers; vous savez que nous sommes sans cesse interrompues à Quebec, au lieu que je suis sûre d'être tranquille ce soir, tandis que tout le monde sera au bal.

Adieu!

Votre fidele

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CXXI.

A Mifs MONTAGUE, à Quebec.

Sillery, le Jeudi au matin.

SANS avoir parlé à Madame Des Roches, j'ose vous assurer d'avance, ma chere & tendre amie, qu'elle n'a point reçu de lettre de Rivers. Quand elle en auroit eu, dites-moi, que vous importe à qui il écrive, pourvu qu'il n'aime que vous. Vous me chargez d'une commission qui me convient aussi peu qu'à

vous : ce n'est pas à votre meilleure amie de faire une pareille demande.

J'irai vous prendre à six heures ; j'espère vous trouver déterminée & prête à venir au bal. Fitzgerald vous demande l'honneur de danser avec vous , je joins mes prières aux siennes.

Croyez-moi , Émilie , des sacrifices de cette nature ne signifient rien : ils marquent beaucoup d'enfantillage , & c'est tout. Votre cœur est neuf en amour , vous avez des idées romantiques d'une fille sans expérience. Rivers seroit choqué que vous eussiez refusé de danser en son absence ; il pourroit vous savoir gré du motif & en être flatté un instant ; mais le sacrifice en lui-même ne le toucheroit pas.

Je vous pardonne d'avoir les imaginations d'une enfant de quinze ans , pourvu que vous sachiez les réprimer par le bon-sens d'un âge plus mûr.

Adieu ! j'ai retenu le Colonel H— pour moi , persuadée que vous êtes trop polie pour refuser de danser avec Fitzgerald , & trop prudente pour vouloir ne pas danser du tout.

Votre affectionnée
ISABELLE FERMOR.

L E T T R E C X X I I .

A Mifs F E R M O R , à Silléri.

Quebec, le Samedi au matin.

O H ! que j'étois injuste , ma chere Isabelle , de haïr Madame Des Roches ! Elle vint passer hier la journée avec nous : après dîner elle demanda à me parler en particulier ; je la conduisis dans mon appartement , & là elle m'ouvrit son cœur au sujet de sa passion pour le Colonel Rivers.

Quelle ame noble , généreuse , désintéressée ! Que de caprice , que d'injustice dans mes indignes soupçons ! Ai-je pu m'oublier jusqu'à la haïr ? Je rougis de la bassesse de mes sentimens , j'admire la noblesse des siens , & je m'abhorre moi-même quand je compare les uns avec les autres.

Eh pourquoi la détester comme je faisois ? Elle étoit malheureuse ; elle devoit exciter ma compassion & non pas ma haine . Je lui avois ôtée toute espérance d'être aimée , devois-je encore lui envier le foible contentement de jouir de la conversation de celui qu'elle aimoit sans espoir de retour ? J'étois sûre d'être l'unique

objet de l'amour de Rivers , pourquoi trouver mauvais qu'il eût quelque amitié pour elle? Elle avoit de fortes raisons de me détester , & moi , je devois la plaindre & l'aimer.

Peut-il y avoir un malheur égal à celui d'aimer Rivers, sans espoir d'en être aimé? Cependant elle a supporté ce malheur sans se plaindre: elle a eu le courage d'écouter patiemment la cruelle confidence qu'il lui a faite de son amour pour une autre. Oui, ma chere amie, lorsque nous accusions Rivers d'infidélité, il avouoit à Madame Des Roches l'excès de sa tendresse pour moi, il lui peignoit mes foibles attraits & les qualités qu'il admiroit dans son Emilie: il lui faisoit un si beau portrait de ma personne & de mon cœur, que, si elle eût pris conseil de sa raison, elle eût abandonné toute idée de toucher un cœur si fortement épris d'un autre objet: ce sont ses termes, & je vais tâcher de vous rendre la suite de sa conversation, elle m'a assez affectée pour m'en ressouvenir. „ Ma „ chere Miss Montague, me dit-elle, je sento „ au feu dont il étoit animé, aux expressions „ passionnées dont il se servoit en parlant de „ vous, de vos charmes, de vos vertus, qu'il „ vous adoroit, que sa tendresse étoit invinci- „ ble, & j'aurois du dès ce moment renoncer à „ toute espérance; mais l'amour, toujours prêt

„ à

„ à flatter, m'avoit réellement séduite au point
 „ de supposer qu'il étoit possible que vous lui refu-
 „ sâssiez votre main, & que, dans ce cas, la
 „ reconnoissance pourroit toucher son cœur, &
 „ lui inspirer du retour pour une tendresse aussi
 „ pure & aussi désintéressée que la mienne.
 „ Mon voyage a défilé mes yeux, & fait tom-
 „ ber le voile dont l'amour les couvroit; je
 „ suis convaincue à-présent de la vanité de mes
 „ espérances, il y auroit de la folie à n'en pas
 „ convenir, & je vois avec plaisir que vos ames
 „ sont faites l'une pour l'autre.

„ Je l'aime encore avec la plus vive affection :
 „ ce sentiment dont je ne puis me défaire, j'es-
 „ pere me rendre assez maîtresse de mon cœur
 „ pour le transformer en une pure amitié; & je
 „ vous assure que ne pouvant plus me flatter en
 „ aucune manière de rendre heureux le plus ai-
 „ mable des hommes, je souhaite sincèrement
 „ qu'il le soit avec une personne que je crois
 „ la plus digne de lui.

„ La première fois que j'eus l'honneur de
 „ vous voir, je me sentis une forte aversion pour
 „ vous, pardonnez-moi cet aveu dont je rougis
 „ encore à-présent que la raison & la réflexion
 „ ont triomphé de cet indigne sentiment. Ce
 „ n'est pas que votre présence me parût démen-
 „ tir en rien le portrait avantageux que le Colo-

» nel m'avoit fait de votre personne. Vous étiez
» ma rivale & une rivale aimée; cette pensée
» excitoit en moi un mouvement involontaire
» que je m'efforçai d'étouffer pour vous témoi-
» gner tous les égards que la bienséance exi-
» geoit. Les attentions prévenantes de Rivers
» calmerent un peu mon chagrin, & me mirent
» en état de vous recevoir avec les démonstra-
» tions de la plus sincere amitié. Je vous vis
» le lendemain à Silleri, & vous dûtes remar-
» quer encore plus d'aifance, de vivacité, de
» cordialité dans ma politesse qu'à l'entrevue de
» la veille. Mais je vous avoue que je n'eus
» pas le même ascendant sur moi au bal où
» nous allâmes ensemble à la campagne. Rivers
» fut si plein de soins & d'égards pour vous,
» & si froid à mon égard, que ce contraste re-
» nouvelant les plaies mal fermées de mon
» cœur, je vous aurois presque haïe, au moins
» dans ce moment.

» Cette préférence, si sensible à mon cœur,
» fut salutaire pour ma guérison. Je résolus
» dès lors de vaincre une passion capable de
» me rendre malheureuse pour le reste de mes
» jours, si je continuois à m'y livrer: j'ai com-
» mencé par ne le plus voir, c'est la premiere
» victoire que j'ai remportée sur moi; & je suis
» résolu de partir si-tôt que la fonte des glaces

„ me permettra de traverser le fleuve sans dan-
 „ ger. Je vous en conjure , ma chere Miss
 „ Montague; dissuadez-le de s'établir aux Ka-
 „ maraskas; je redoute le voisinage d'un hom-
 „ me si aimable & qui a tant d'empire sur mon
 „ ame. Je ne saurois répondre de mon cœur,
 „ si je continue à le voir : la fuite est le meil-
 „ leur remede contre l'amour.

„ Son absence m'a laissé le temps de faire
 „ de sérieuses réflexions; à-présent que je con-
 „ nois toute l'amabilité de votre caractère , &
 „ que je suis parfaitement convaincue de la vi-
 „ vacité de votre tendresse pour lui , je me haï-
 „ rois moi-même , je me croirois un monstre ,
 „ si j'étois capable de concevoir jamais la moins
 „ dre pensée de troubler votre bonheur.

„ J'espère seulement que vous me permettrez
 „ de conserver le tendre souvenir d'un homme
 „ qui , s'il ne vous eût pas vue , m'auroit peut-
 „ être rendu tendresse pour tendresse; j'ai assez
 „ bonne opinion de votre cœur , pour croire que
 „ vous ne haïrez pas une femme qui vous esti-
 „ me; qui vous demande votre amitié , qui ,
 „ en sacrifiant sa passion à sa rivale , se réjouit
 „ de votre bonheur.”

J'étois touchée jusqu'aux larmes, je l'embrassai
 avec transport. Isabelle, sa conduite est héroï-
 que; l'aveu qu'elle ma fait a changé mon ame :
 je l'aime à-présent.

Elle parle de quitter Quebec avant le retour de Rivers. Elle convient de l'imprudence qu'elle a eue de venir ici : l'amour seul peut l'excuser. Son voyage n'avoit point d'autre motif que l'envie de le voir ; ce desir étoit si violent, m'a-t-elle dit, qu'elle l'a portée à une indiscretion dont elle craint que le monde ne parle à ses dépens. Quelle ouverture, quelle sincérité, quelle générosité dans sa conduite & ses paroles !

Elle vaut cent fois mieux que moi ; je dois rougir en songeant au parallele. Voilà de quoi humilier mon amour-propre. Est-il possible que Rivers ne lui ait pas donné la préférence ? Je suis heureuse qu'il m'ait vue avant elle. Cependant c'est cette femme que je croyois incapable de sentir d'autre passion que la vanité.

Vous me connoissez, Isabelle, je ne suis point naturellement envieuse du mérite d'autrui ; seulement l'excès de mon amour pour Rivers me fait craindre toutes les femmes qui peuvent me disputer son cœur.

Si le mérite de Madame des Roches m'affligoit, si je voyois avec peine les belles qualités dont son ame est ornée, si j'avois peine à me persuader qu'elle pût plaire, cette injustice ne venoit point de mon caractère, mais de mon amour.

Elle a raison de ne le plus voir : ce parti est le plus sage. J'approuve & admire sa résolution. Croyez-vous, Isabelle, qu'il lui fût possible de l'exécuter si elle aimoit comme moi ? Peut-être qu'elle aima autrefois, & que sa première passion a consumé une partie de sa sensibilité naturelle.

Je souhaite que mon cœur sente aussi vivement son mérite, que ma raison le reconnoît. Je l'estime, je l'admire, je l'aime même à présent. Malgré cela, je suis convaincue que ces sentimens d'affection se refroidiront si elle est encore ici lorsque Rivers reviendra. La moindre apparence de partage, ne fut-ce que pour un instant, est capable de me faire retomber dans ma première foiblesse. J'admire son caractère, je l'idolâtre ; mais je ne puis désirer sincèrement de cultiver son amitié. Amour, amour ! que tu es un cruel tyran !

Venez me voir après-midi. On dit que, dans trois jours, les chemins ne seront plus praticables pour les traîneaux : voyons-nous le plus souvent qu'il est possible, jusqu'à ce que la difficulté des chemins nous tienne nécessairement séparées l'une de l'autre.

Adieu ! ma chère, adieu !

Votre fidele

EMILIE MONTAGUE,

Q 7.

L E T T R E C X X I I I .

Au Comte de ***.

Silleri le 14 Avril.

L'ANGLÈTERRE, quelque peuplée qu'elle soit, Milord, n'est pas en état d'envoyer de grandes recrues dans ses colonies. Ses habitans lui sont trop précieux & trop nécessaires pour souffrir de nombreuses émigrations; pouvant les employer tous utilement elle doit faire ses efforts pour les retenir dans son sein.

Il est de notre intérêt d'avoir des colonies; elles sont nécessaires à notre commerce, elles sont les sources les plus abondantes & les plus sûres de nos richesses: en un mot, notre puissance & notre existence, en tant que nation commerçante, en dépendent absolument. Nous devons donc avoir soin de les maintenir dans un état florissant du côté de la population & des productions du sol.

Il est également de notre intérêt de les entretenir à peu de frais, & surtout d'y envoyer le moins qu'il est possible de nos habitans. Aussi je regarde l'acquisition, que nous venons de faire de ce nombre immense de sujets que nous avons trouvés en Canada, comme infini-

ment plus précieuse que dix fois plus de terrain avec une fois moins d'hommes.

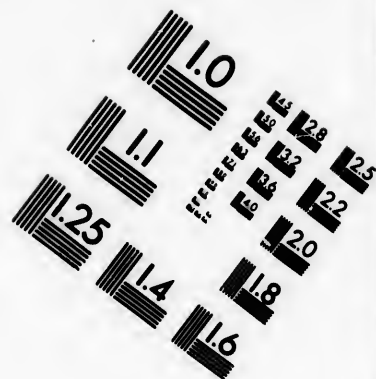
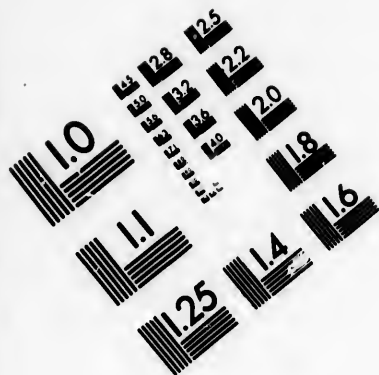
Mais ce qui me paroît tout-à-fait contraire à nos véritables intérêts , c'est d'envoyer nos Anglois former des établissemens en Amérique. Outre que, comme je viens de le dire, la patrie peut les employer utilement chez elle, l'expérience nous a appris que les Anglois étoient les moins propres de l'univers à faire des établissemens solides dans de nouvelles contrées.

L'amour de leur pays natal est si fortement enraciné dans leur cœur, surtout chez le peuple, que vous n'en trouverez aucun qui s'expatrie volontiers pour peu qu'il ait d'industrie & d'honnêteté. Qui sont donc ceux qui passent dans les colonies? Des vagabonds, des misérables, des gens sans aveu, des libertins, qui ne peuvent être utiles nulle part.

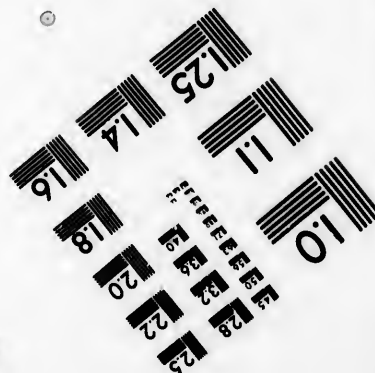
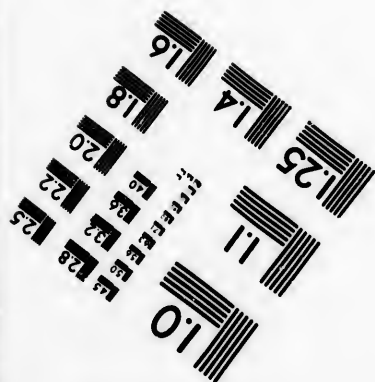
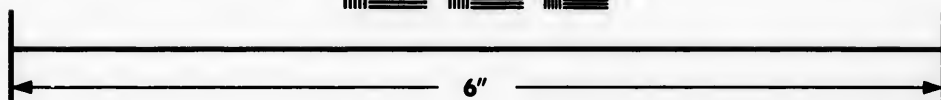
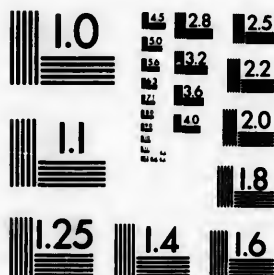
Les Anglois, quoique industrieux, actifs & entreprenans, accoutumés à une certaine aisance, sont incapables de supporter les inconvéniens inévitables dans le commencement d'un établissement même dans les pays les plus fertiles, tels que la fatigue des travaux pénibles & assidus, le changement de climat, souvent le manque du nécessaire.

Les Allemands, au contraire, outre plusieurs





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
16
18
20
22
25
28
32
36
40

10
15
20

autres qualités utiles , font patiens , constans , amis de la frugalité , & singulièrement propres à défricher de nouvelles contrées ; on ne fauroit trop les appeller dans nos colonies , en leur offrant des avantages proportionnés à leur utilité. Ils seront de meilleurs colons que nos Anglois , & en même temps cette acquisition de nouveaux hommes sera un surcroît de force pour nos colonies , sans affoiblir la patrie.

La population de l'Europe a pu être autrefois une raison d'envoyer des colonies dans le nouveau monde. On suit aujourd'hui une meilleure politique : les états plus éclairés ont eu le temps de se convaincre , par la raison & l'expérience , qu'un peuple industrieux ne fauroit être trop nombreux.

Les peuples du nord qui , vinrent comme un torrent débordé , inonder les pays du midi , étoient obligés de quitter leur pays , non parce que leur pays n'étoit pas en état de les porter & de les nourrir , mais parce qu'ils étoient trop paresseux pour cultiver la terre : c'étoient des peuples féroces , ignorans , barbares , ennemis du travail , belliqueux , & persuadés , comme nos sauvages d'Amérique , que la guerre étoit le seul emploi convenable à la dignité de l'homme.

Leurs émigrations furent donc moins l'effet d'une population excessive que de leur peu d'in-

dustrie & de leur mépris barbare pour l'agriculture & les autres arts utiles.

C'est avec peine que je me vois obligé de m'élever contre certains petits systèmes d'une politique bornée qui nous mènent à notre ruine. Par exemple, nos propriétaires de terres se sont mis en tête de réunir plusieurs petites fermes en une grande : c'est un monopole, j'ose le dire, qui force le paysan au célibat, enchaîne son industrie & ruinera dans peu l'agriculture. Pourquoi enrichir un seul homme des profits qui feroient subsister plusieurs familles ? Le Luxe encore accrédite le célibat dans les conditions supérieures : ainsi la population trouve des entraves dans les différentes classes de l'état, & nous nous verrons insensiblement réduits à une disette d'hommes qui ne devrait être que l'effet des plus terribles fléaux du ciel, la guerre, la famine, & la peste.

Si cette politique intéressée continue à s'étendre sur le même pied, je ne desespere pas de nous voir non-seulement hors d'état d'envoyer des hommes en Amérique, mais au contraire dans la triste nécessité d'en rappeler ceux qui y sont, à moins que nous ne voulions préparer à la postérité le desagrément de voir l'Angleterre devenir à son tour un désert inculte.

Revenons au Canada : le peuple nombreux

qui l'habite est pour nous un riche trésor, si nous avons l'art d'en tirer le meilleur parti possible, comme il est à croire qu'on le fera. Il faut commencer par se l'attacher par de bonnes manières & des traitemens convenables; puis incliner doucement les esprits, par l'art aimable de la persuasion, les suggestions d'une raison éclairée, & la vue de leur propre intérêt, à adopter nos principes & nos mœurs comme propres à les rendre plus heureux en particulier, & à en faire des membres plus utiles à la société politique à laquelle ils appartiennent; il faut croire qu'avec ces moyens & d'autres semblables que l'occasion & les circonstances fournissent, nous les amènerons à apprendre notre langue, à goûter la douceur de notre religion, de nos loix, de notre gouvernement, à prendre cet esprit d'industrie, d'activité & de commerce, auquel nous devons toute notre grandeur.

Parmi les différentes causes qui contribuent à rendre la population de la France supérieure à celle de l'Angleterre, malgré que le gouvernement n'y soit pas aussi modéré, ni la religion aussi favorable à l'accroissement de l'espece, je regarde la culture des vignes comme une des principales, parce qu'elle emploie plus de bras que l'agriculture elle-même qui de son côté a des avantages à cet égard sur les simples pâtu-

rages, ceux-ci annonçant toujours la dépopulation, lorsqu'ils sont multipliés avec excès en comparaison des terres labourées.

Notre climat se refuse à la culture des vignes, & par-là nous prive des avantages qui y sont attachés, ainsi que de plusieurs autres que la nature a donnés libéralement à la France : cette considération devrait nous tirer du sommeil léthargique où l'avarice de quelques individus nous a plongés, & nous exciter à tirer un meilleur parti des moyens de puissance & d'agrandissement que nous avons en main, afin de nous fortifier par nous-mêmes contre une rivale si formidable.

La disette des denrées de première nécessité causée par la réunion de plusieurs petites fermes en de plus grandes, dont le découragement de l'agriculture est une suite inévitable, me paroît aussi dangereuse que la disette même des consommateurs.

Dans tout pays où la population & l'industrie iront de pair, la culture des terres sera toujours en proportion de l'une & de l'autre.

Le mal que je déplore est si fatal, que si les grands qui peuvent y remédier, n'ont pas le courage de le faire, il faut espérer qu'il se servira de remède à lui-même, comme il arrive des plus grands maux.

Votre Grandeur me demande quelle est la température du climat, & son influence sur la santé. L'air, plus pur & plus serein que partout ailleurs, me semble plus favorable à la vie qu'aucun autre que je connoisse : les habitans y vivent ordinairement jusqu'à une extrême vieillesse : on y voit peu de maladies ; seulement les jeunes-gens y sont sujets à une consommation que j'attribue à l'extrême vivacité de l'air qui use les ressorts de la machine avant qu'elle soit entièrement formée.

Une observation digne d'attention, c'est que les habitans de ce climat y paroissent plus tôt vieux qu'en Europe ; ce qui peut venir encore de la même cause que la consommation des enfans. Ma fille dit à ce sujet qu'il est fort désagréable pour les femmes de se transplanter dans un pays où la jeunesse est si courte & la vieillesse si longue.

La plupart des maladies communes dans les pays froids venant d'un défaut de transpiration, à cause du resserrement des pores, les médecins conseillent beaucoup l'exercice & la dissipation.

Quand les François s'établirent dans ces contrées, les Indiens leur donnerent une preuve d'amitié & de jugement, en leur conseillant la danse, la course, les divertissemens, & la

joie des festins, comme les meilleurs remèdes contre la rigueur du climat.

Cette lettre est déjà si longue, Milord, que je me crois obligé de remettre à un autre temps ce que j'ai à vous dire des productions du Canada; observant seulement ici que le ciel avoit dessein de former une seule & grande société de tous les peuples de la terre, puisqu'en donnant aux différens climats des productions si variées, il les invite à faire d'heureux échanges de leurs biens réciproques, & à étendre par tout l'univers les biens de la société & de la fraternité.

Selon moi, le navigateur qui rapporte d'un pays étranger dans sa patrie un grain, un fruit, une fleur qui y étoient inconnus auparavant, mérite autant de louanges qu'un héros: c'est un bienfaiteur des hommes; après la création, je ne vois rien de plus grand que la reproduction.

J'ai l'honneur d'être

Votre Milord

De Votre Grandeur

Le très humble &c.

G. FERMOR.

 L E T T R E CXXIV.

A Mifs MONTAGUE, à Quebec.

Montréal, le 14 Avril.

EST-IL possible, ma chere Emilie, après tout ce que je vous ai dit, que vous persistiez à me dissuader d'un dessein dont dépend tout le bonheur de ma vie, & que je croyois également essentiel au vôtre. Je pardonnai, j'admirai même vos premiers scrupules : je les pris pour de la générosité ; mais j'y répondis, vous parûtes goûter ma réponse. Si vous m'aimez comme je vous aime, vous ne me parleriez plus d'une chose qui me fait tant de peine.

En vérité, ma chere, croyez-vous qu'un établissement dans ce pays, avec vous, soit un exil pour Rivers ? Examinez votre cœur, & dites-moi si vous avez plus de répugnance à rester en Canada, que de tendresse pour moi.

Je suis mortifié au delà de tout ce qu'on peut dire des vives instances avec lesquelles vous pressez Mistrès Melmoth de me dissuader de rester dans ce pays. Pouvez-vous m'engager à

retourner en Angleterre, lorsque mon retour met un obstacle insurmontable à notre union? Vous alleguez des raisons que le cœur déteste, quoique l'esprit puisse les approuver. L'ambition doit-elle entrer en concurrence avec la tendresse? Vous vous imaginez être généreuse; & vous n'êtes qu'indifférente. Fille insensible! Vous ne connoissez pas l'amour: vous ne savez pas aimer.

Ecrivez-moi d'abord ce qui se passe dans votre ame: ne me cachez aucun de vos sentimens: je tremble que votre amour soit moins vif que le mien; tirez-moi d'inquiétude, ou plongez-moi le poignard dans le sein.

Adieu! Je serai malheureux jusqu'à ce que je reçoive votre lettre. Emilie, ma chère Emilie! est-il possible — pouvez-vous cesser d'aimer celui qui, comme vous le dites avec tant de vérité, *ne voit que vous dans l'univers?*

Adieu!

Votre amant
ED. RIVERS.

P. S. Vous ne connoisséz pas mon cœur, si vous le croyez capable d'une autre ambition que de celle d'être aimé de vous. Oui, *vous me tenez lieu de tout le reste ; & tout le reste, sans vous, ne seroit rien pour moi.*

Qu'avez-vous dit, Emilie? *Vous ne me donnerez jamais votre main en Canada. Sentence cruelle! à quoi me condamnez-vous? Vous savez que la médiocrité de ma fortune ne me permettra pas de vous épouser en Angleterre.*

Fin de la seconde Partie.



r, si
mbi-
vous.
este;
rien

e me
nada.
nez-
é de
vous

